PLOUM' AU TEMPS DE SES BISTROTS

En ce temps là, on disait aussi aller au café, mais surtout on employait le nom du patron ou de la patronne. On se donnait rendez vous chez Joséphine, au café Pin, chez Nathalie ou encore si on voulait se rafraîchir au bord de l'eau chez Maia Cyntho ...

Pour bien apprécier le rôle de lieux sociaux que jouaient à cette époque ces bistrots, il suffit de retenir ce chiffre : dans les années 60, il y avait 1 bistrot pour 100 personnes dans notre commune, aujourd'hui c'est à peine 1 pour 1000 ! Notons également que ces bistrots étaient répartis sur toute la commune même dans les hameaux les plus excentrés du bourg.

Il nous faut aussi parler de cette fonction essentielle que remplissait ces établissements. Ils étaient souvent adossés à un autre commerce : une forge, une boucherie et aussi une petite épicerie permettant de se dépanner auprès de chez soi. Au début des années 60, l'automobile est encore rare et les grandes surfaces ne viendront que dans les années 70/80. Outre ces aspects pratiques pour notre population encore largement liée à l'agriculture, on y trouvait l'indispensable moyen de communication moderne, à savoir le téléphone public *(parfois avec cabine comme chez Joséphine)*. Très utile pour appeler le vétérinaire et aussi accessoirement le médecin ...

En ces années 50/60, nos cafés présentent une décoration bien différente d'aujourd'hui. Parfois, il n'y a même pas de comptoir, une grande table sert à la fois aux clients et aux tenanciers.
Et que dire de ces cafés où le client passait derrière le comptoir, se servait allègrement et naturellement laissait sur la table son dû. La confiance était de rigueur.

Pour autant, des bistrots s'adaptent à la clientèle de jeunes. Dans le principal bistrot du bourg, on voit arriver un baby foot, un juke box et pour finir un flipper, tout droit venu des USA. Pour mémoire la partie de baby-foot coûtait 20 centimes *(de franc)*.

Partons à la recherche de ces bistrots disparus ; les bâtiments sont encore bien debout. Pour les retrouver quelques indices : la trace d'une ancienne enseigne sur la façade, une boîte aux lettres et souvent les anneaux au mur pour attacher le cheval pendant que son propriétaire consomme *(avec modération)*.

D'OÙ VIENT LE MOT "BISTROT" ?

Selon une étymologie populaire, le mot ***"bistrot"*** viendrait du russe ***"bystro"*** *("vite !")*, crié par les soldats russes en 1814 pour presser les cafetiers parisiens. Mais cette jolie histoire est aujourd'hui contestée par les linguistes. L'origine la plus probable est régionale : le terme viendrait du poitevin bistraud, qui désignait d'abord le domestique du marchand de vin, puis le marchand lui-même, avant de gagner Paris au XIXème siècle et de se diffuser dans toute la France.

REMERCIEMENTS

Le groupe de travail, issu de la Commission Culturelle, animé par Marie-Françoise Le Foll est composé de : Allain Perrot, Gilbert Georgelin, Claude Le Guévellou, Jacky Le Moign et Jean-Paul Rolland.

Un grand merci à toutes les personnes qui se sont mobilisées pour que cette exposition puisse voir le jour, tout particulièrement, enrichie par les précieux témoignages mémoriels et documentaires des familles.

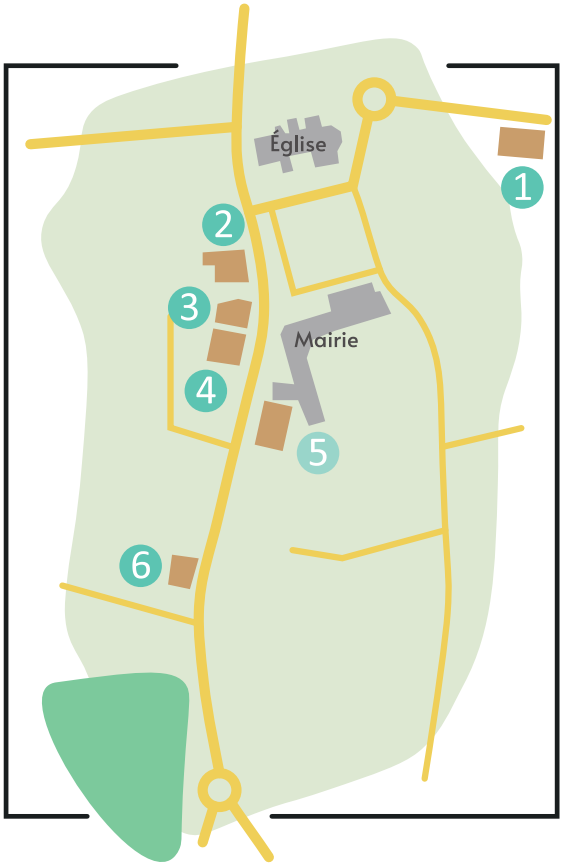
Merci aux services culturel, communication, administratif et technique pour leur compétence et leur disponibilité.

PLOUM agoAr
Espace de vie et d'expression

LES BISTROTS D'ANTAN | Journées Européennes du Patrimoine 2025

LE BOURG

DE LA FIN DU XIXÈME À AUJOURD'HUI



Le hameau en image

Un quartier chargé d'histoire : le long de la route de Bourbriac

Au cœur de Ploumagoar, le bourg vibrait autrefois au rythme de ses cafés et commerces. Tout s'y croisait : les habitants après la messe, les écoliers à la sortie des classes, les ouvriers de passage, les familles venues faire leurs courses.

Chaque bistrot avait son caractère : certains accueillaient les boulistes, d'autres proposaient un bal improvisé, un repas ou une partie de cartes. Dans ces lieux, on venait autant pour se restaurer que pour échanger des nouvelles, discuter politique ou rire entre amis.

Le bourg était alors un véritable carrefour de vie, animé du matin jusqu'au soir.

1 **LAMIDON – LE CAM.** Un bistrot tenu par Jeanne-Marie Le Cam dès le début du XXe siècle. Entre verres de cidre et petite épicerie, la maison accueillait voisins et passants, animant la rue Kergillouard pendant plusieurs décennies.

2 **"LE LION D'OR" / "LE NORDY".** Café emblématique du bourg, tenu par plusieurs familles : Savéan, Illien-Thomas, Le Bail-Gouriou, Le Gall, Le Tadic … Tour à tour restaurant, tabac, lieu de bals ou d'affaires, il est depuis longtemps l'un des symboles de la vie ploumagoarienne.

3 **ANDRÉ ET CÉCILE GALARDON / "LE BAR DE LA MAIRIE".** À la fois bistrot et boucherie, le commerce faisait vivre la place du bourg. On y trouvait viande, charcuterie et boissons, mais aussi anecdotes et rencontres autour du comptoir.

4 **"AUX BONS AMIS" / "CAFÉ DES AMIS" / "LES BONS AMIS".** Lieu de rencontres et de convivialité, on y buvait un verre, on y trouvait aussi de l'épicerie et parfois un repas. Les bals improvisés animaient les dimanches, et le café devenait le cœur battant du bourg.

5 **LE BAIL.** Eugénie et Alfred Le Bail ont tenu un bistrot dans ce lieu avant de transférer leur licence au ***"Lion d'Or"***.

6 **"LE RENDEZ-VOUS DES BOULISTES".** Bar-épicerie tenu par Théophile et Virginie Pin, puis leur fils Jean et leur belle-fille Yvonne. On y jouait aux boules, on lisait L'Humanité, on dégustait une tête de veau ou un muscadet. Véritable seconde famille pour ses habitués.

Du ***"Lion d'Or"*** au ***"Bar de la Mairie"***, du bistrot des boulistes au ***"Nordy"***, sans oublier la maison Lamidon-Le Cam, chaque établissement a marqué de son empreinte la mémoire collective.

Ils furent tour à tour épiceries, restaurants, tabac, lieux de fêtes ou de réunions. Tous avaient en commun de rassembler, de créer du lien et de donner au bourg une atmosphère chaleureuse et animée.

Aujourd'hui disparus ou transformés, ces cafés racontent encore une époque où la vie sociale se tissait autour du comptoir et des tables de bistrot.

LAMIDON LE CAM

LE BOURG – KERGILLOUARD

DES ANNÉES 10 À 1950

BAR

1

LES BISTROTS D'ANTAN

Journées Européennes du Patrimoine 2025

1 Un couple enraciné à Ploumagoar

Signatures du mariage

Jean Baptiste Lamidon, naît le 29 août 1881 à Pédernec, et Jeanne Marie Le Cam, le 12 août 1877 à Ploumagoar.

Ils s'unissent le 9 février 1906 à Ploumagoar, devant le maire Jean Marie Huon. Le mariage est célébré sous le regard de témoins : Pierre Marie Colvez, instituteur ; Joseph Cornic, laboureur ; Victor Bréban, commerçant ; et Jean Marie Bré, couvreur.

À cette époque, Jean Baptiste, âgé de 24 ans, est marin de commerce, tandis que Jeanne Marie, 28 ans, est ménagère. Leur installation se fait dans une maison de la rue Kergillouard, à deux pas de l'actuelle maison paroissiale.

2 Une famille nombreuse entre joies et singularités

Le couple voit sa maison s'animer rapidement avec la naissance de neuf enfants, dont trois séries de jumeaux, fait rarissime :

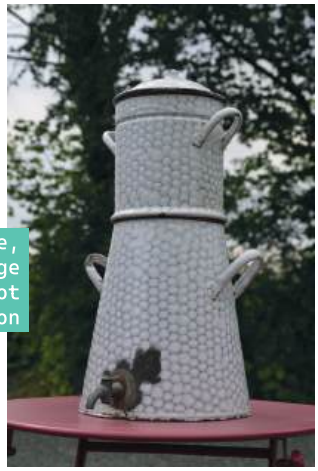
Jeanne et Désiré *(1908)*	René *(1912)*
Louise *(1909)*	Simonne et Louis *(1915)* nés à quatre jours d'écart seulement *(!)*
Denise *(1911)*	Bernadette et Marguerite *(1920)*

Cette fratrie foisonnante illustre bien la vitalité de la famille, dont chaque enfant connaîtra plus tard un destin souvent éloigné de Ploumagoar.

Jeanne Marie

3 Le café de Jeanne Marie

Dès les recensements entre 1911 et 1931, Jeanne Marie apparaît comme débitante de boissons.
De son côté, Jean Baptiste exerce divers métiers au fil des années : laboureur, ouvrier, cantonnier, puis à nouveau laboureur en 1936. La vie rurale est exigeante, et les ressources du bistrot apportent un complément indispensable.



Cafetière, vestige du bistrot Lamidon

4 Héritage et dispersion

Avec le temps, l'activité cesse : en janvier 1950, la licence de débit de boissons de Jean Baptiste est utilisée par Germaine Sélébart, qui tient alors un café au Rest.

Jean-Baptiste meurt à Ploumagoar le 21 septembre 1954, suivi de Jeanne Marie le 20 août 1955.

Leur descendance, quant à elle, s'éparpille loin du berceau familial. Les enfants décèdent majoritairement à Lorient, Montfermeil, Paris, Étang de Berre ou encore Montrouge.

SALLE DE BAL

BAR

“LE LION D’OR” *(1)*

LE BOURG

FIN DU XIXÈME À 1932

PLOUMAGOAR Espace de vie et d’expression

2

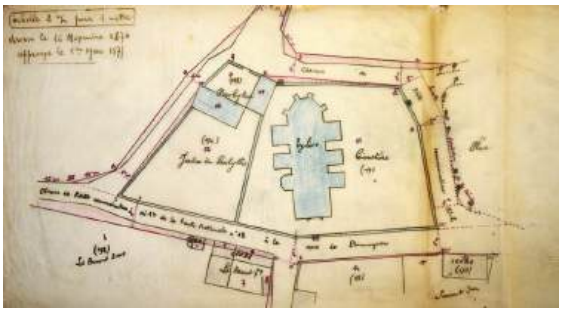
LES BISTROTS D’ANTAN

Journées Européennes du Patrimoine 2025

1 L’arrivée des Savéan

Originaires de Lanrivain, les Savéan s’installent à Ploumagoar à la fin du XIXème siècle. Ils construisent en plein centre-bourg une maison qui devient rapidement un bistrot : ***“Au Lion d’Or”***. Derrière le bâtiment, une petite ferme complète l’activité.

Sur la façade, un lion peint au-dessus de la porte annonce l’établissement. La propriété comprend aussi l’actuel bâtiment du fleuriste et figure déjà sur le plan de l’enclos paroissial de 1876.



2 Une grande famille

Le 18 avril 1889, Yves Marie Savéan épouse Marie Joséphine Le Chapuy, née en 1863. Le couple met au monde neuf enfants entre 1890 et 1904 :

Anne Marie *(1890)*	Jean *(1894)*	Ernest *(1900)*
Louis *(1891)*	Eugène *(1896)*	Yvonne Marie *(1902)*
Charles *(1893)*	Aimée *(1898)*	Yves Marie *(1904)*

Le 1er juin 1904, Yves Marie *(père)*, commerçant, meurt brutalement à l’âge de 39 ans, laissant son épouse enceinte, seule avec une famille nombreuse. Yves Marie *(fils)* naitra trois mois après.

Devant le bistrot Savéan, mariés et date inconnus

3 Marie-Joséphine, patronne du Lion d’Or

Courageuse, Marie Joséphine poursuit l’exploitation du bistrot, désormais baptisé ***“Au Lion d’Or”***. Elle est recensée en 1906 comme commerçante, entourée de ses enfants.

Le dimanche, elle organise des bals en fin d’après-midi, au moment même où sonnent les vêpres. Cette audace ne plaît pas au clergé : le recteur décide de l’excommunier, la retranchant de la communauté religieuse pour avoir préféré la danse aux prières.

Messe d’enterrement célébrée le recteur Le Goff

4 Le temps des transmissions

En 1931, Marie Joséphine est toujours à la tête du café. Elle est épaulée par sa fille Yvonne, par son gendre Louis, menuisier, et par sa petite-fille Jacqueline.
Mais la patronne s’éteint le 20 septembre 1932. Ses obsèques rassemblent une nombreuse assistance, preuve de l’importance qu’elle avait dans la vie locale. Toutefois, suite à son excommunion, les cloches ne sont pas sonnées.

Après son décès, le Lion d’Or est repris par Jean Illien et Yvonne Thomas, déjà proches de la famille, qui perpétuent l’histoire de ce café emblématique.

Jusqu’à il y a peu, les murs du commerce ont appartenu à la famille Troadec installée au Havre. En effet, Anne Marie, l’ainée de la fraterie avait épousé Jean Troadec.

Tombe de la famille Savéan

CHAUSSONS

RESTAURANT

TÉLÉPHONE

BAR

“LE LION D’OR” (2)

LE BOURG

DE 1934 À 1938

3

LES BISTROTS D’ANTAN

Journées Européennes du Patrimoine 2025

1 Un jeune couple prometteur

Le 14 août 1932, Jean Félix Illien épouse Yvonne Thomas.
Jean est le fils de François et Marie-Françoise Illien, commerçants bien connus du bourg de Ploumagoar.

Yvonne, née le 5 novembre 1911 à Croix-Poullen, est la fille de Pierre Thomas, forgeron, et de Léonie Le Béguec, ménagère. Devenue pupille de la Nation en 1924, elle grandit auprès de sa mère, remariée à M. Lancien en 1926 et avec son jeune frère Paul.

En 1934, le couple reprend un commerce central du bourg, connu sous l’enseigne ***“Au Lion d’Or”***, dont ils possèdent le fonds. Les murs appartiennent à la famille Troadec / Savéan.

Mariage de Jean Félix et Yvonne

2 Un commerce au cœur de la vie locale

Jean, commissaire enquêteur

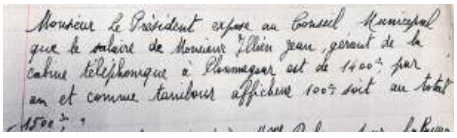
Rapidement, Jean s’implique dans la vie de la commune.
En 1934, la municipalité lui confie la gestion de la cabine téléphonique. L’année suivante, il est nommé commissaire enquêteur dans le cadre du projet d’agrandissement du cimetière.

En 1938, Jean cumule les responsabilités : en plus de son commerce, il gère toujours la cabine téléphonique, devient tambour-afficheur de la ville et vend des chaussons et pantoufles.

Le tambour-afficheur, véritable crieur public, annonçait au son du tambour les nouvelles importantes, les activités et événements à venir. Il affichait aussi les proclamations officielles sur les panneaux municipaux.

Ainsi, le ***“Lion d’Or”*** ne se limite pas à un bistrot : c’est un lieu d’échanges où se mêlent vie quotidienne et informations officielles.

Un tambour afficheur



Salaire de Jean

3 Une nouvelle étape

En novembre 1938, Jean et Yvonne décident de céder leur débit de boissons à Eugénie Gouriou, veuve d’Alfred Le Bail.

Ils poursuivent leur activité commerciale en ouvrant un restaurant rue Notre-Dame à Guingamp, tout en conservant leur résidence à Ploumagoar.

Le ***“Lion d’Or”***, tenu par le couple Illien-Thomas pendant quatre années seulement, a marqué le quotidien du bourg par son rôle social, pratique et festif.

RESTAURANT

BAR

“LE LION D’OR” (3)

LE BOURG

DE 1938 À 1948

4

LES BISTROTS D’ANTAN

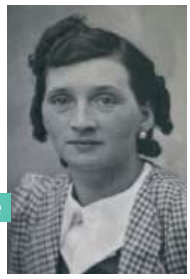
Journées Européennes du Patrimoine 2025

1 Des épreuves familiales

Marie Louise

Le 4 août 1890, naît à Kerlosquer *(près du moulin Monjaret)* Marie Louise Eugénie Gouriou. Issue d’une famille de laboureurs, elle a un frère cadet, Joseph, qui tiendra plus tard un bistrot rue Gambetta.

En 1913, Eugénie épouse Yves Le Bail, laboureur de Saint-Adrien. Mais la Grande Guerre bouleverse leur destin : Yves est tué au combat le 5 juin 1918 dans l’Aisne. Leur fille Aimée Marie Louise, née en 1914 est adoptée par la Nation.



Aimée

2 Un nouveau départ

En 1920, Eugénie se remarie avec Alfred Le Bail, frère cadet d’Yves. La famille s’installe au bourg de Ploumagoar, tout près de l’école des filles, dans une maison appartenant à la famille Bréban.

Le couple exploite un commerce de boissons. Aimée grandit dans ce foyer et épouse en 1934 Félix Kerguenou, monteur.

Mais en 1937, Alfred décède prématurément. C’est Félix, son gendre, qui déclare le décès à la mairie. Veuve une seconde fois, Eugénie poursuit néanmoins l’activité.

À droite, la maison de la famille Bréban

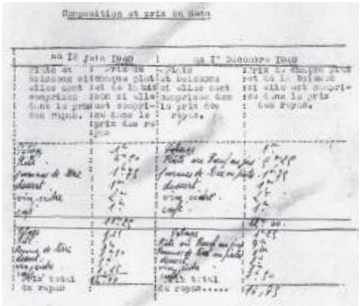
3 Le “Lion d’Or” reprend vie

En 1938, à la cessation d’activité de Jean et Yvonne Illien, Eugénie reprend le flambeau du ***“Lion d’Or”*** dans la maison Troadec.

Place du bourg en 1938

Le café-restaurant devient vite un lieu central du bourg : en 1940, elle propose des repas au restaurant, attirant une clientèle variée. Pendant la guerre, ces moments de convivialité autour d’une table gardent leur importance.

En 1946, elle est toujours recensée comme chef commerçante à Ploumagoar, gérant seule le bistrot.



Menus du restaurant en 1940

4 La transmission

Le 21 janvier 1948, après dix ans passés à la tête du ***“Lion d’Or”***, Eugénie et son gendre Félix Kerguenou cessent leur activité. Ils cèdent le fonds de commerce à Guillaume Le Gall et Joséphine Le Deuf.

Cette page se tourne, mais le ***“Lion d’Or”*** reste, à travers ces années, marqué par la résilience d’une femme deux fois veuve qui a maintenu son commerce au cœur de la vie du bourg.

TABAC | PRESSE | BOULES
BABYFOOT | SALLE DE BAL | ÉPICERIE
FLIPPER | TÉLÉPHONE | BAR

“LE LION D’OR” (4)

LE BOURG

DE 1948 À 1986

Ploum agoar

5

LES BISTROTS D’ANTAN

Journées Européennes du Patrimoine 2025

1 Un couple de commerçants

Marie Joséphine Le Deuf naît le 31 mars 1915 à Lanrivain, dans une famille de cultivateurs. Elle épouse en 1937 Guillaume Le Gall, né en 1910 à Plounévez-Quintin.

Le couple commence sa vie dans une ferme de Peumerit-Quintin : bêtes, cochons, travaux de la terre rythment leur quotidien. Mais Guillaume, mobilisé pendant la guerre, doit partir, laissant à sa femme le soin de gérer seule la ferme et leurs deux filles en bas âge.

De retour, ils aspirent à une nouvelle vie : sur les conseils d’un notaire, ils se tournent vers le commerce et choisissent Ploumagoar, où plusieurs bistrots sont déjà installés.

Guillaume

2 Vingt-cinq ans à la tête du “Lion d’Or”

En 1948, Joséphine et Guillaume reprennent le ***“Lion d’Or”***, situé dans une maison appartenant à Jean Le Troadec et son épouse Anne Savéan.

Très vite, le café devient un lieu de vie incontournable : bals, repas de famille, distribution de télégrammes, épicerie… Joséphine chante volontiers lors des noces et anime les soirées.

Le couple travaille sans relâche : ***“On ne fermait jamais”***, se souvient Joséphine. Les horaires tardifs leur valent parfois des amendes, et lorsque l’heure légale est dépassée, les clients continuent à être servis… par la fenêtre !

Guillaume, surnommé ***“Diom”***, est employé chez Tanvez. Quant à Joséphine, elle tient le comptoir avec ses filles et de nombreux soutiens. Leur aînée, Josette, se retrouve dès ses dix ans derrière le bar.

3 Un café-épicerie animé

Le ***“Lion d’Or”*** n’est pas qu’un bistrot : on y trouve presse, tabac et une petite épicerie où les bocaux de bonbons attirent les enfants.

Les clients peuvent aussi passer un appel depuis la cabine téléphonique, Joséphine se chargeant elle-même de composer le numéro avant d’envoyer une facture en fin de mois.

Dans la salle du fond, un baby-foot et des flippers font la joie des adolescents, tandis que les concours de boules rassemblent les tireurs et les poseurs de la région.

Les soirs de fête, Mme Thomas, réputée pour sa cuisine, prépare les repas : viandes, légumes, vins et pièce montée, comme lors de la communion solennelle de Christine en 1970.

La maison respire la convivialité : les copines prennent le café dans la cuisine, les clients se considèrent comme une seconde famille.

Demande de rémunération au Conseil Muncipal

4 Une retraite bien méritée

Le 18 septembre 1973, Joséphine transmet son fonds de commerce à Robert Leblond et son épouse Christiane Le Bolloch. Elle prend sa retraite après vingt-cinq années passées derrière le comptoir.

Avec Guillaume, elle s’installe dans une maison rénovée à deux pas du bistrot.

Fidèle à ses convictions, Joséphine raconte : ***“Bien sûr j’allais voter. Maintenant je ne vais plus à la messe, il y a des marches. J’étais croyante, je fais parfois une prière”***.

Elle garde de cette aventure une grande fierté : avoir trouvé, au cœur du bourg, un lieu de vie qui fut pendant un quart de siècle le rendez-vous des Ploumagoariens.

Guillaume et Joséphine

5 Le Bar Leblond : une nouvelle ère au Lion d’Or

En juillet 1974, Robert et Christiane Leblond reprennent le bar tenu par Guillaume et Joséphine Le Gall, partis en retraite. Ouvert chaque jour *(sauf le dimanche après-midi)*, il restait accessible les jours fériés, à Noël ou au Nouvel An. Madame Leblond y vendait aussi des boîtes de chocolats pour les fêtes.

Robert refait entièrement le bar, supprime le baby-foot et le juke-box, et aménage deux allées de boules couvertes dans le jardin. L’enseigne devient Bar/Tabac/PMU, avec un coin presse, journaux, bonbons et vignettes de football.

Lieu de rendez-vous convivial, il accueillait mariages, communions, baptêmes ou cafés d’enterrement, parfois même déplacés à la salle des fêtes. Madame Leblond servait en salle avec l’aide de quelques employés, tandis qu’un cuisinier était engagé pour les grands repas.

En 1986, après douze années d’activité, les Leblond cèdent le bar à Hervé Pichon.

Le bistrot à la fin de années 70

Robert et Christiane

Le bourg dans les années 80

PRESSE

PMU

JEUX

TABAC

BAR

“LE NORDY” (5)

LE BOURG
DE 1986 À AUJOURD’HUI

6

LES BISTROTS D’ANTAN

Journées Européennes du Patrimoine 2025

1 Des années 1980 aux Palou

Avant 1986, M. et Mme Leblond entreprennent des travaux pour moderniser le bistrot.

À leur suite, Hervé Pichon, surnommé ***“Moustache”***, marque les esprits en organisant régulièrement des bals avec orchestre et en projetant même d’aménager une salle de restauration.

Puis, en 2000, Annick et Jacques Palou prennent la relève et choisissent de donner un nom au bistrot : ***“Le Nordy”***, qu’il porte encore aujourd’hui.

2 L’arrivée des Le Tadic

En décembre 2003, Sylvain et Nathalie Le Tadic reprennent l’affaire avec leurs deux enfants.

Sylvain, originaire de Pontivy, a grandi dans l’ambiance des bistrots tenus par ses parents près de Meulan, dans les Yvelines. Formé dans une école hôtelière, il a acquis de l’expérience avec Nathalie en tenant une brasserie-bar-restaurant dans le Loiret de 1996 à 2001.

Après plusieurs mois à parcourir la Bretagne à la recherche du commerce ***“coup de cœur”***, ils choisissent Ploumagoar et ***“Le Nordy”***, où ils insufflent une nouvelle énergie et une convivialité familiale.

3 Modernisation et pérennité

Peintures, rajeunissement des lieux, puis rénovation de la façade après un cambriolage en 2020 : Sylvain et Nathalie ont su moderniser leur établissement tout en préservant son esprit.

La période du Covid leur permet même de repenser l’intérieur du bar. Aujourd’hui, ***“Le Nordy”*** reste un lieu vivant où se mêlent bar, tabac, presse, loto et PMU. Comme le dit Sylvain : ***“C’est un lieu à dimension sociale : on arrange des petits problèmes, on est des éponges, les clients se confessent, on est à l’écoute.”***

L’échelle du Nordy

À l’époque où, le bistrot résonnait au son des bals populaires. Pour installer l’orchestre, un plancher surélevé était monté dans la salle. Les musiciens devaient grimper jusqu’à la scène par… une simple échelle, instruments en main !
Cette image, mi-solennelle, mi-comique, reste un souvenir marquant des soirées animées du Nordy.

Le Nordy, au 5 place du 8 mai 1945 en 2025

BOUCHERIE

BAR

ANDRÉ ET CÉCILE GALARDON (1)

LE BOURG
DE 1945 À 1973

7

LES BISTROTS D'ANTAN

Journées Européennes du Patrimoine 2025

1 Origines et installation

André Galardon, né le 16 juin 1913 à Runanbuan en Ploumagoar, est le fils de Claude Galardon, laboureur, et de Jeanine Mojouan. Cécile Quéro, née le 19 janvier 1913 à Lanrodec, est issue d'une famille de cultivateurs. André accomplit son service militaire au début des années 1930, avant d'épouser Cécile le 31 octobre 1941 à Lanrodec.

Le couple s'installe à Runanbuan, où André est cultivateur. Leur fils unique, Robert, voit le jour le 4 décembre 1943.

Le 1er octobre 1946, André décide de reprendre le débit de boissons de Joseph Guillou au bourg de Ploumagoar, dans une maison appartenant à la veuve Brusquéllec. En plus du bistrot, il développe une boucherie-charcuterie-salaison.

André

Cession en 1946

2 Une vie familiale au-dessus du commerce

Robert devant l'école

La famille Galardon habite à l'étage du bâtiment. Robert, écolier à l'école du bourg, a le privilège d'habiter juste en face : il ne se lève que quinze minutes avant la classe, une tartine de pain avalée à la hâte !

La place du bourg devient son terrain de jeux : avec ses camarades, il dispute des matchs de football devant le monument aux morts, souvent au risque d'éclater le ballon contre les piques de la grille.

Famille Galardon

Le quotidien est marqué par des scènes pittoresques : le chien de la maison, prénommé ***"Stop"***, s'installe régulièrement en plein milieu de la route, contraignant les automobilistes à s'arrêter.

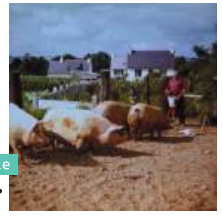
André et Cécile

3 Commerce, ferme et entraide

André et Cécile conservent leur ferme de Runanbuan, qui fournit la boucherie. Veaux et porcs sont engraissés et abattus par André, d'abord derrière le commerce puis, plus tard, aux abattoirs Salomon de Grâces. Robert, très jeune, aide sa mère à desosser les quartiers de viande : ***"L'été, nous vendions un veau par jour et une grosse bête chaque semaine"***, se souvient-il.

La charcuterie est livrée tous les deux jours par la société Lintiff de Squiffiec. André membre actif pour la paroisse : après les moissons, il accompagne le curé dans sa tournée du denier du culte, sillonnant les hameaux avec sa voiture.

Le bistrot est aussi le rendez-vous des sportifs. Pour le tournoi des Violettes en 1956, André obtient l'autorisation d'ouvrir un débit de boissons au terrain de sports.



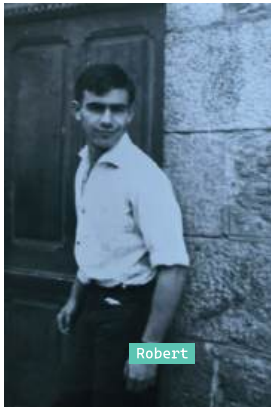
Les cochons de la famille

4 Robert, héritier d'un ancrage local

Enfant de bistrot, Robert grandit au rythme du commerce et des fêtes. Il fréquente le CES, pratique le judo avec M. Le Ny et apprend la trompette auprès de M. Mordelet. À Guingamp, il conduit déjà la voiture paternelle, transportant parfois… son professeur de mathématiques !

En 1964, il accompagne sa fiancée Marie-Noëlle au pardon, puis participe au défilé de la Saint-Loup, tenant la monture de la ***"Duchesse des Bretons de Paris"***.

La vie familiale s'assombrit le 14 octobre 1973 avec le décès prématuré de Cécile. André déclare la cessation de son commerce le 30 novembre 1973. Il s'éteindra à son tour le 4 décembre 1982 à Pabu.



Robert

Robert au pardon de Guingamp

Robert à la Saint-Loup

Cessation en 1973

André

Témoignage

D'après le témoignage de Robert, fils d'André et Cécile

La bétaillère du boucher

Dans les années 1950-1960, l'école des garçons de Ploumagoar possédait un petit groupe musical composé de pipeaux et de tambourins. Chaque année, une unique prestation était donnée lors de la Fête de la Jeunesse de Guingamp, au stade Yves Jaguin.

Cette formation avait le mérite d'initier tous les élèves au solfège et, quelques semaines avant la fête de juin, les répétitions s'enchaînaient : défilés au stade municipal ou sur la route de Coz Forn, airs incontournables comme ***"Les gars de Locminé"*** et ***"Alouette"***.

Restait une question : comment acheminer tous ces jeunes musiciens à Guingamp, en l'absence de voitures personnelles ?
La solution vint du boucher du bourg, André Gallardon. Le jour venu, un dimanche après-midi, le groupe, accompagné de Madame Mourric, l'épouse du directeur, embarquait dans sa bétaillère soigneusement nettoyée. Les enfants restaient debout, avec l'ordre formel de se baisser si des motards apparaissaient sur la route !

Arrivés à Guingamp, les élèves défilaient fièrement derrière un drapeau frappé des mots : ***"Les Pipeaux de Ploumagoar"***. L'honneur de porter cette bannière revenait au premier de la classe de CE2. Le cortège descendait la rue Notre-Dame avant de rejoindre la route de l'hôpital pour atteindre le stade, sous les regards des spectateurs.

Une photo prise en mai 1960 par l'instituteur André Golven, lors d'une répétition sur le stade de Ploumagoar, garde le souvenir de ces moments insolites où la musique et la débrouillardise faisaient bon ménage.

Témoignage de Claude Le Guevellou, "pipeau de Ploumagoar"

BOULES

FLÉCHETTES

BABYFOOT

KARAOKÉ

BELOTE

BAR

“LE BAR DE LA MAIRIE” (2)

LE BOURG
DE 1973 À AUJOURD’HUI

PLOUMAGOAR Espace de vie et d’expression

8

LES BISTROTS D’ANTAN

Journées Européennes du Patrimoine 2025

1 Des origines tchèques au Café de la Mairie

En novembre 1973, Germaine Blanca Gouriou, née Slivova, dépose une déclaration de débit de boissons à consommer sur place, prenant la suite d’André Galardon.

Native de Tchécoslovaquie en 1928, elle s’installe au bourg avec son mari Désiré Gouriou, qui reprendra lui-même le café en février 1975.

En juillet 1982, Germaine reprend officiellement la gérance avant de céder son commerce en 1984. Le bar, surnommé ***“Café de la mairie”***, est déjà un lieu stratégique du bourg : placé à deux pas de l’église, il est fréquenté aussi bien par les habitués du quartier que par les clients venus assister aux cérémonies communales.

Cessions en 1982 et 1984

2 Une jeunesse au comptoir

Le 6 octobre 1984, le café change d’époque : Christine Le Roy, à tout juste 18 ans, reprend l’affaire de ***“Mèmène”*** Gouriou. Christine perpétue la tradition familiale puisqu’elle est issue d’une lignée de débitants : son arrière-grand-mère tenait un bistrot à Perret et sa grande-tante Henriette Stéphan en exploitait un, route de Corlay *(voir panneau dédié)*.

Les années 1980 sont marquées par la création d’un deuxième club de football, l’ESP, qui dynamise le café. Les dimanches midis et soirs sont rythmés par les retours de matchs, les discussions animées et les fermetures tardives. Le café devient aussi le repaire des jeunes, qui trouvent dans la salle de jeux un lieu convivial pour se retrouver.

Niches conservées après “Mèmère”

3 Un lieu de vie, d’anecdotes et de traditions

Plus qu’un bistrot, le ***“Bar de la Mairie”*** reste un véritable espace social. Les retraités s’y retrouvent chaque après-midi pour les cartes, tandis que les boulistes animent les deux allées couvertes et six extérieures.

Les habitués viennent partager un café noir, une bière pression ou un kir au vin blanc à l’apéritif. Le bistrot accueille également les familles après des obsèques dans la salle à l’étage, renforçant son rôle de lieu de rassemblement.

Christine évoque quelques souvenirs marquants, comme la venue d’un client accompagné… d’un taureau à l’intérieur du café ! Avec ses soirées karaoké, ses jeux de fléchettes et ses rencontres sportives, le café garde aujourd’hui encore sa place de point de repère incontournable dans la vie ploumagoarienne.

Le Bar de la Mairie au 2 rue de la Poste en 2025

“AUX BONS AMIS” (1)

LE BOURG
DE 1905 À 1938

BAR

9

LES BISTROTS D’ANTAN

Journées Européennes du Patrimoine 2025

1 Un mariage et une installation au bourg

Pierre Marie Illien naît le 25 août 1881 à Ploumagoar, cinquième enfant de la famille Illien/Guillossou. Le 21 octobre 1911, il épouse Marie Joséphine Le Parc, elle aussi originaire du bourg, née le 24 août 1889.

Lorsque François et Marie Françoise Illien quittent leur commerce du bourg pour s’établir à Cadolan, c’est naturellement à Marie Joséphine que revient la tâche de reprendre la boutique et le débit de boissons. Pierre, lui, doit réorienter sa vie professionnelle : blessé pendant la guerre, il obtient un poste de cantonnier à la ville de Ploumagoar.

Ferme de Cadolan
Aquarelle, 1941

Le couple s’installe donc au centre du bourg, dans un commerce animé et familier. La vie s’organise rapidement autour d’une grande famille qui ne cesse de s’agrandir.

2 Joies familiales et drames précoces

Entre 1912 et 1924, Pierre et Marie Joséphine accueillent sept enfants :

Joseph Marie en 1912
Yvonne Marie en 1913
Marguerite en 1916
Marie Jeanne Albertine en 1921
Émile en 1924

les jumeaux Marcelle Yvonne et René Victor nés en 1918 décèdent la même année.

Le destin frappe encore durement : en 1927, la jeune Yvonne Marie meurt à seulement 14 ans. La douleur est immense pour la famille.

Un cliché de 1925 montre pourtant un foyer uni : Joseph se tient à droite de sa mère, Marguerite est assise, Yvonne pose en communiante, tandis que le père Pierre Marie serre sur ses genoux la petite Marie Jeanne Albertine et que le bébé Émile complète la scène.

Mais le 5 mai 1929, un nouveau drame survient. Pierre Marie, encore marqué par ses blessures de guerre, décède brutalement. Ce même jour, la petite Marie Jeanne fête ses 8 ans. Sa mère, enceinte, mettra au monde deux mois plus tard un dernier enfant : Marcel, né le 5 juillet 1929.

Famille Illien en 1925

3 Une mère courageuse et ses enfants

Dès lors, Marie Joséphine, veuve à quarante ans, reprend seule la direction du commerce, entourée de ses enfants. En 1931, le foyer réunit Marguerite, Joseph, Marie Jeanne Albertine, Émile et Marcel. La maison accueille aussi une laveuse, Jeanne Sébille, logée comme locataire.

En mai 1934, le mariage de Joseph avec Cécile Toanen est célébré devant le bistrot voisin “Au Lion d’Or”, tenu par le cousin de Joseph, Jean Illien. *(Voir panneau correspondant)* Une photo de groupe prise devant la façade du commerce garde la mémoire de cet instant festif : la fratrie Illien y apparaît soudée autour de leur mère.

Pourtant, la santé de Marie Joséphine décline. Consciente de sa fragilité, elle demande au juge de paix de Guingamp de venir chez elle en février 1938 afin de préparer sa succession.
Le magistrat, accompagné de son greffier, constate qu’elle n’est même plus en mesure de signer. Elle désigne alors sa fille aînée Marguerite, célibataire, comme tutrice testamentaire des enfants mineurs.

Quelques heures plus tard, Marie Joséphine s’éteint à son domicile, laissant derrière elle six orphelins, dont trois encore mineurs.

Mariage de Joseph et Cécile

4 La vente d’un héritage

La disparition de Marie Joséphine entraîne une procédure complexe. En avril 1938, le juge de paix réunit un véritable conseil de famille pour statuer sur le sort du débit de boissons et de la succession. Autour de la table siègent les proches Illien et Le Parc, des cousins, des oncles, des tantes, ainsi que des mandataires.

Tous constatent que nul ne peut assurer la gestion du commerce. La décision est prise à l’unanimité : le fonds de commerce doit être vendu dans l’intérêt des enfants mineurs. La cession est conclue pour 8 000 francs, moitié comptant et moitié payable quelques mois plus tard, à Madame Césarine Monjarret, veuve Le Coz, elle-même figure du bourg.

Le mois suivant, une vente aux enchères est organisée au domicile de la défunte. Vaisselle, casseroles, mobilier, tapis, linge de maison, mais aussi sabots, outils et objets de la vie quotidienne trouvent preneur auprès des habitants du bourg et des environs. L’ensemble des lots rapporte près de 1 500 francs.

Bistrot rue de la Poste en 2025

LA VENTE AUX ENCHÈRES DU BISTROT “AUX BONS AMIS”

Le 2 mai 1938, après le décès de Marie Joséphine Le Parc, veuve Illien, le mobilier et le fonds de commerce du bistrot sont mis aux enchères publiques au bourg de Ploumagoar. Voici le détail des objets vendus et de leurs acheteurs.

1 lot assiettes à madame Le Bras de Bellevue, en Ploumagoar, huit francs 50
1 lot assiettes à Hulen du bourg, douze francs
1 douzaine d'assiettes à Villerbut place du Centre à Guingamp, six francs
1 douzaine assiettes à Daniel du bourg, onze francs
1 douzaine assiettes à Mme Le Coz du bourg, six francs
11 assiettes à Mme Le Bras, douze francs
12 assiettes à Mme Savidan au bourg, six francs :
9 assiettes à Mme Guérel au bourg, sept francs
1 lot assiettes à Moisan 40 rue Montbareil à Guingamp, sept francs
1 plat et assiettes à Riou Locmaria, six francs
1 lot vaisselle à Daniel du bourg quatre francs
1 plat à Mme Omnès du bourg à six francs 50
1 série casserole à Mme Camus rue Laurent de la Barre, trente-trois francs
Tasses et sucrier à Mme Le Coz au bourg, six francs
3 coupes à Mme Le Coz au bourg, quatre francs
1 lampe et globe à Mme Le Coz au bourg, six francs
1 statuette à Premet au bourg, dix-sept francs
2 statuettes à madame Le Coz, trois francs 50
1 coffret à Marcel Thomas Locmaria, trois francs 50
1 cache pot à Tremet au bourg, dix-neuf francs
1 buffet à Mme Cozannet au bourg, quatre cent vingt francs
2 chaises à Mme Guénnégou St Hernin en Ploumagoar, trente-neuf francs
2 chaises à Le Clech François au bourg, trente-huit francs
1 glace à Marcel Thomas, trente-deux francs
Fatras sur la cheminée à Mme Mélou Métairie-Neuve Ploumagoar, six francs
1 tapis à Mme Lamidon du bourg, six francs
1 tapis à Riou Locmaria, cinq francs
1 couvre lit à Mme Le Coz, trente-huit francs
1 tapis à Lamidon, sept francs
1 couette, oreillers à Carou du bourg, trente francs
1 lit et sommier à M. Mélou Henri centre, trente francs
1 couette plume à Mme Pin du bourg, cent vingt francs
1 lit et sommier à M. Le Clech Louis, cent soixante francs
1 table de nuit à Mme Le Coz, vingt-cinq francs
1 table ronde à M. Mélou Henri, cent francs
1 table toilette à Briand du bourg, vingt-six francs
Cadres à Mme Savidan du bourg six francs
1 lot fatras à Mme Le Coz, un franc
1 glace à Briand du bourg, vingt francs
1 lessiveuse à Riou Locmaria, trente-deux francs
1 poêle à crêpes à Mme Le Clech François au bourg, sept francs
1 brouette à Mme Hulen du bourg, dix-neuf francs
1 lot buches à Mme Omnès, trois francs 50
1 lot outils à Gaultier, cinquante centimes
1 billot et hache à Mme Omnès, trois francs 25
1 marmite à Savéan Jean sept francs
Sabots à Théophile, vingt-deux francs

PAIN

SALLE DE BAL

ÉPICERIE

BAR

“CAFÉ DES AMIS” (2)

LE BOURG

DE 1938 À 1961

10

LES BISTROTS D’ANTAN

Journées Européennes du Patrimoine 2025

1 Les début d’une vie cabossée

Née Césarine Monjarret en 1897, elle épouse en août 1914 Louis Marie Bré, jeune cultivateur de 20 ans. Mais le bonheur est de courte durée : mobilisé en novembre, Louis part au front et ne revient pas.

Il meurt en février 1919 dans la Marne. Son nom est aujourd’hui gravé sur le monument aux morts de Ploumagoar.

Veuve à 22 ans, Césarine se remarie avec Alexis Le Coz, avec qui elle a quatre enfants. Ensemble, ils tiennent une petite ferme proche de la place du bourg. Mais le destin frappe encore : son second mari est tué accidentellement par un coup de pied de cheval, laissant Césarine une nouvelle fois seule pour élever sa famille.

2 Une femme de caractère

En 1931, on retrouve la famille au bourg de Ploumagoar : Alexis, cultivateur, Césarine, ménagère, et les enfants Louis *(né en 1922)*, Eugène *(1923)* et Marie Rose *(1925)*. Sa belle-mère Marie-Louise vit aussi sous leur toit.

En 1936, Césarine est officiellement recensée comme veuve et chef cultivatrice. Elle assume seule la ferme et la maisonnée, avec l’aide de ses enfants adolescents.

Le 21 avril 1938, profitant de l’arrêt du café tenu par la famille Illien/Le Parc, Césarine reprend le fonds de commerce, loué dans un immeuble appartenant à Monsieur et Madame Thoraval. Elle baptise l’établissement ***“Aux Bons Amis”***, bientôt connu de tous sous le nom de ***“Café des Amis”***.

Cession en 1938

3 Le café pendant la guerre : un lieu de vie et de résistance

La Seconde Guerre mondiale donne au bistrot une importance particulière : c’est un lieu de rencontre, d’échanges… et parfois de dangers.
Marie-Rose, la fille de Césarine, travaille avec sa mère derrière le comptoir. Vive et franche, elle aide aussi à la moisson et au battage aux côtés de ses frères. À l’arrière du café, une petite salle de bal accueille des soirées improvisées où l’on danse malgré les temps sombres.

Marie-Rose est fiancée à Jean Garlantézec, chef de rayon à Guingamp, jeune homme instruit, élevé par un oncle instituteur. Mais Jean choisit l’engagement : il rejoint le maquis.
La guerre est une période d’incertitude où ***“certains Allemands peuvent être gentils comme il faut se méfier de certains Français”***, dira plus tard Marie-Rose. Elle connaît la peur lorsqu’un homme, vexé d’avoir été repoussé, la dénonce aux autorités. Elle échappe de peu à de graves ennuis grâce à l’aide d’un client du café.

Jean, son fiancé, est tué lors d’une action de résistance. Par chance, les Allemands ne fouillent pas son corps : ils auraient trouvé sur lui une photo et une lettre adressée à Marie-Rose, ce qui aurait pu la condamner.

Aujourd’hui, son souvenir demeure : une rue de Ploumagoar porte le nom de Jean Garlantézec, et son corps repose au cimetière de la ville.

4 Le café des rencontres et de la fête

Après la guerre, le ***“Café des Amis”*** reste un lieu de convivialité. On y vend aussi un peu de pain et d’épicerie, ce qui attire les habitants du bourg comme ceux des hameaux.
Une jeune fille de la Roche, Odette, se souvient avec émotion de ses passages chez Césarine. Dans ses lettres de 1951, elle raconte ses repas pris ***“avec Césarine”***, ses cafés accompagnés de madeleines, mais aussi son aide apportée lors des jours de fête du bourg : après la messe, elle servait les clients aux côtés de la patronne.

La vie au café ne se limite pas au comptoir : on y organise parfois des bals improvisés sur la chaussée. Les danseurs valsent au son de l’accordéon, sous le regard amusé de Césarine, en costume breton et portant fièrement la coiffe.

En 1946, Césarine est recensée comme débitante, secondée par ses enfants : Eugène est courtier, Marie Rose commerçante, et René encore sans profession.

Mariage de Marie Rose Le Mat

Césarine

Bal dans la rue

Marie Rose devant *“Le Lion d’Or”*

5 La transmission

Césarine, femme au destin marqué par les épreuves mais toujours debout, continue à tenir son bistrot jusque dans les années 1960.

En 1961, à l’âge de 63 ans, elle cède le fonds de commerce à Jean et Éliane Le Men, tournant ainsi une page de l’histoire du café.

Échanges épistolaires

En 1951, Odette, jeune fille de la Roche échange par courrier avec Jean. Elle écrit :

“[…] Aujourd’hui j’ai été au bourg pour un service, et comme je devais descendre en ville j’ai dîné avec Césarine, dans ce court moment ton papa est venu prendre le pain, j’étais heureuse de le revoir… […]”

“[…] Dimanche dernier avait lieu le vote et qu’aucun des candidats ne fut élu, si bien qu’aujourd’hui il a fallu remettre cela… Ce matin, toujours matinale, j’ai assisté à la première messe, ensuite j’ai voté, ta maman et moi avons dégusté un bon café et madeleines chez Césarine […]”

“[…] Demain si je pense me réveiller assez tôt j’assisterai à la grande messe, Césarine m’a invitée à manger à midi, soi-disant pour servir l’après-midi à l’occasion de la fête du bourg … Avec un peu de courage j’ai assisté à la messe, j’ai aidé chez Césarine pour assurer le service après la messe […]”

(de gauche à droite)
André Bré
Marie Louise Mindeau
Marie Rose Le Coz

ÉPICERIE

BAR

“LES BONS AMIS” (3)

LE BOURG

DE 1961 À 1990

11

LES BISTROTS D’ANTAN

Journées Européennes du Patrimoine 2025

1 Deux trajectoires, une rencontre

Jean Le Men naît le 12 juin 1930 à La Chapelle-Neuve. Son père, Pierre, est cordonnier, sa mère, Henriette, s’occupe du foyer. La famille compte déjà une fille, Colette, née en 1928.

À quelques kilomètres de là, à Ploumagoar, naît le 28 septembre 1935 Éliane Le Parc, au hameau du Rest. Ses parents, Désiré Le Parc et Jeanne-Marie Le Méner, vivent de la terre.

Leurs chemins se croisent, et le 16 mai 1955, Jean et Éliane s’unissent. Le mariage est célébré alors que Jean, domicilié rue Laurens de la Barre à Guingamp, est employé de commerce. Éliane, tout juste dix-neuf ans, habite encore avec sa mère cultivatrice au Rest. Ensemble, ils s’installent à Guingamp, rue de la Madeleine, où naît leur fille Françoise.

Mariage en 1955

Signatures du mariage

2 La reprise du café-épicerie

En 1961, un tournant majeur s’annonce. La tenancière Césarine Le Coz, figure connue du bourg, décide de céder son fonds de commerce de café-épicerie.
Le 13 juillet 1961, devant Maître Guillois, la cession est officialisée : Jean et Éliane reprennent le ***“Café – Alimentation générale”***, avec entrée en jouissance le 1er août.

Le commerce, situé au cœur du bourg, prend alors le nom de ***“Les Bons Amis”***. Le couple y met toute son énergie. Éliane assure la vie quotidienne du bar-épicerie, pendant que Jean, habitué des routes, complète l’activité en réalisant des tournées d’épicerie en campagne.

Avant cette installation, Jean avait déjà roulé pour Guillermic, marchand de boissons à Belle-Isle-en-Terre : un bagage précieux pour développer l’activité.

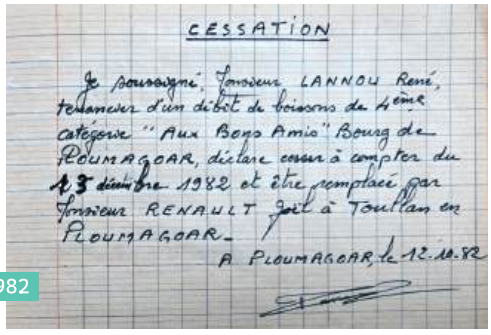
3 Une vie de commerce et d’engagement puis la tranmission

Les années 1960 sont synonymes d’intense activité au bourg de Ploumagoar. Le bar-épicerie devient un lieu de passage incontournable : on y fait ses courses, on s’y arrête boire un verre, on y échange les nouvelles.

Jean ne se limite pas au commerce. En mars 1965, alors que Louis Keromest est maire de Ploumagoar, il est élu conseiller municipal. Son double engagement *(commerçant et élu)* illustre son attachement à la vie de la cité.

Après plus de dix années à la tête de leur établissement, Jean et Éliane passent le relais. Le 1er janvier 1973, le couple est remplacé par René Lannou, qui poursuit l’exploitation du bar-épicerie.
La suite du commerce est marquée par une autre transmission : en 1982, c’est Joël Renault, de Toullan en Ploumagoar, qui reprend l’activité.

Jean Le Men s’éteint le 5 juin 2005 à Pabu. Éliane Le Parc le rejoint quelques années plus tard, le 16 décembre 2010 à Saint-Brieuc.



CESSATION

Je soussigné, Monsieur LANNOU René, tenancier d'un débit de boissons de 4ème catégorie "Aux Bons Amis" Bourg de PLOUMAGOAR, déclare cesser à compter du 13 décembre 1982 et être remplacé par Monsieur RENAULT Joël à Toullan en PLOUMAGOAR.

A PLOUMAGOAR, le 12.10.82

Cession en 1982

BOULES

RESTAURANT

BAR

LE RENDEZ-VOUS DES BOULISTES

LE BOURG

DES ANNÉES 30 AUX ANNÉES 80

12

LES BISTROTS D'ANTAN

Journées Européennes du Patrimoine 2025

1 Un couple au cœur du bourg

Le 18 septembre 1930, Théophile Pin épouse Virginie Le Coq, née le 9 février 1903 à Coz Forn. Ensemble, ils tiennent un bistrot-épicerie situé à l'emplacement de l'actuelle boulangerie.

Le café devient très vite un lieu de vie incontournable. On y entre par une grande salle au rez-de-chaussée, tandis que l'étage, un grenier aménagé, sert parfois à accueillir les goûters après les obsèques et même des repas simples, comme se souvient leur petite-fille Michelle, qui y servit un jour de la soupe.

Virginie, toujours coiffée de la coiffe traditionnelle, tient avec rigueur son épicerie : pour les additions, elle note sur le fond des boîtes de sucre. Les hommes de passage, souvent à vélo, s'arrêtent pour une bolée de cidre. Théophile, de son côté, travaille aussi à la gare, ce qui complète les revenus du foyer.

2 Le bistrot, l'école et la politique

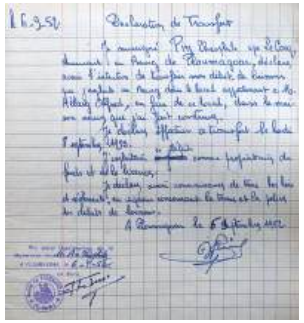
Résultats des élections municipales de 1947

La proximité avec l'école donne des couleurs particulières à ce café. Michelle, la petite-fille de Virginie, s'y rend régulièrement. À quatre ans, elle intègre même le cours préparatoire grâce à la bienveillance de la directrice, Madame Burlot *(puis plus tard Madame Jort)*.

Mais l'établissement n'est pas qu'un commerce : c'est aussi un lieu politique. Dès 1947, Théophile est élu conseiller municipal. Aux élections d'octobre 1947, il obtient 731 voix, deuxième meilleur score après Francis Monjaret. Communiste convaincu, il met à disposition de ses clients l'hebdomadaire ***"L'Humanité"***, disponible au bar pour lecture et discussion animée.

Ainsi, le café était aussi un espace de débats, de rencontres, où se croisaient monde ouvrier, paysans, et habitants du bourg.

3 Une nouvelle maison et un bistrot animé



Transfert en 1952

En 1951, Théophile et Virginie décident de bâtir une nouvelle maison, en face du local qu'ils occupaient. L'année suivante, Théophile déclare officiellement le transfert de son débit de boissons dans cette maison qu'il a fait construire. Désormais propriétaires, ils exploitent le fonds et la licence avec plus de stabilité.

À cette époque, des allées de boules sont créées avec des amis, dont Jean Houerff, grâce à de simples tôles. Le commerce est alors ouvert de 9h à 20h, sans interruption.

L'épicerie complète le débit de boissons : le pain est livré par les boulangeries Logiou *(Petit Paris)* et Laurent *(Rustang)*. Avant l'installation des Landoye, aucune boulangerie n'existait au bourg. Le café « André » approvisionne en grain et propose même des promotions : un vélo à gagner !

De grands bocaux de bonbons attirent les jeunes sportifs, venus du terrain de football voisin.

Le lieu devient vite le rendez-vous des boulistes et des sportifs, mais aussi celui des familles lors des enterrements, mariages ou baptêmes. La salle pouvait accueillir jusqu'à 55 personnes assises.

4 Une affaire de famille

Après les parents, c'est leur fils Jean Pin, peintre de métier, qui reprend le café avec son épouse Yvonne. Tandis que Jean continue ses chantiers, Yvonne assure la gestion quotidienne. Elle garde le souvenir d'une clientèle fidèle et ***"toujours sympa avec moi"***.

Jean participe activement à la vie du bourg : lors de la course cycliste de la Pentecôte, il trace lui-même les repères de peinture sur le parcours. La convivialité ne se limite pas au café : lors des repas du personnel communal, organisés sous l'autorité de Marcel Faucheur, c'est Yvonne qui préparait la traditionnelle tête de veau. Monsieur Keromest, maire, allait lui-même chercher six têtes à l'abattoir ! Deux gamelles étaient nécessaires : l'une pour la sauce gribiche, l'autre pour les pommes de terre.

Le bistrot n'était plus seulement un commerce, mais une seconde famille pour beaucoup. On y dégustait Muscadet, kir, rouge, Ricard, Porto ou Raphaël, en toute simplicité.

5 Le souvenir de Théo et Virginie

La vie du café est marquée par des joies et des drames :

- Théophile s'éteint le 14 novembre 1968. En hommage, la municipalité donne son nom à la rue qui dessert le quartier du Runiou.
- Virginie, restée fidèle à son rôle de tenancière et de grand-mère, meurt le 24 septembre 1980 à Pabu.
- Leur fils Jean les rejoint en 1989, à seulement 58 ans.
- Patrick, le fils de Jean et Yvonne, né en 1960, décède en 1994.

Il reste d'eux le souvenir d'un bistrot chaleureux, d'une salle pleine lors des grandes occasions, d'un café toujours animé par le bruit des boules, et de ce parfum unique des bonbons en bocaux.

Jean en 1941

Théophile et Virginie en 1941

Jean en 1935

Théophile et Virginie en 1935

Plaque de rue

Théophile

Bistrot en 2025

Témoignage

D'après le témoignage de Yvonne Pin , épouse de Jean Pin agée de 90 ans

LE CAFÉ ANDRÉ

La famille Le Belléguic originaire de Guingamp, est installée place du centre de Guingamp. Madame Le Belléguic tient une boutique et se lance dans le négoce du café en gros dès 1911.

Les grains verts proviennent des pays producteurs *(l'Amérique du Sud et l'Afrique)* via le port du Havre. L'entreprise de Transport Kerfant de Guingamp se charge de livrer la marchandise parvenue à la gare de Guingamp. Les épiciers viennent s'approvisionner de grands sacs de jute. Le café vert est alors grillé par les détaillants.

Au 20 rue de la Madeleine, la torréfaction des grains et le conditionnement du café sont réalisés. Les habitants du quartier se souviennent encore de la bonne odeur qui se propageait. André *(petit-fils)* et son épouse Marcelle sont proches de leurs employés, aussi des sorties en bord de mer sont organisées, les véhicules ***"Café André"*** sont alors de sortie.

Après André, c'est Patrick *(arrière petit-fils)* qui prend le relais de la tradition familiale. L'entreprise prend de l'essor, aussi Patrick décide de transférer l'entreprise à Saint-Agathon. Patrick sillonne les foires commerciales et les commerces des départements bretons pour valoriser son produit reconnaissable au dessin de la Plomée et la basilique de Guingamp apposé sur les sachets.

La ***"Café André"*** est livré dans de très nombreux bistrots, épiceries ou boulangeries de campagne.

Stand dans un supermarché de Saint-Malo

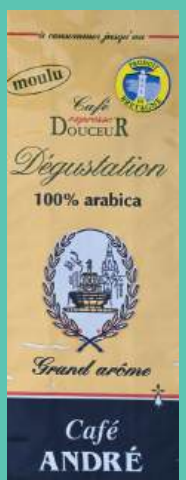
Salon du gourmet à Kergoz *(Pabu)*

Moments de convivialité avec les employés au camping de Loquirec avant 1960

Bellevue – 1997

Marcelle Le Roy, née en 1933 à la Ville Blanche Devant la JUVA 4

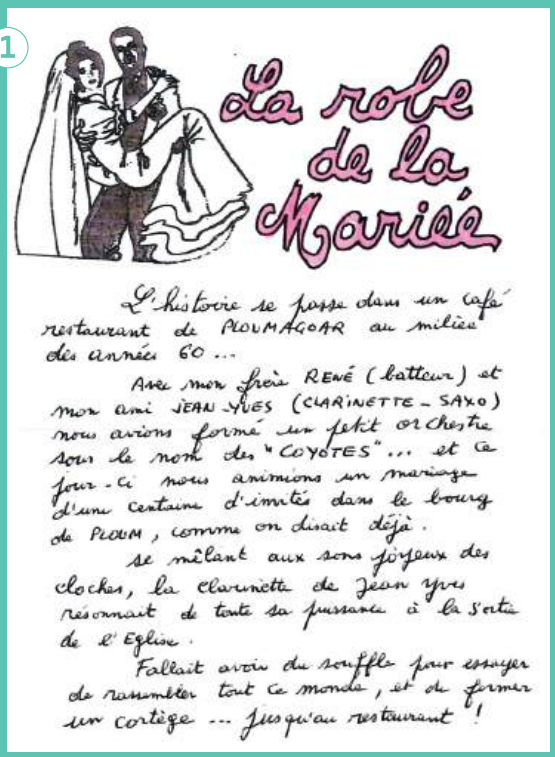
Article de presse – 1989



LA ROBE DE LA MARIÉE

Jean Le Bars, membre d'un orchestre dans les années 60, a souhaité partager une anecdote pleine de charme et de souvenirs. Intitulé ***"La robe de la Mariée"***, son récit nous plonge dans l'atmosphère d'autrefois, où les cafés et estaminets n'étaient pas seulement des lieux de consommation, mais de véritables scènes de vie, de rencontres et d'histoires parfois cocasses. Avec humour et tendresse, il nous invite à redécouvrir un moment singulier qui a marqué les mémoires locales.

1


La robe de la Mariée

L'histoire se passe dans un café restaurant de PLOUMAGOAR au milieu des années 60 ...

Avec mon frère RENÉ (batteur) et mon ami JEAN-YVES (CLARINETTE - SAXO) nous avions formé un petit orchestre sous le nom des "COYOTES" ... et ce jour-ci nous animions un mariage d'une centaine d'invités dans le bourg de PLOUM, comme on disait déjà.

Se mêlant aux sons joyeux des cloches, la clarinette de Jean Yves résonnait de toute sa puissance à la sortie de l'Eglise.

Fallait avoir du souffle pour essayer de rassembler tout ce monde, et de former un cortège ... jusqu'au restaurant !

2

Repas traditionnel dans cette salle proche de l'église et l'ambiance des jours de Fête. Arrive le moment du café, et donc les musiciens se doivent d'annoncer le dernier breuvage ... par le "SÔN ar kofé" que Jean Yves attaque, en précédant les serveuses. Je l'accompagne à l'accordéon, et après les applaudissements, nous nous apprêtons à rejoindre l'estrade, où l'on va faire danser tous les convives entre les deux repas.

Les Mariés entament le Bal ... sous une marche "facile" à danser ... et tout le monde suit. C'est super, il y a de l'ambiance, et nous enchaînons quelques airs bien connus et quelques "TUBES" à la mode, car Jean Yves aime bien chanter les premiers succès d'ADAMO ... c'est son idôle !

Mais au bout d'un moment, nous ne voyons plus les "MARIÉS"...

A Notre jeune âge, nous ne sommes plus intrigués d'une disparition soudaine ... Quoique pour l'orchestre, il est toujours difficile de faire applaudir la

3

Mariée ... quand ELLE n'est pas là !

On continue quand même, notre besogne de musicien, quand ...

quand on vient nous signaler "DISCRÈTEMENT" à l'orchestre, que la Mariée serait tombée à l'eau en prenant une photo !

—o—

RETOUR au début du BAL :

Sans prévenir personne, les Mariés avaient décidé d'aller faire des photos sur le petit étang qui se trouve sur la gauche en descendant les côtes de Sainte Catherine ...

Et ce qui ne devait pas se produire ... arriva !

PLOUF !!!

La Mariée tombe à l'eau avec sa belle robe du jour ... imaginez la situation !

Dans la salle de bal, c'est la stupéfaction ... l'information a vite circulé et tout le monde s'inquiète. où est-elle ? est-elle en vie ? Que s'est il passé ?

Personne ne danse plus, inutile de continuer ...

Le temps passe et l'on vient nous informer ... que la Mariée ne peut plus, n'ose plus, revenir dans

4

l'état où elle se trouve ... sa robe dégoulinant de boue et d'eau sale.

« Qu'à cela ne tienne ! » déclara Jean-Yves, notre musicien : « Je vais chercher la robe de Mariée de mon épouse, on s'est marié, il n'y a pas longtemps et je suis certain qu'Elle pourra la mettre ! »

Et voilà notre musicien fonçant à toute "Berzing"* jusqu'au pied du Mené-Bré où ses Beaux-parents cassant la croute du soir, se demandent qui vient les déranger à cette heure.

« Vite, il me faut la robe de Sylvie, sa robe de mariée ... car "Notre Mariée" a failli se noyer, et il faut continuer la Noce à PLOUM !!! »

Je raccourcis l'histoire pour vous dire que la Taille était parfaite ...

Et quand le repas du soir avait commencé, la jeune Mariée était aussi resplendissante que le Matin !

J'ai gardé en mémoire cette belle Histoire, occultant date, restaurant et même le nom de cette jeune épousée. J'espère qu'ELLE a comme moi, le statut d'octogénaire.

Quant à Jean Yves, mon ami musicien, il est décidé très jeune, beaucoup trop jeune !

* dans sa dauphine jaune.

JEAN LE BARS
2025

LE REPAS DES AÎNÉS DE 1962

Le repas des aînés se tenaient dans la salle au centre du bourg de Ploumagoar.
Le menu nominatif est copieux : Veuve Le Foll Valentine, née en 1891, est alors âgée de 71 ans.
La salle est décorée de guirlandes. Les tables accueillent les convives, un espace est réservé pour les amateurs de danse. Toutefois, les joueurs de binious et de bombarde n'hésitent pas à se produire sur la place, aussi les couples se retrouvent près du monument aux morts pour quelques pas de danse.

Monsieur Keromest alors maire de la commune, élu en 1959, est présent ; Les employés communaux et les conseillers municipaux servent à boire. Les femmes sont vêtues de vêtements sombres et principalement d'une coiffe. Toutes ont un sac à main de cuir noir aux bras. Les hommes portent le chapeau, la chemise blanche et la cravate.
Des jeunes filles et jeunes gens viennent regarder les différentes danses et écouter les musiciens.

Les photos retrouvées à la mairie ont été prises par André Golven, alors instituteur à l'école primaire du bourg de Ploumagoar.

Yves Ponce

Madame Veuve LE FOLL Valentine

PLOUMAGOAR 1962

REPAS DES ANCIENS

Menu

Potage velouté

Cornets de Jambon à la Russe

Timbale Marengo

Bavarde aux champignons

Noix de veau rôtie
Pommes mousseline

Mignardises

Gâteaux

Corbeille de fruits

Apéritifs variés
Vin blanc - Vin rouge
Café arrosé
Liqueurs

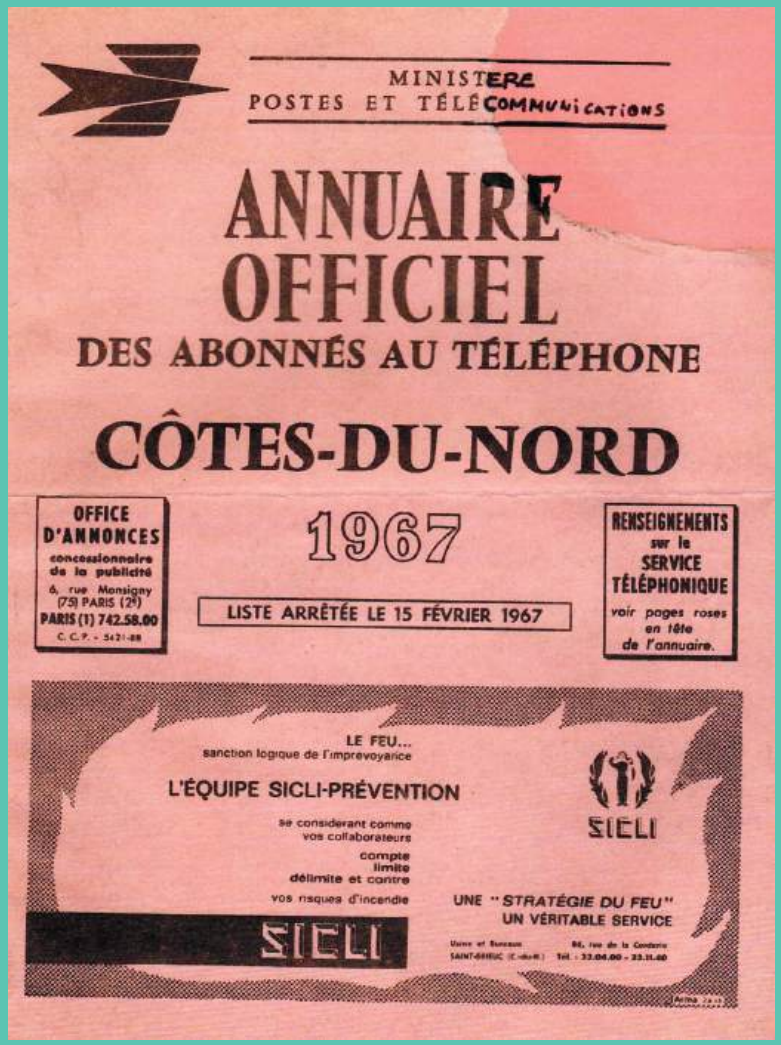
Monsieur Kéromest

Valentine Le Foll

Aimé Milon

QUAND LE TÉLÉPHONE SONNAIT AU BISTROT

À la fin des années 1960, le téléphone était encore un objet rare dans les foyers. Peu de particuliers en possédaient : seuls certains commerces, administrations ou lieux stratégiques en étaient équipés. Pour passer un appel, il fallait bien souvent se rendre dans des lieux publics où l'appareil était mis à disposition, et les bistrots jouaient alors un rôle essentiel. Véritables points de rencontre, ils permettaient non seulement de se retrouver autour d'un verre, mais aussi de garder le contact avec l'extérieur.
L'extrait de l'annuaire officiel des Côtes-du-Nord de 1967 présenté ici rappelle cette époque, en listant les rares numéros disponibles à Ploumagoar. Une plongée dans un quotidien pas si lointain, où chaque coup de téléphone revêtait une importance particulière.



MINISTERE
POSTES ET TÉLÉCOMMUNICATIONS

ANNUAIRE OFFICIEL
DES ABONNÉS AU TÉLÉPHONE
CÔTES-DU-NORD
1967

OFFICE D'ANNONCES
concessionnaire de la publicité
6, rue Monsigny
(7e) PARIS (2e)
PARIS (1) 742.58.00
C.C.P. - 5421-88

LISTE ARRÊTÉE LE 15 FÉVRIER 1967

RENSEIGNEMENTS sur le SERVICE TÉLÉPHONIQUE
voir pages roses en tête de l'annuaire.

LE FEU...
sanction logique de l'imprevoyance
L'ÉQUIPE SICLI-PRÉVENTION
se considerant comme vos collaborateurs
compte limite délimite et contre vos risques d'incendie
SICLI
UNE "STRATÉGIE DU FEU" UN VÉRITABLE SERVICE

66 Plouha (20.91.11). [Côtes-du-Nord.] Si vous changez de résidence vous avez intérêt à.....

PLOULECH
Circ^on de taxe et Groupement de Launion
Cabine 35.00.60 : de 8 à 12 et de 14 à 18 h, le dimanche : de 8 à 11 h.
Abonnés : service permanent.
Pompiers 35.03.78
Gendarmerie 35.03.78

PLOUMAGOAR (43.91.11)
Circ^on de taxe et Groupement de Guingamp
Cabine 5.47 à Guingamp : de 8 à 12 et de 14 à 18 h, le dimanche : de 8 à 11 h.
Pompiers ..... 6.18 à Guingamp
Gendarmerie ..... 1.14 à Guingamp

PLOUISY (43.91.11)
Circ^on de taxe et Groupement de Guingamp
Cabine 0 ; de 8 à 12 et de 14 à 18 h, le dimanche : de 8 à 11 h.
Abonnés : service permanent.
Pompiers ..... 6.18 à Guingamp
Gendarmerie ..... 1.14 à Guingamp

PLOUMILLIAU
Circ^on de taxe et Groupement de Launion
Cabine : de 9 à 12 et de 14 à 17 h, le samedi : de 9 à 12 et de 14 à 18 h, fermée le dimanche.
Abonnés : service permanent.
Pompiers 35.03.78
Gendarmerie 35.62.18

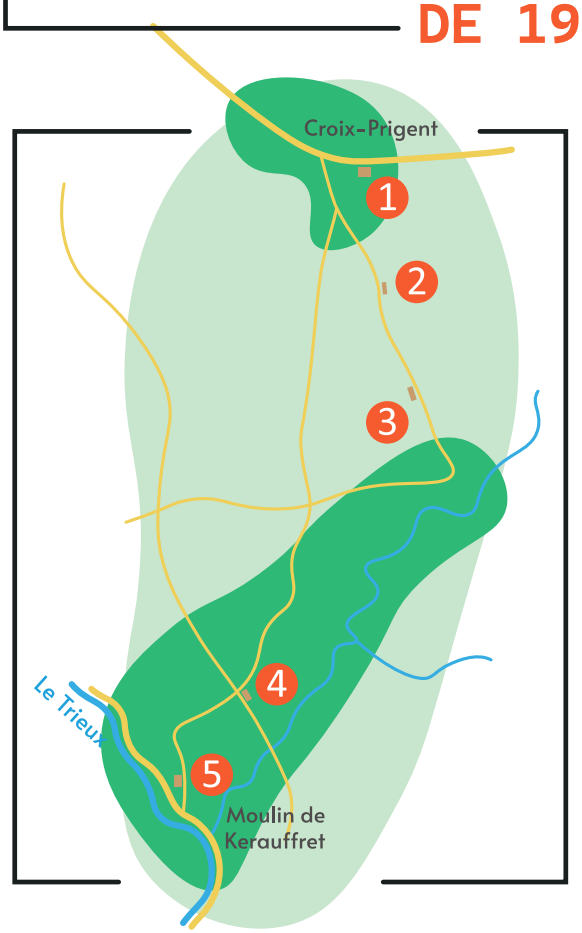
PLOUNÉVEZ-MOËDEC (35.91.11)
Circ^on de taxe et Groupement de Launion
Cabine : de 9 à 12 et de 14 à 17 h, le samedi : de 9 à 12 et de 14 à 18 h, fermée le dimanche.
Abonnés : service permanent.
Pompiers ..... 6.18 à Belle-Isle-en-Terre
Gendarmerie ..... 1.02 à Lanvollon

PLOUNÉRIN (35.91.11)
Circ^on de taxe et Groupement de Launion
Cabine : de 9 à 12 et de 14 à 17 h, le samedi : de 9 à 12 et de 14 à 18 h, fermée le dimanche.
Abonnés : service permanent.
(Voir aussi PLOUNEVEZ-MOËDEC.)
Pompiers ..... 6.18 à Belle-Isle-en-Terre
Gendarmerie ..... 1.02 à Lanvollon-Plouha

BAR · ÉPICERIE · BOULES · TABAC · GAZ · TÉLÉPHONE · BELOTE · PAIN · BOÎTE AUX LETTRES · SALLE DE BAL · FORGE · CINÉMA

LE REST LA VILLE NEUVE

DE 1905 A 1990



Un hameau animé par ses bistrots et son quotidien vivant

Au cœur des hameaux du Rest et de la Ville Neuve, les riverains mais aussi les touristes venaient pour boire un verre, jouer aux boules, faire ses courses, téléphoner ou simplement échanger des nouvelles. Entre la forge, l'épicerie, le tabac et les animations festives, ces établissements familiaux rythmaient les saisons et les relations de voisinage.

1. **CHEZ LE GULLUCHE.** Débit de boissons ouvert en 1950 par Victorine Échevest, repris en 1960 par son fils Eugène et son épouse Germaine Thépot. Bar, épicerie, tabac et jeux de boules animaient ce lieu fréquenté.

2. **"MAÏ" HILLION.** Tenu dès 1921 par Marie Hillion, veuve de Jean-Louis Steunou. Ce bistrot familial accueillait fêtes, concours de belote, animations de quartier, cabine téléphonique et boîte aux lettres. Fermeture vers 1970.

3. **CHEZ TOANEN.** Forge et bistrot fondés en 1960 par Ernest Toanen et son épouse Marie. En 1970, le bistrot-forge sera déplacé dans un autre lieu, toujours au Rest.

4. **CHEZ ANNA JÉGO** À la limite du Rest, ce café fut tenu par plusieurs générations, dont Anna Jégo et son époux Yves Hélary puis Jean Le Goff. Dépôt de pain, téléphone public et bar de quartier jusqu'à sa fermeture dans les années 1960.

5. **CHEZ MARCEL JÉGO.** Ouvert à la fin des années 1930 par la famille Jégo-Mazévet, le café devient rapidement un lieu incontournable du quartier.

Aujourd'hui disparus ou transformés en habitations, ces bistrots ont marqué durablement l'histoire locale. Ils témoignent d'une époque où les services et les relations humaines s'entremêlaient dans un même lieu.

Le hameau en image

BOULES · GAZ · ÉPICERIE · TABAC · BAR

CHEZ LE GULLUCHE

LE REST

DE 1950 AUX ANNÉES 70

1

LES BISTROTS D'ANTAN

Journées Européennes du Patrimoine 2025

1 Des racines paysannes à Kerginiou

Eugène Marie Le Gulluche voit le jour en 1889 à la Ville Blanche à Ploumagoar. Issu d'une famille de laboureurs, il épouse Marie Victorine Échevest, également originaire de Ploumagoar, en 1912.

Le couple s'installe à Kerguiniou, où ils élèvent sept enfants dans la ferme familiale :

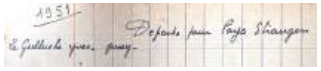
Jeanne *(1913)*
Jean *(1915)*
Yvonne Marie *(1916)*
Anna Marie *(1918)*
Marcel-Eugène *(1919)*
Yves *(1924)*
Eugène *(1921)*

Les enfants chaussés de sabots rejoignent l'école du bourg à pied.

Signatures de mariage

2 Une jeunesse active, un goût d'ailleurs

Eugène *(fils)* fait son armée dans l'infanterie de marine, alors que son frère Yves, comme beaucoup de jeunes Bretons à l'époque, est saisonnier agricole à Jersey.



Départ pour Jersey

En 1942, Eugène Marie *(père)* entame la construction d'une nouvelle maison à la Croix-Prigent, aidé de son beau-frère, époux d'Anna et maçon. La fin du chantier est déclaré officiellement en 1945.

Eugène à l'armée

3 Une rencontre et un nouveau départ

Eugène *(fils)* fait la connaissance de Germaine Marie Thépot, originaire de Senven-Léhart, où elle obtient son certificat d'études.

Ils se marient le 29 septembre 1946 à Senven-Léhart. Deux filles naissent de leur union : Gisèle en 1947 et Colette en 1950.

Les fillettes fréquentent l'école de la Croix-Prigent.

Germaine à l'école de Senven-Léhart

Germaine Marie Thépot lors de son certificat d'étude

Eugène et Germaine Marie lors de leur mariage

Gisèle dans les bras de sa mère

4 L'ouverture du bistrot familial

Le 18 décembre 1948, Victorine déclare l'ouverture d'un débit de boissons hygiéniques à consommer sur place ou à emporter. Elle déclare être propriétaire du fonds.

Le 13 janvier 1950, elle officialise l'ouverture d'un café-débit de boissons avec spiritueux.

Eugène-Marie *(père)* est un vrai boute-en-train : il joue de l'accordéon dans la cour où les clients peuvent danser. Il est également présent lors de la fête du Rest, organisée par Marie, dite ***"Maï"*** Hillion. La musique d'Eugène-Marie s'accorde parfaitement avec les animations proposées notamment les jeux de casse-boîtes.

Victorine, elle, tient le bar.

Ouverture et cessation

5 Le relais de la deuxième génération

Eugène derrière le comptoir

En décembre 1959, Victorine et Eugène-Marie passent le relais à leur fils Eugène et à sa femme Germaine. Le bar est réorganisé autour d'un comptoir en formica rouge et de tables assorties. On y trouve :

Vins *(Père-Benoît, Saint-François)*, bières *(Meuse, Kronenbourg – pas de tireuse)*, épicerie *(fruits, engrais)*, tabac *(acheté chez Joséphine, au bourg)*, bonbons en bocaux *(très prisés par les élèves)*,bouteilles de gaz *(livrées par Marie Hillion)*, téléphone personnel *(pas de cabine publique)* et à l'arrière, quatre allées de boules, où l'on joue en toute saison.

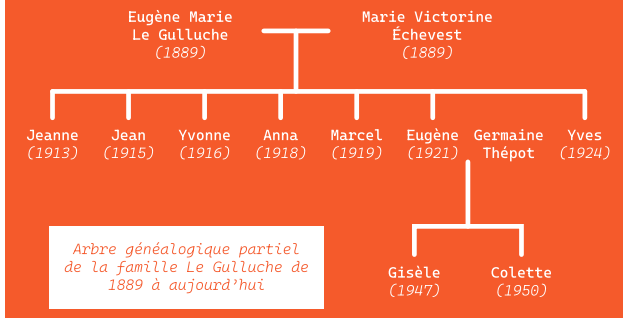
Des mariages et baptêmes font parfois halte chez les Gulluche, pour un apéro ou un verre en terrasse.

6 Derniers jours et mémoire du lieu

Germaine gère seule le bar dès 1960, pendant qu'Eugène travaille d'abord aux Ponts et Chaussées, puis à la commune, avec Pierre Julou et Yves Ponce en tant que cantonnier.

Finalement, le bistrot ferme, le mobilier est vendu, et le lieu devient une maison d'habitation. Eugène s'éteint le 25 décembre 2008, Germaine le 14 novembre 2014.

Arbre généalogique



Arbre généalogique partiel de la famille Le Gulluche de 1889 à aujourd'hui

Témoignage

D'après le témoignage de la petite-fille d'Eugène et Marie-Victorine et fille de Eugène et Germaine : Colette Le Gulluche, épouse Le Drian

BELOTE | PAIN | BOULES
TÉLÉPHONE | GAZ | ÉPICERIE
BOÎTE AUX LETTRES | TABAC | BAR

“MAÏ” HILLION

LE REST

DE 1921 À 1970

2

LES BISTROTS D’ANTAN

Journées Européennes du Patrimoine 2025

1 Un foyer commerçant dans un quartier vivant

Jean Louis Steunou naît le 9 janvier 1894 à Ploumagoar. Septième d’une fratrie de huit, il est mobilisé durant la Grande Guerre. Fait prisonnier, il perd trois de ses frères au combat. Il épouse le 24 octobre 1920 Marie Joseph Hillion, née le 17 septembre 1893 à Ploumagoar. Ensemble, ils auront sept enfants :

Jean *(1921)*
Francis *(1922)*
Marie-Cécile *(1924)*
Marcel *(1926)*
Paulette *(1929)*
Louis *(1932)*
Céline *(1935)*

Mariage d’Eugène et Marie en octobre 1920

Le couple s’installe au hameau du Rest. Marie y tient un bistrot à partir de septembre 1921, succédant à Jean Lescop. Jean Louis quant à lui, est employé de commerce mais aussi maître d’hôtel à Jersey, l’été. Le premier débit de boissons se situe au n°6, dans une maison louée à une parente. En 1929, le couple fait construire en face une maison neuve, au n°1, dans laquelle le bistrot est transféré à partir de 1930.

Le bistrot est organisé autour d’un bar, d’une grande table centrale avec bancs et d’une petite salle à manger.

2 Un bistrot au coeur du hameau

La popularité du bistrot tient autant à sa convivialité qu’à la diversité des services proposés.

D’ailleurs, le conseil municipal demande dès 1931 à l’administration des P.T.T. de *“bien vouloir faire installer une cabine téléphonique, dont il décide la création, au Rest, chez Monsieur Steunou, commerçant à cet endroit, étant donné la situation centrale, du quartier et l’érection prochaine d’une école de hameau en ce lieu.”* Une cabine téléphonique publique est donc installée dans le commerce ainsi qu’une boîte aux lettres sur la façade *(elle sera déplacée sur le mur de l’école voisine)*.

Marie et ses enfants

Marie Hillion

Jean Louis décède en 1943, laissant Marie continuer l’activité, aidée de ses enfants. Plusieurs d’entre eux sont employés de commerce, chauffeur ou sans profession : ils contribuent à la bonne marche du lieu.

Le bistrot devient aussi un point de vente polyvalent. Marie vend des bonbons, de l’épicerie de dépannage, du pain *(livré par Logiou)*, du tabac *(en provenance de chez Joséphine, au bourg, vendu sans bénéfice)*, des graines, des produits ménagers, des lampes, des piles, de l’alcool et du cidre produit sur place.

La boîte aux lettres en 2025 à l’école de la Croix-Prigent

Le casse-pots du “Pardon du Rest”

Lors du ***“Pardon du Rest”***, la fête battait son plein avec bal, concours de boules et jeux populaires. Parmi eux, le fameux casse-pots amusait petits et grands : une corde était tendue devant le café, garnie de pots en terre cuite remplis de lots. Les volontaires, les yeux bandés et juchés sur une charrette en mouvement, devaient frapper au hasard pour briser un pot et découvrir leur récompense. Les surprises n’étaient pas toujours banales : un témoin se souvient encore d’un chat bondissant d’un pot brisé, sous les éclats de rire de la foule.

3 Des fêtes, des jeux et du lien

Le téléphone public devient un élément central du bistrot. Le numéro d’appel était le 4.62 à Ploumagoar. Il est utilisé par les habitants, les vétérinaires, et même par un représentant de matériel STHIL *(tronçonneuse, motoculture ...)* qui vient chercher, le soir ses messages professionnels. Marie sert alors de ***“secrétaire”***.

Le bistrot de Marie est également un lieu de sociabilité majeur. Des concours de belote y sont organisés, ainsi que des fêtes saisonnières qui marquent la vie du quartier. Le célèbre ***“bouquet du Rest”*** est l’un de ces événements.

La fête du printemps est aussi très attendue. Une corde est tendue en travers de la route, une oie suspendue y est accrochée, et le volontaire tente de la frapper depuis une charrette tirée par un cheval, sans arrêt de l’attelage. L’attraction attire une foule de curieux.
Parfois, de grandes fêtes sont organisées derrière la maison, avec une grande tente montée et un plancher en bois. Et toujours beaucoup de monde.

La fête du printemps et sa célèbre oie suspendue

Le bistrot dispose d’allées de boules. L’été, les parties sont nombreuses, notamment avec les vacanciers.

4 Une femme engagée, une mémoire encore vive

Pendant la guerre, la famille fabrique du savon artisanal avec de la soude et de l’huile. Ils cultivent également des pommes de terre, élèvent des cochons, des lapins, des chèvres et des poules. Le bistrot fonctionne à la fois comme un commerce, un relais postal, un point de rencontre et un lieu d’entraide.

Marie participe à la vie citoyenne. Elle possède une carte d’électrice, obtenue après le droit de vote accordé aux femmes en 1945, et vote régulièrement.

En 1970, le bistrot cesse son activité avec le transfert de la licence IV à Ernest Toanen, qui ouvre un nouveau débit de boissons dans le hameau. Marie s’éteint en 1975, à l’âge de 81 ans.

Souvenir d’enfance

“Chez ma grand-mère, il y avait un dépôt de tabac que nous achetions au bourg chez Joséphine et Guillaume : la revente se faisait sans bénéfice. Les paquets de tabac étaient tamponnés par Joséphine.

Moi, ma tâche était de moudre le poivre en grain au moulin que ma grand-mère revendait au gramme”.

Élections législatives

En 1967, Marie se rend aux urnes pour les élections législatives. Le bureau de vote se tient à la salle des fêtes.

Édouard Ollivro *(Parti Démocrate Moderne)* est élu à 50,73% des voix devant François Leizour *(Parti Communiste)* dans la 4ème circonscription des Côtes-d’Armor

Un fils dans la résistance

En 1944, Jean Steunou, fils aîné de Marie et Jean-Louis a 23 ans. Il rejoint le maquis de Kerloc’h, formé pour lutter contre l’occupant nazi. Il participe aux combats pour la libération de Guingamp, le 7 août 1944, avant de figurer parmi les hommes photographiés à la caserne peu après. Des réunions de la Résistance se sont même déroulées dans le bistrot.

“Ils n’ont pas fouillé sous un lit car ma grand-mère y était couchée après une opération à vif au visage… et des armes étaient sous son lit ! Après cela, elle n’a plus voulu d’armes à la maison.” se souvient Catherine, sa petite-fille.

Jean Steunou figurait dans l’exposition ***“Le Maquis de Kerloc’h”*** présentée lors des Journées Européennes du Patrimoine 2024.

Jean Steunou

Témoignage

D’après le témoignage de Catherine, la petite-fille de Marie et Jean Louis.

BOULES

ÉPICERIE

FORGE

BAR

CHEZ TOANEN

LE REST

DE 1960 À 1990

3

LES BISTROTS D'ANTAN

Journées Européennes du Patrimoine 2025

1 Une famille bien ancrée dans le pays

Ernest Toanen voit le jour le 13 avril 1922 à Boquého, dans une famille originaire de Saint-Fiacre. Son père Marcel, bourrelier-sellier, et sa mère Célina Sélébart, ménagère, lui transmettent le goût du travail manuel.

Marie Simon naît le 3 septembre 1923 à Ploumagoar.

Le couple se marie en 1946. Ils vivent d'abord à Saint-Denis, en région parisienne, où Ernest est forgeron. De retour à Ploumagoar, ils s'installent à Runanbuan, puis au Rest, où grandissent leurs deux filles : Joëlle et Sylvie, toutes deux scolarisées à l'école de la Croix-Prigent.

Dans un premier temps, Ernest occupe un poste de chaudronnier à l'usine Tanvez à Guingamp. Puis rapidement il travaille chez Gélard où il répare les batteuses en tant que forgeron. Lorsqu'il rentre du travail, en vélo ou en solex, il a l'habitude de s'arrêter dans le bistrot de Théophile et Virginie Pin *(voir panneau Le Bourg)*.

Marie, travaille en tant que fille de salle ***"Chez Valentine"*** bar et restaurant très réputé de Saint-Péver. Elle y reste pendant douze ans.

Bulletin de paie de chez Gélard

Ernest sur le *"1er site"*

2 De la forge au comptoir

Ernest exploite ensuite le débit de boisson de 4ième catégorie tenu jusqu'alors par sa tante Germaine Sélébart.

En janvier 1970, Ernest transfère une licence IV *(précédemment détenue par Marie Hillion)* dans la maison neuve qu'il vient de construire avec Marie, sur un terrain réservé autrefois à la culture de l'ajonc. Il y ouvre à la fois une forge et un débit de boisson, bientôt connu sous le nom de ***"Chez Toanen"***.

Marie fleurit son comptoir avec soin : roses ou œillets accueillent les habitués. On y sert des repas ouvriers aux géomètres, ouvriers de l'entreprise Hélary ou agents en mission pour l'adduction d'eau. Le bistrot devient un lieu de pause et de convivialité.

Le comptoir fleuri par Marie

Derrière, quatre allées de boules attirent les joueurs du quartier. Marie elle-même s'impose comme excellente joueuse.

En parallèle du bar, Marie développe une épicerie de dépannage. On y trouve :

- Vaisselle, ampoules, piles
- Café, chicorée, sucre
- Produits d'entretien
- Poivre moulu à la demande

Un système de troc se met en place : les fermières déposent leurs œufs, récupèrent en échange des produits, et Marie revend les œufs à M. et Mme Cadet, qui viennent les chercher en camionette.

Parties de boules avec Marie

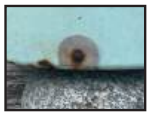
3 Ernest, le maréchal-ferrant

En parallèle, Ernest travaille à la forge installée sur place. Il est maréchal-ferrant. En 1960, les fermes ne sont pas toujours équipées de matériel agricole tel que des tracteurs, aussi le cheval compagnon du fermier assure des gros travaux.
Ernest pouvait ferrer plus de cent chevaux par jour. Le palefrenier du haras de Guingamp, certain de la qualité du travail d'Ernest, vient jusqu'au Rest.

Ernest entretient également du matériel agricole dans son hangar derrière la maison.
Il est aussi compétent pour réparer des ustensiles de cuisine en émail à l'aide de rondelles et de vis.

La forge

Réparation d'Ernest



4 Une retraite bien méritée

En 1985, Ernest prend sa retraite. C'est Marie qui reprend officiellement le débit de boisson jusqu'à la fermeture définitive du bistrot en 1990.

Le café ferme ses portes, mais l'histoire du lieu reste vivace dans la mémoire du quartier du Rest.

Fermeture du bistrot

Témoignages

D'après les témoignages des filles d'Ernest et Marie : Sylvie et Joëlle

Sylvie

Joëlle

Interieur actuel de l'ancien bistrot

Maison actuelle où se trouvait le bistrot sur le *"2ème site"*

BOÎTE AUX LETTRES

TÉLÉPHONE

PAIN

BAR

CHEZ ANNA JÉGO

LA VILLE NEUVE

DE 1905 À 1961

LES BISTROTS D'ANTAN

4

Journées Européennes du Patrimoine 2025

1 Aux origines du commerce : Échevest/Monfort

Jean François Échevest épouse Marie Albertine Monfort le 26 juin 1905 à Ploumagoar. Le couple s'installe à La Ville Neuve, le long de la route de Saint-Péver, où il tient une auberge rurale.

En 1911, le recensement mentionne Jean François et Marie Albertine comme commerçants. Lucie *(née en 1894)* les aide à l'auberge en tant que domestique.
Mais le destin frappe tôt : Jean François décède à 31 ans, en septembre 1911.

Document certifiant l'existence de l'auberge Échevest

2 La continuité : Jégo/Monfort, Jégo/Laviron puis Laviron/Mazévet

Marie Albertine se remarie en 1913 avec Yves Marie Jégo. Trois enfants naissent : Yves Marie *(1914)*, Madeleine *(1916)*, et Anna *(1918)*. La famille continue l'activité commerciale à La Ville Neuve.

Mais à nouveau, un drame survient : Marie Albertine décède en 1921. Anna n'a que 3 ans.
Un mois plus tard, Yves Marie Jégo se remarie avec Marie Honorine Laviron, de La Ville Neuve. Un fils naît : Marcel *(1923)*.

La douleur survient à nouveau avec le décès de Yves Marie Jégo en 1934. Ses enfants deviennent alors ***"Pupilles de la Nation"*** par jugement du tribunal civil de Guingamp. Marie Honorine se remarie en 1936 avec Pierre Mazévet.

En parallèle, des équipements sont installés au commerce comme une cabine téléphonique en 1931 et une boîte aux lettres en 1933.

Ouverture débit de boissons

Autorisation de pose d'une cabine téléphonique

Boîte aux lettres

3 La nouvelle génération : Anna Jégo et Yves Marie Hélary

En 1936, Anna Jégo, encore mineure, épouse Yves Marie Hélary de Runanbuan. Le couple s'installe à La Ville Neuve et reprend à leur tour l'exploitation du bistrot.
Robert, leur fils, né en 1938, deviendra employé des PTT. Comme beaucoup de jeunes de l'époque, il fréquente l'île de Jersey pour des saisons agricoles.

Yves Marie Hélary décède en 1953. Anna prend seule les rênes de l'établissement.

Ouverture débit de boissons

Acte de mariage

Robert Hélary, fils d'Anna

4 Nouvelles unions : avec Jean Marie Le Goff puis Alain Marie Faucheur

Le 29 mai 1954, Anna épouse Jean Marie Le Goff, retraité de la marine. C'est alors elle qui déclare vouloir continuer l'exploitation du débit de boissons. Le dépôt de pain est assuré par Louis Logiou, boulanger du Petit Paris.

En 1961, Jean Marie est souffrant et décèdera le 29 juin.

Le 27 avril 1962, Anna Jégo, veuve pour la deuxième fois, épouse Alain Marie Le Faucheur, cultivateur à La Ville Neuve. Le couple continue de vivre au hameau.

Anna décède le 12 janvier 1999 à Saint-Brieuc. Veuve à trois reprises, elle aura porté seule ou avec ses époux la responsabilité de l'auberge de la Ville Neuve pendant plus de 40 ans.

Registre des mariages de Anna Jégo

5 Dernier chapitre : Jean et Simone Guével

En 1961, à la suite de la maladie de Jean Marie Le Goff, Anna vend la maison et le commerce à Jean et Simone Guével, tout en conservant une chambre jusqu'au décès de Jean Marie. Simone reprendra un temps l'activité, avant de fermer définitivement le bistrot, faute de clientèle.

Souvenir d'enfance

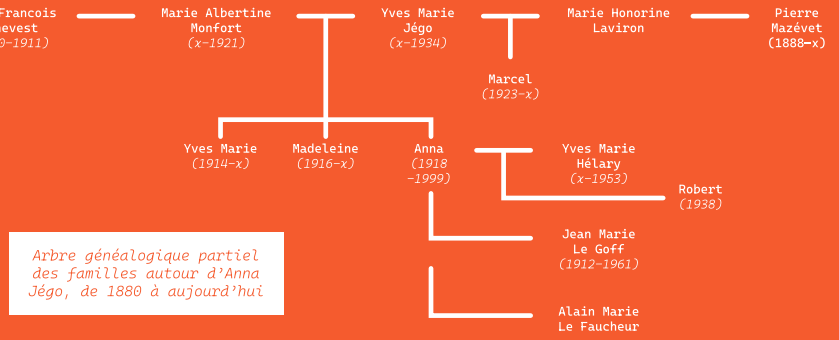
Yannick, alors enfant à l'époque et proche voisin raconte :

"Anna était toujours habillée en noir, elle avait un usage avéré du maquillage… Elle nous faisait un peu peur quand on était enfants !"

1 La Roche où se trouvait le bistrot

Anna et son amie Andrée Bré
Le long du jardin public à Guingamp

Arbre généalogique



Arbre généalogique partiel des familles autour d'Anna Jégo, de 1880 à aujourd'hui

SALLE DE BAL

CINÉMA

BOULES

BELOTE

BAR

CHEZ MARCEL JÉGO

LA VILLE NEUVE

DE 1950 AUX ANNÉES 70

PLOUMAGOAR Espace de vie et d'expression

5

LES BISTROTS D'ANTAN

Journées Européennes du Patrimoine 2025

1 Un bistrot de famille au cœur du hameau

Marcel Jégo naît le 16 février 1923 à La Ville Neuve, fils d'Yves Marie Jégo et de Marie Honorine Laviron *(voir panneau La Ville Neuve)*.

Orphelin de père en 1934, il est demi-frère d'Anna Jégo, qui tient un bistrot le long de la route de Saint-Péver.

En 1936, Honorine se remarie avec Pierre Mazévet. L'année suivante, la famille ouvre un débit de boissons dans une maison appartenant à Véronique Mazévet, couturière.

Marcel

Signature de mariage

Ouvertures et cessions

2 Le règne des boules et des bals

Dès 1957, Marcel reprend l'affaire familiale.

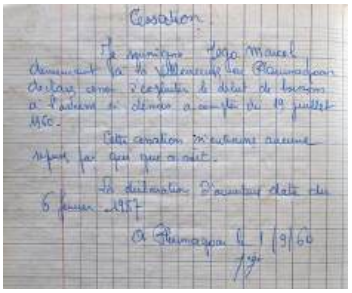
Chez lui, on vient boire un verre, disputer une partie de boules ou participer à des concours de cartes. Une salle de bal accueille les danseurs, et parfois, l'espace se transforme pour des séances de cinéma. On y fête Mardi-Gras en se déguisant.

3 Dernières années et fermeture

Le 17 août 1957, Marcel épouse Yvette Le Graët, avec qui il aura deux enfants, Marie Madeleine et Patrick.

Après plus de vingt ans d'activité, Marcel déclare la fermeture de son débit le 1er septembre 1960.

Aucun successeur ne reprend l'établissement, qui reste dans la mémoire comme un lieu de convivialité et de fête pour tout le quartier.



Cessation

16 La Ville Neuve en 2025

Le bal de la Reine de la Roche

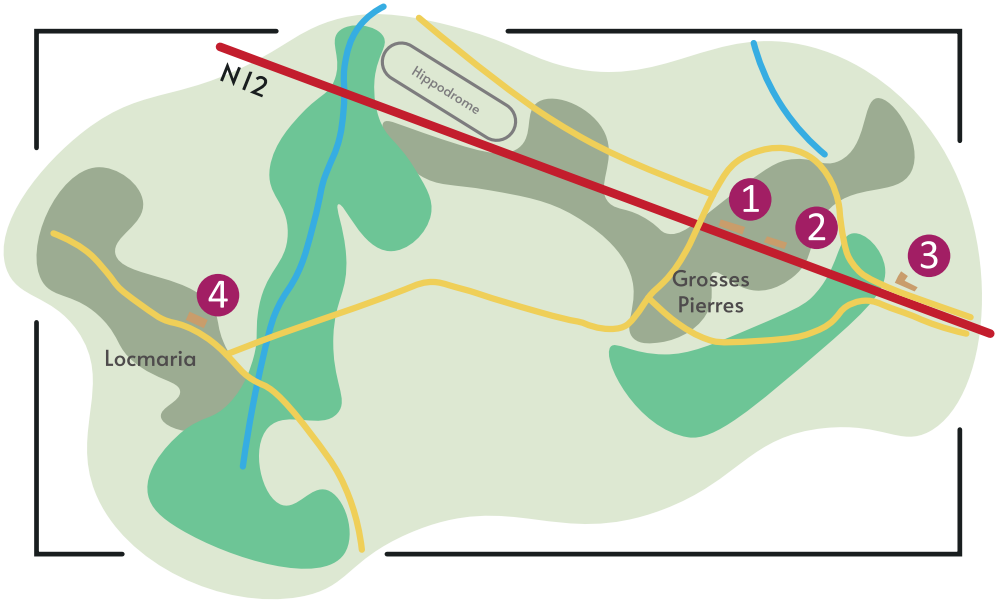
En 1946, le hangar du bistrot de Marcel Jégo se pare de guirlandes et d'un plancher improvisé pour accueillir un grand événement : **l'élection de la reine du hameau.** Sur la scène dressée pour l'occasion, les jeunes filles se présentent en robe blanche. Parmi elles, Odette et sa sœur Agnès, toutes deux venues de la Roche. Au terme du dépouillement, le verdict tombe : Odette est sacrée ***"Reine de la Roche"***, entourée de ses demoiselles d'honneur, Agnès et Yvonne de Runanbuan.

À la fin du bal, la charrette fleurie s'ébranle, emportant les élues vers d'autres animations, escortées par Joseph, jeune homme du hameau, et Yves, frère d'Agnès et Odette. L'événement marqua les esprits au point qu'un journaliste de L'Ouest-Éclair évoqua dans ses colonnes ***"les charmantes"*** de la Roche.

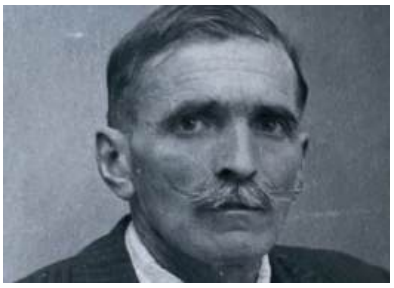
GROSSES PIERRES LOCMARIA

DE 1935 AUX ANNÉES 70

BAR · SALLE DE BAL · COIFFURE · ÉPICERIE · BELOTE · TÉLÉPHONE · CHAUSSONS



Le hameau en images



Les Grosses Pierres et Locmaria : Un carrefour animé entre fermes et cafés

Situé à proximité directe de la RN 12, les deux hameaux furent, jusque dans les années 1970, un lieu de passage et de convivialité. Plusieurs familles y ont tenu des cafés ou commerces, faisant des Grosses Pierres et de Locmaria des repères incontournables pour les habitants comme pour les voyageurs. Chaque établissement avait sa personnalité, mais tous participaient à la vie sociale du quartier.

1. **CHEZ PONCE.** Tenue par Yves et Marie Ponce, cette maison voisine du bistrot Logéat était réputée pour son ambiance animée. On y jouait aux cartes, on y refaisait le monde, et les soirées pouvaient parfois dégénérer, au point que la tenancière Logéat appelait volontiers Yves Ponce à la rescousse pour calmer les plus turbulents !

2. **BANNIER – LOGÉAT.** Hérité d'Eugène Bannier et de sa femme Jeanne Mahé, ce débit de boissons passa en 1952 à leur fille Henriette et à son mari Eugène Logéat. Le couple en fit un bistrot familial, accueillant voisins et ouvriers, mais aussi un point de rassemblement lors de la fête de Sainte-Brigitte.

3. **CHEZ MAHÉ.** À quelques pas, le café de Joseph Mahé et de son épouse Marie Lucie Le Jan accueillit habitants et voyageurs à partir de 1936. Situé en bordure de la nationale 12, il bénéficiait d'une localisation stratégique. On y trouvait un débit de boissons, une épicerie où l'on vendait même chaussons et pantoufles, et un espace de rencontre au quotidien.

4. **BOTCAZOU – LE GUILLOU – SALOMON – CADIOU.** Ce hameau voisin connut également une succession de tenanciers. La veuve Anne Botcazou, aidée de ses enfants, tenait d'abord l'établissement. Puis sa fille Adrienne Le Guillou reprit le débit, avant de céder la place en 1951 à Adrien Salomon et son épouse, qui continuèrent l'activité avec dynamisme. Enfin, dans les années 1960, Jeannine Cadiou assura la gérance.

Aux Grosses Pierres comme à Locmaria, les cafés n'étaient pas de simples débits de boissons : ils étaient des lieux de vie, de solidarité et d'animation. Chaque famille, chaque tenancier y a laissé une empreinte particulière, contribuant à façonner l'identité de ce quartier populaire de Ploumagoar.

COIFFURE
SALLE DE BAL
ÉPICERIE
TÉLÉPHONE
BAR

CHEZ PONCE

LES GROSSES PIERRES

DE 1941 À 1972

1

LES BISTROTS D'ANTAN

Journées Européennes du Patrimoine 2025

1 Des origines au bistrot familial

Yves

Marie Augustine

Aimée

François Ponce, né à Saint-Denis en 1886, épouse le 12 mai 1909 à Ploumagoar Marie Augustine Lojou. De cette union naissent plusieurs enfants, dont Yves Marie, en 1912, au Rest. Yves fait son service militaire en 1932.

Aux Grosses Pierres, en 1905, naît Aimée Jeanne Le Cam, fille de Jean Marie et Philomène, commerçants du hameau.

Le 19 août 1938, Yves Marie Ponce, cantonnier, épouse Aimée Jeanne Le Cam, commerçante. Le couple aura deux enfants : Annick en 1939 et Jean en 1941.

En 1941, Yves Ponce est propriétaire d'un débit de boissons de 4ème catégorie. Le bar, installé dans une maison en pierre, jouxte celui des Logéat/Bannier.

Les façades donnent sur la RN12 et des anneaux scellés permettent d'attacher les chevaux. Sur le linteau, une date est gravée.
À l'intérieur : une table, quelques chaises, un bar en bois, et les mesures en étain *(lire ci-contre)*. Un téléphone public est fixé au mur : c'est Aimée qui compose le numéro pour les clients. On peut aussi y acheter des sabots de Belle-Isle-en-Terre.

2 La production maison et les activités annexes

Derrière le bistrot, Yves Ponce fabrique son propre cidre : moulin à pommes, barriques, fûts… La boisson est servie à la bolée, parfois les clients préfèrent un ***"petit doux"***. La famille possède aussi une vache, et Yves rend des journées de travail dans les fermes. Mais en 1951, c'est Aimée qui devient la gérante du bistrot.

Régulation de l'ouverture du bistrot en 1957

Polyvalent, Yves coupe parfois les cheveux des clients. Employé municipal, il participe aussi à la préparation des repas lors de fêtes, comme le repas des anciens de 1962.

Cantonnier de métier, Yves parcourt les chemins à vélo, sa pioche, sa pelle et sa faucille accrochées au cadre. À midi, il est souvent invité à manger chez les habitants.

Il est aussi responsable des "prestations" : les paysans doivent fournir des journées de travail :

- Casser des cailloux
- Transporter pierres et terre en charrette

Yves note tout scrupuleusement dans un cahier.

Yves lors du repas des anciens en 1962

3 Une ambiance animée… et parfois tendue

Le bistrot est le théâtre de nombreux concours de belote et de coinchée, où le vin chaud est servi. Lors des bals, l'accordéoniste s'installe dans le grenier et les danseurs occupent la cour. Pour certaines fêtes, une tente est montée.

Mais la clientèle est parfois agitée : bagarres dans le bar ou sur la route, parfois jusqu'à sortir les couteaux. Yves, physiquement impressionnant, impose son autorité et calme les esprits.

4 Vie du hameau et fêtes locales

Annick et Jean, les enfants, vont à l'école de la Croix-Prigent. Les instituteurs, M. et Mme Déloré, entretiennent le feu chaque matin. Les élèves, espiègles, auraient un jour jeté les sabots de l'instituteur dans le poêle !

Chaque premier dimanche de juillet, lors de la fête de Sainte-Brigitte, une buvette est installée : une année par le bistrot Ponce, l'autre par le bistrot Logéat. Yves doit parfois demander l'autorisation de transférer son débit au village de Kerroniou.

5 Fermeture et héritagees

En 1972, le bistrot ferme ses portes. Yves continue encore longtemps à produire son cidre. Aimée décède en 1989, Yves en 2009, à l'âge de 97 ans.

Leur établissement a marqué l'histoire du hameau des Grosses Pierres, mêlant convivialité, labeur et fêtes, reflet fidèle de la vie rurale de Ploumagoar au XXème siècle.

Yves

Les mesures en étain, garantes d'équité

Dans les cafés d'autrefois, on ne servait pas "au verre" mais à l'aide de mesures en étain, récipients calibrés et certifiés par le service des Poids et Mesures.

Chaque bistrot devait posséder ses contenances officielles *(litre, demi, quart, huitième…)* marquées d'un poinçon garantissant l'exactitude. Le client voyait sa mesure remplie puis versée dans son verre, assurant ainsi équité et confiance.

Solides, inaltérables, ces objets étaient régulièrement contrôlés. On les utilisait pour le cidre, le vin ou l'eau-de-vie.

Au bistrot Ponce des Grosses Pierres, elles étaient soigneusement rangées derrière le bar, rappelant que la convivialité du comptoir allait toujours de pair avec la rigueur de la loi.

Témoignage

D'après le témoignage du fils de Yves et Aimée : Jean Ponce

Jean

BELOTE

ÉPICERIE

BAR

BANNIER LOGÉAT

LES GROSSES PIERRES

DE 1935 AUX ANNÉES 70

2

LES BISTROTS D'ANTAN

Journées Européennes du Patrimoine 2025

1 Le couple et ses débuts

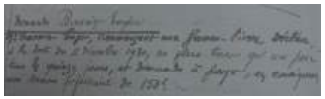
Eugène Bannier voit le jour en 1899 à Lanrodec. En 1921, il épouse à Ploumagoar Jeanne Mahé, née en 1901 à Saint-Péver. Eugène est fils de rentiers, Jeanne vient d'une famille de cultivateurs.

Le jeune couple s'installe à Mez an Avalen (*"le champs des pommiers"*) et accueille trois enfants :

Anna en 1922 — Pierre en 1925 — Henriette en 1926

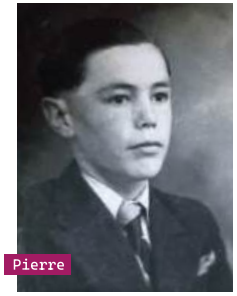
Eugène, d'abord cultivateur, devient commerçant aux Grosses Pierres dès 1930. Il déclare alors ***"ne plus tuer qu'un porc tous les quinze jours"*** et obtient une taxe forfaitaire.

Demande d'abattage de porcs



Eugène Bannier
(frère de Cécile, épouse MORICE - Bistrot Le Bon Coin - Rue Sadi Carnot)

Anna



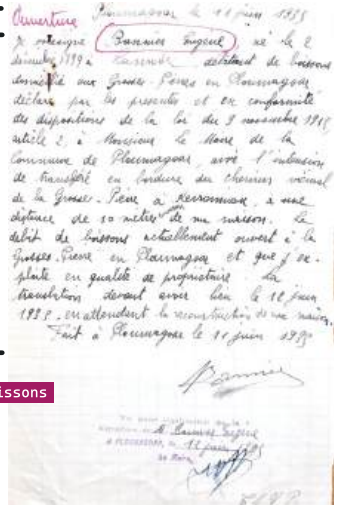
Pierre

2 le commerce et la vie du hameau

En 1935, Eugène et Jeanne tiennent officiellement un débit de boissons aux Grosses Pierres.

Très vite, l'établissement s'élargit : Eugène obtient en 1938 l'autorisation de vendre chaussons et pantoufles, transformant le bistrot en véritable lieu de vie. Pendant que Jeanne gère le comptoir, Eugène poursuit ses activités agricoles avec l'aide de son fils Pierre.

Leur fille Henriette seconde sa mère. Le café devient un repère quotidien : on y boit, on y discute, on y trouve aussi de quoi chausser ses enfants.



Transfert débit de boissons

3 La relève avec Henriette et Eugène Logéat

Henriette épouse en 1949 Eugène Logéat, né en 1927 à Ploumagoar.
Lorsque ses parents cessent leur activité en 1952, le couple reprend le bistrot en gérance libre. Eugène Logéat partage son temps entre les travaux à la ferme familiale et le café à animer.

Chaque année, lors de la fête de Sainte-Brigitte, il demande l'autorisation d'installer un débit provisoire à Kerroniou pour accueillir buvette et animations.

En 1965, il est élu conseiller municipal aux côtés du maire Louis Keromest.

Cessation et ouverture en 1952

4 Un bistrot entre voisins et mémoire

Le bistrot Logéat-Bannier se tient dans la même rangée de maisons, le long de la RN 12 que celui de leurs voisins Ponce-Le Cam.

Henriette, plus réservée, appelle parfois Yves Ponce à l'aide lorsque des bagarres éclatent entre clients de son bistrot.
Le café vit au rythme des fêtes, des parties de cartes et des bals.

Eugène Bannier s'éteint en 1965, sa femme Jeanne en 1980, leur fille Henriette en 1986 et leur gendre Eugène Logéat en 2001.

Le bistrot, dont la date de fermeture reste aujourd'hui incertaine, a marqué durablement le hameau des Grosses Pierres.

Transfert temporaire du débit de boissons

Eugène Logéat

Façade du bistrot Bannier-Mahé

Eugène Logéat au repas des anciens en 1962

Témoignages

D'après les témoignages d'Éric Bannier, le petit-fils de Eugène Bannier et Jeanne, et de Bernard Logéat, cousin d'Eugène Logéat.

Éric Bannier

Bernard Logéat

CHAUSSONS

ÉPICERIE

BAR

CHEZ MAHÉ

LES GROSSES PIERRES
DE 1935 À 1939

3

LES BISTROTS D'ANTAN

Journées Européennes du Patrimoine 2025

1 Mariage et installation au bourg

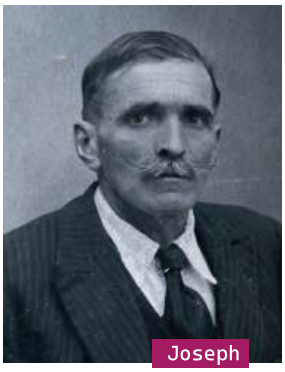
Le 26 avril 1917, Joseph Mahé, garçon d'hôtel originaire de Ploumagoar, épouse Marie Lucie Le Jan à Saint-Jean-Kerdaniel. Leurs témoins de mariage sont :

- Jean Marie Mahé, garçon d'hôtel, frère du marié
- Henry Balch, charbonnier à Coadout
- Jean Pierre Jégo, cultivateur à Saint-Jean-Kerdaniel
- Ange Savé, marchand de chevaux à Lamballe.

Installés au bourg de Ploumagoar, ils deviennent commerçants et fondent une famille.

Deux filles naissent : Marie Joséphine en 1918 et Renée Aimée en 1922. Cette dernière sera couturière.

Leur foyer est animé : en 1931, ils accueillent même une pensionnaire venue de Carnac.



Joseph

Marie Lucie

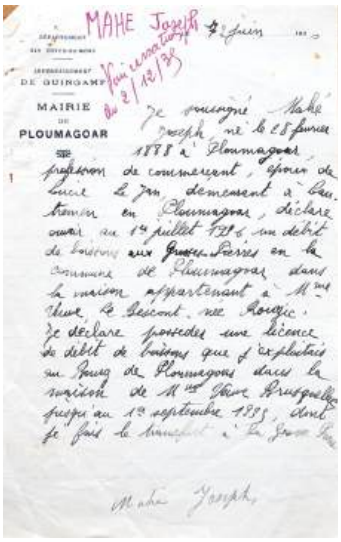
Renée Aimée

Marie Joséphine

2 Le café des Grosses Pierres

En juin 1936, Joseph transfère sa licence de débit de boissons du bourg vers les Grosses Pierres, au bord de la nationale 12. Ce bistrot, bien situé sur l'axe Rennes-Brest, devient un lieu de rencontre pour les habitants et les voyageurs.

En 1938, Joseph élargit encore son activité en tant qu'épicier, autorisé à vendre chaussons et pantoufles. Mais l'aventure est brève : dès 1939, il déclare la cessation de son commerce.

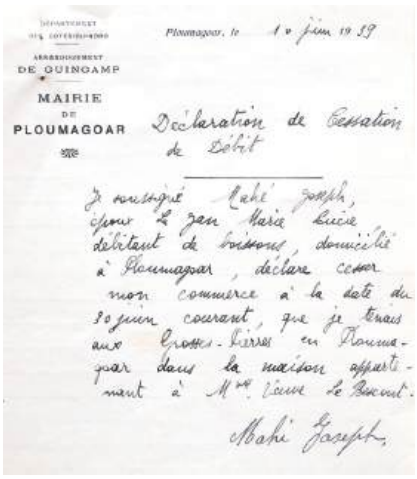


MAHE Joseph

MAIRIE DE PLOUMAGOAR

Ouverture en 1936

3 La fin d'une histoire



DE GUINGAMP

MAIRIE DE PLOUMAGOAR

Ploumagoar, le 1er juin 1939

Déclaration de Cessation de Débit

Je soussigné Mahé Joseph, époux de Jean Marie Lucie débitant de boissons, domicilié à Ploumagoar, déclare cesser mon commerce à la date du 30 juin courant, que je tenais aux Grosses-Pierres en Ploumagoar dans la maison appartenant à Mme Veuve Le Bescont.

Mahé Joseph

Cessation en 1939

Après la fermeture du café, Joseph et Marie Lucie poursuivent leur vie à Ploumagoar.

Joseph décède en mai 1961, et Marie Lucie en mars 1975.

Le bâtiment, lui, ne survivra pas à la modernisation : il est rasé lors de la construction de la 4 voies de la RN12.

BOTCAZOU – LE GUILLOU
SALOMON – CADIOU

LOCMARIA
DE 1936 AUX ANNÉES 70

BAR

4

LES BISTROTS D'ANTAN

Journées Européennes du Patrimoine 2025

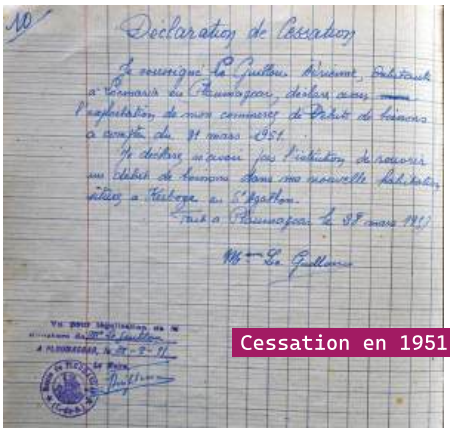
1 Mariage et installation au bourg

En 1936, Anne Botcazou, née en 1883 et déjà veuve d'Eugène Botcazou, est à la tête du commerce de Locmaria. Eugène était forgeron.

Le couple avait eu plusieurs enfants : Madeleine en 1912, Pierre en 1915 et Adrienne en 1917.

Le bistrot, situé dans la maison familiale, devient un lieu central du hameau, où se croisent habitants, cultivateurs et voisins. Deux forges installées à proximité amènent de la clientèle.

En 1951, Adrienne Le Guillou, fille, alors débitante, met fin à son activité à Locmaria et part vivre à Saint-Agathon

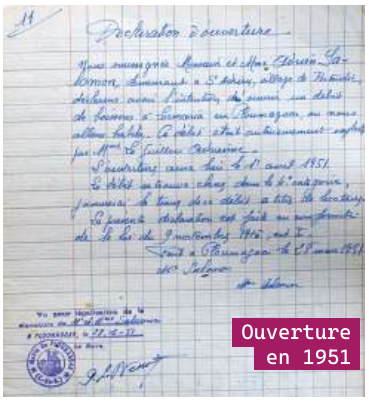

Cessation en 1951

2 Les Salomon et la relève du commerce

Le même jour, le 28 mars 1951, Adrien Salomon, chauffeur né en 1925 à Bourbriac, et son épouse s'installent à Locmaria. Ils reprennent le débit de boissons de 4ème catégorie tenu jusque-là par Adrienne. Le bistrot reste donc vivant sous leur gérance.

Dix ans plus tard, en mars 1961, c'est Jeannine Cadiou, née en 1935 à Maël-Pestivien, qui déclare reprendre la suite.

Le relais entre générations de commerçants maintient ainsi, pendant plusieurs décennies, la présence d'un bistrot au cœur de Locmaria.


Ouverture en 1951

Rue du Trégor en 2025

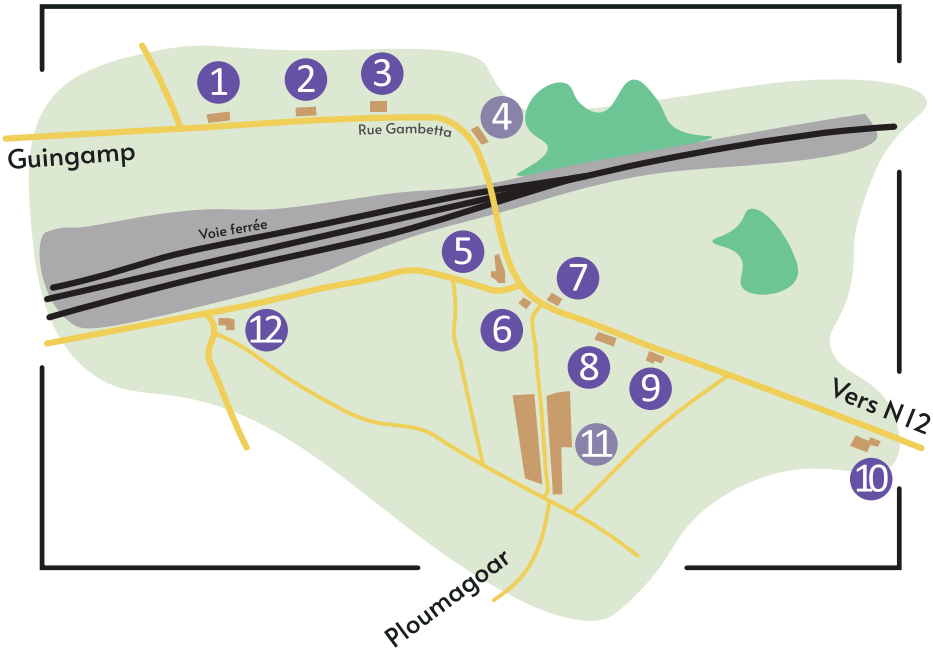
La porte du bistrot était au centre, le bar était à gauche

LES BISTROTS D'ANTAN | Journées Européennes du Patrimoine 2025

LE PETIT PARIS

DE 1911 AUX ANNÉES 90

BAR · RESTAURANT · SALLE DE BAL · ÉPICERIE · CIDRERIE · DISCOTHÈQUE · BOUCHERIE · BELOTE · TABAC · BOULES · JEUX · PRESSE



Le hameau en images

Le Petit Paris, cœur de vie de Ploumagoar

Au fil du XXème siècle, le quartier du Petit Paris a vu naître et vivre de nombreux débits de boissons et commerces de proximité. Ces lieux étaient bien plus que de simples cafés : ils constituaient de véritables points de rencontre, d'échange et de convivialité pour les habitants.

1. **1 RUE GAMBETTA.** Rosine Le Guilcher, devenue veuve très jeune, ouvre en 1936 un débit de boissons au Petit Paris.
2. **4 RUE GAMBETTA.** Lucien Le Bonniec et son épouse transfèrent ici en 1951 une licence venue de la rue de Bellevue. Le commerce, longtemps tenu par la famille, s'anime autour des habitants du quartier.
3. **CHEZ JOSEPH.** À partir de 1934, Joseph Gouriou et son épouse Amélie font de leur bistrot un lieu familial et animé.
4. **LE COIFFEUR GUILLOU.** Monsieur coiffe les hommes et Madame, les femmes et petites filles qui, selon les modes peuvent être coiffées parfois à la garçonnes.
5. **"AU BEL AIR" PUIS "LE PETIT PARIS".** Dès 1911, plusieurs tenanciers se succèdent à la tête du café. Les témoins évoquent encore les allées de boules et l'animation qui régnaient autour de ce bistrot.
6. **24 RUE GAMBETTA.** Le lieu a accueilli une succession de cafés, restaurants et même une discothèque.
7. **BOULANGERIE LOGIOU.** La boulangerie s'installe après la guerre et animera le quartier pendant une trentaine d'années.
8. **BOUCHERIE QUÉREL.** Également lieu de sociabilité, la boucherie marque la vitalité commerciale de la rue.
9. **40 RUE GAMBETTA.** Henri Jourdan et son épouse Valentine Boënot accueillent les habitants dans leur petit débit.
10. **32 RUE DE BELLEVUE.** Jean Trémel ouvre son café en 1939. Plusieurs tenancières lui succèdent, mais en 1951, la licence est transférée rue Gambetta, mettant fin à l'histoire du bistrot à cette adresse.
11. **ENTREPRISE OFFRET.** Ici, les artisans construisaient des maisons et travaillaient à tout, surtout aux menuiseries.
12. **"AU BON COIN".** À partir de 1939, Cécile et Jean Louis Maurice tiennent ce bistrot. Leur fille Simone et son époux Roger Barbedor en feront ensuite un lieu incontournable, ouvert tous les jours, où l'on venait autant boire un café que partager un repas.

Du café familial au restaurant animé, du petit débit de quartier à la discothèque des jeunes, le Petit Paris a connu mille vies au rythme de ses habitants et de ses commerces. Ces lieux de mémoire rappellent combien les bistrots ont été essentiels à la vie sociale et au dynamisme de Ploumagoar.

CIDRERIE

ÉPICERIE

RESTAURANT

BAR

1 RUE GAMBETTA

PETIT PARIS

DE 1936 À 1951

1

LES BISTROTS D'ANTAN

Journées Européennes du Patrimoine 2025

1 Jean et Rosine, un couple de commerçants

Jean Le Bars, né en 1894, et Rosine Le Guilcher, née en 1898, s'unissent le 19 novembre 1917. Jean, alors soldat au front, est fils de laboureurs à Ploumagoar. Rosine, ménagère de 19 ans, est la sœur aînée d'Alice, qui tiendra elle aussi un bistrot.

Ensemble, Jean et Rosine s'installent rue Gambetta, où ils ouvrent leur commerce : ***"La Cidrerie"***. Dès 1936, le couple y tient un débit de boissons et petite restauration. Un pensionnaire manœuvre loge même sous leur toit.

Signatures du mariage

Carte postale de la cidrerie

2 La vie du bistrot et sa fin

En 1942, le commerce est repris un temps par Madame Le Guen, venue de Brest. Mais Rosine reprend ensuite son activité : en 1949, elle est toujours installée au 4 rue Gambetta.

Finalement, le 15 novembre 1951, Rosine, déclare la cessation définitive de son débit de boissons et restaurant.

Elle s'éteindra en 1965 à Guingamp, après avoir fait vivre pendant des années ce lieu convivial du Petit Paris.

Cession en 1942

3 La soeur de Rosine ouvre un bistrot

Alice Le Guilcher voit le jour le 15 février 1904 au Craff, à Ploumagoar. En 1923, elle épouse Jean Louis Le Grall.

Mais le destin frappe tôt : Alice devient veuve en 1936. Elle vit alors à Kerprat, auprès de Marie, blanchisseuse. Malgré cette épreuve, Alice garde courage et cherche à se reconstruire.
Le 29 septembre 1937, Alice déclare son intention d'ouvrir un débit de boissons au Petit Paris, rue Gambetta. Elle y propose aussi une petite activité d'épicerie.

Mais dès 1938, elle met fin à ce commerce, sans doute faute de moyens ou par choix de vie. Alice s'éteint bien plus tard, le 11 février 1985, à Guingamp, laissant le souvenir d'une femme courageuse qui aura tenu, un temps, son bistrot.

Ouverture débit de boissons

1 rue Gambetta en 2025

ÉPICERIE

BAR

4 RUE GAMBETTA

PETIT PARIS

DE 1951 AUX ANNÉES 90

PLOUMAGOAR Espace de vie et d'expression

2

LES BISTROTS D'ANTAN

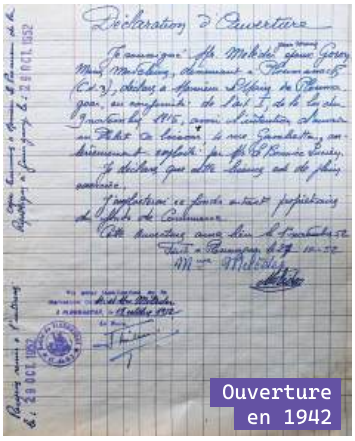
Journées Européennes du Patrimoine 2025

1 Une succession de gérants

En 1951, Lucien Le Bonniec transfère au 4 rue Gambetta la licence de Mme Peurou, auparavant installée à Bellevue. Il y reste à peine un an : en octobre 1952, il cesse son activité.

Le même jour, Jean Marie Méléder, originaire de Ploumanac'h, reprend le débit de boissons. Sa femme, Marie Madeleine Goron, née en 1925 à Étables-sur-Mer, poursuit l'exploitation.

En 1960, divorcée et devenue l'épouse d'Eugène Le Gall, employé de la SNCF, elle continue le commerce. Le couple vend finalement le café-restaurant le 11 septembre 1963 à Madeleine Le Tiec, née Le Calvez, commerçante à Langoat.


Déclaration d'Ouverture

Ouverture en 1942

2 Le relais des années 80

4 rue Gambetta en 2025 *(devenu n°5)*

Après deux décennies d'activité, le 1er septembre 1980, Madeleine Lucas, alors tenancière du débit de boissons, cède son fonds à Hervé Pichon, cuisinier originaire de Bégard.

En février 1986, celui-ci déclare à son tour vouloir cesser pour assurer la gérance du Bar-Tabac du bourg de Ploumagoar, au profit d'Antoine Baldimho, dernier exploitant connu du café du 4 rue Gambetta.

BOULES

BAR

CHEZ JOSEPH

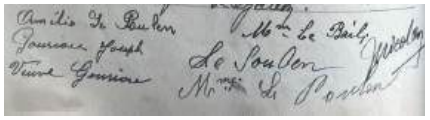
PETIT PARIS
9 RUE GAMBETTA
DE 1934 AUX ANNÉES 80

3

LES BISTROTS D'ANTAN

Journées Européennes du Patrimoine 2025

1 Le mariage et l'installation



Signatures du mariage

Né en 1907 à Ploumagoar, Joseph Gouriou grandit dans une famille modeste.

Le 8 mai 1933, il épouse Amélie Le Poulen, également originaire de Ploumagoar. Joseph est alors livreur, Amélie ménagère. Parmi leurs témoins figurent la sœur de Joseph, commerçante au ***"Lion d'Or"***, et l'instituteur Joseph Nicolas.

Amélie Le Poulen

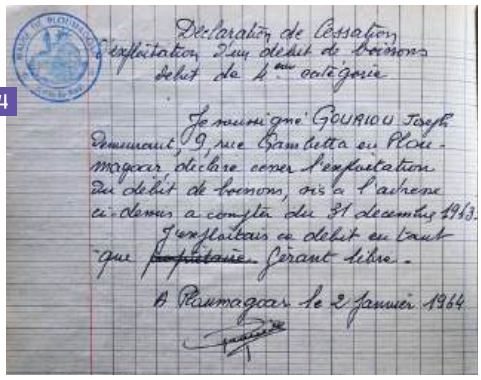
L'année suivante, leur fils Jean naît, suivi d'Odette en 1940. Aimée Kerguenou, nièce de Joseph assiste à l'accouchement de cette dernière.

Très vite, le couple s'installe rue Gambetta : dès avril 1934, Joseph reprend le débit de boissons de Madame Le Gall au n°9.

Le café de la famille Gouriou devient un lieu animé de la rue Gambetta. La maison résonne autant des conversations des clients que des rires des enfants. Des allées de boules sont présentes à l'arrière du bistrot.

Amélie seconde son mari derrière le comptoir, tandis que Joseph, gérant reconnu, fait vivre le commerce au rythme des habitués.

2 La transmission



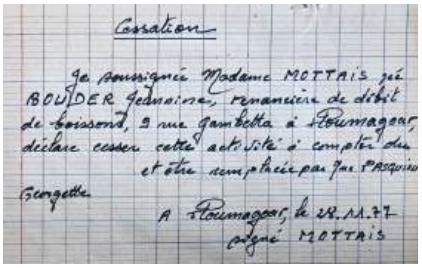
Cession en 1964

Après trente ans au service de leurs clients, Joseph et Amélie cèdent le fonds, le 14 janvier 1964, à Marceline Le Goff, épouse Le Verge.

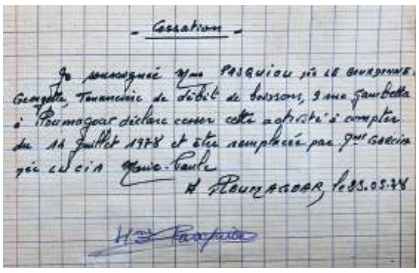
Mais l'histoire continue : Jeanne Brouder, épouse Mottais, prend la suite en 1977, suivie par Georgette Pasquiou en novembre de la même année.

En mai 1978, c'est enfin Marie-Paul Lucia Garcia qui s'installe à son tour derrière le comptoir. Chaque tenancière apporte son empreinte, mais le café garde son rôle de lieu de convivialité.

Joseph s'éteint en 1981 à Pabu, laissant le souvenir d'un homme attaché à son quartier et d'un bistrot de proximité qui anima longtemps la rue Gambetta.



Cession à Mme Pasquiou en 1977



Cession à Mme Garcia en 1978

9 rue Gambetta en 2025 *(devenu n°19)*

TABAC

BOULES

ÉPICERIE

BAR

“AU BEL AIR” (1)

PETIT PARIS
22 RUE GAMBETTA
DE 1911 À 1941

4

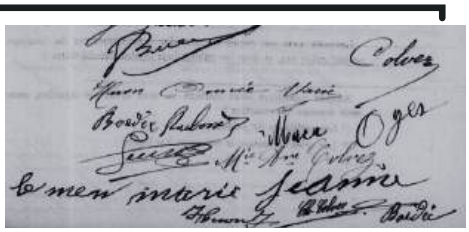
LES BISTROTS D’ANTAN

Journées Européennes du Patrimoine 2025

1 Des racines paysannes à la rue Gambetta

François Marie Boédec, né en 1878 à Runanvizit, épouse en 1902 Aimée Marie Huon, née en 1881 à Goaz an Lez. Lui est cultivateur, elle ménagère. Le jeune couple s’installe d’abord à Saint-Hernin, travaillant à la ferme, avant de revenir au Petit Paris.

En 1911, lors de la naissance de leur fille Louise, ils vivent désormais rue Gambetta et tiennent un commerce.



Signatures du mariage

2 Une famille nombreuse au travail

Au Petit Paris, François et Aimée élèvent six enfants tout en tenant leur boutique. En 1926, chacun trouve sa voie :

- Berthe épouse Jean Le Clech, instituteur d’État.
- Anna devient comptable chez Barbot.
- André est menuisier chez Offret.
- Louise, François et René poursuivent leurs études.

Les parents poursuivent leur activité.

Louise

3 Le commerce familial “Au Bel Air”

Dans les années 1930, la boutique familiale prospère. François et Aimée restent commerçants, épaulés par René et Louise. Cette dernière en devient la gérante officielle. L’établissement, connu sous le nom ***“Au Bel Air”***, est mitoyen à une épicerie. On y trouve les produits de première nécessité, au cœur de la vie de quartier.

François décède en 1941, laissant Aimée et ses filles assurer la gestion du commerce. En 1946, Aimée et Louise sont recensées comme commerçantes, tandis qu’Anna poursuit sa carrière de comptable.

Aimée s’éteint en 1954, à l’âge de 73 ans. Anna, la fille aînée, vivra jusqu’en 2000. Le bistrot puis l’épicerie, tenus par trois générations de Boédec-Huon, auront marqué l’histoire de la rue Gambetta.

22 rue Gambetta en 2025

TABAC

PRESSE

BINGO
JEUX

BAR

“LE PETIT PARIS” (2)

PETIT PARIS
22 RUE GAMBETTA
DE 1942 À 1984

PLOUMAGOAR Espace de vie et d'expression

LES BISTROTS D’ANTAN

Journées Européennes du Patrimoine 2025

1 Une reprise familiale

En 1942-1943, Germaine Caro, veuve Penhoat, rachète le commerce de M. Boédec après le décès de son mari entrepreneur à Pabu. Son fils Joseph, dit ***“Job”***, né en 1924, n’a que 18 ans.

Job suit une formation de prothésiste avant d’entrer à la Poste, où il assure la liaison Guingamp-Trébeurden, partant à l’aube et rentrant tard le soir. C’est là qu’il se lie d’amitié avec des pêcheurs qu’il retrouve souvent en mer.

Germaine

2 Job et Pti Anne au comptoir

Joseph

Marié à Anne, surnommée ***“Pti Anne”***, Job vit avec elle et sa mère Germaine, femme de caractère, jusqu’en 1970. Après le décès de celle-ci, le couple reprend en main le bistrot, désormais connu sous le nom de ***“Le Petit Paris”***.

L’organisation est simple : le bar à droite, une salle à gauche. Danièle et Jocelyne, leurs filles, grandissent dans cette ambiance, scolarisées d’abord au Petit Paris puis à l’école communale du bourg.

Pti Anne

3 Le coeur battant du quartier

Le café devient rapidement un lieu incontournable. En plus du bar, on y trouve tabac, journaux et loto.

Mais surtout, le bistrot devient le repère des supporters d’En Avant de Guingamp : abonnements, billets de match et réunions du comité directeur s’y déroulent, parfois portes fermées.
Les jours d’affluence, quatre à cinq personnes sont nécessaires au service.

Job ouvre dès 5h30, servant les ouvriers de l’entreprise Offret, les employés du Leclerc de Bellevue, les garagistes et artisans du secteur, sans oublier les cheminots. Il aimait répéter à Jocelyne au petit matin : ***“J’ai déjà gagné ma journée”***, après avoir servi plus de cent cafés avant 7 heures !

4 Une institution locale

La Nationale 12 passant devant la porte, de nombreux vacanciers de passage s’y arrêtent pour un café crème ou un chocolat. Job, pragmatique, leur conseillait d’aller eux-mêmes chercher leurs viennoiseries à la boulangerie Logiou ! Pêcheurs, travailleurs, supporters et habitués se côtoient ainsi dans ce lieu animé.

En 1984, Job et Pti Anne vendent leur établissement à Jean-Louis André.

Façade du “Petit Paris”

Témoignages

D’après les témoignages des filles de Joseph et Anne : Danielle et Jocelyne

ÉPICERIE
DISCOTHÈQUE
RESTAURANT
SALLE DE BAL
BAR

24 RUE GAMBETTA

PETIT PARIS

DE 1919 AUX ANNÉES 80

Ploum agoar

6

LES BISTROTS D'ANTAN

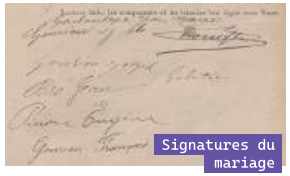
Journées Européennes du Patrimoine 2025

1 Le premier débit de la maison

Le 18 août 1919, François Bouget, né en 1889 à Ploumagoar, cultivateur établi à Trégonneau, épouse Jeanne Marie Gouriou, commerçante, veuve de Mathurin Marie Albat. Le couple tient ici un débit de boissons avec petite épicerie.

Le 31 décembre 1940, François déclare cesser son commerce ***"dans la maison m'appartenant"***.

En 1955, Jeanne Marie est signalée rue Yves-Mazé. Elle décède en 1962 à Ploumagoar



Signatures du mariage

François

Jeanne Marie

2 Un débit-restaurant aux parcours croisés

Le 1er janvier 1941, Jean Baptiste Le Faucheur né en 1897 à Gurunhuel et Francine Le Parc, née en 1903 reprennent le lieu et ouvrent un débit-restaurant.

Leur trajectoire personnelle est mouvementée : Francine est la quatrième femme de Jean Baptiste alors que ce dernier est le second mari de Francine. Le couple s'est marié en octobre 1938 à Gennevilliers.

Installés alors à Coadout, ils portent ensemble le projet du 24 rue Gambetta.

Après dix ans, ils cèdent leur activité en 1951 à Jean Lepvrier.

Francine décède le 10 décembre 1981 et Jean Baptiste le 23 avril 1982, tous deux à Saint-Brieuc.

Cession en 1940

Jean Baptiste

Francine

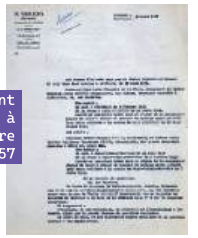
Carte postale de la rue Gambetta

3 Restaurant, dancing, épicerie à la *"Salle Lepvrier"*

Le 15 décembre 1951, Jean Lepvrier, né en 1920 à Bourbriac et Germaine Steunou, née en 1924 à Maël-Pestivien, mariés en 1948, ouvrent un débit et développent ici une salle festive.

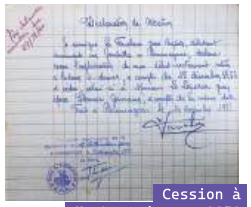
Le lieu prend le nom de ***"Salle Lepvrier"*** et cumule restaurant, dancing et épicerie : une vraie adresse de soirées pour Ploumagoar et les alentours.

Le 26 mars 1957, Jean cède son fonds à Robert Jouffre : cession de l'enseigne, du nom commercial, de la clientèle et de l'achalandage, de la licence IV, du droit au bail et du matériel d'exploitation.
Une transmission ***"clef en main"*** qui illustre l'importance commerciale du site.



Cession devant notaire à M. Jouffre en 1957

Jean Lepvrier



Cession à M. Lepvrier en 1951

Ouverture par M. Lepvrier en 1951

4 Continuité et transition

Robert Casimir Jouffre, né en 1930 et Marie-Thérèse Constance Jouffre, née en 1933, mariés en 1953, exploitent la ***"Salle Lepvrier"*** à partir de mars 1957.

Robert déclare cesser son activité au 31 août 1960.

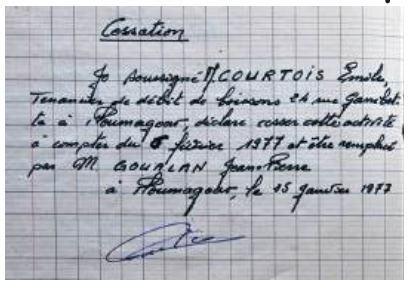
Le commerce est repris le 28 juillet 1960 par Amboise Capitaine, né en 1921, et alors maçon à Saint-Brieuc. Il tient l'affaire jusqu'en septembre 1967.

5 La *"Labouz Noz"*, discothèque de la jeunesse

Le 4 septembre 1968, Émile Courtois né en 1938 à Lanrivain rouvre avec une licence IV.

Il transforme l'adresse en une discothèque baptisée ***"Labouz Noz"***, rapidement très appréciée de la jeunesse du secteur. La maison change d'époque : du café-dancing à la discothèque des années 1970, le 24 devient un repère nocturne local.

Émile Courtois cesse le 6 février 1977 et cède la place à Jean-Pierre Goalan.



Cession à M. Goualan en 1977

24 rue Gambetta en 2025

ÉPICERIE

PAIN

BOULANGERIE LOGIOU

PETIT PARIS

DE 1947 À 1977

7

LES BISTROTS D'ANTAN

Journées Européennes du Patrimoine 2025

1 Un couple à l'origine d'une boulangerie

Louis Logiou, fils d'Eugène, cultivateur, et de Jeanne Marie Le Dantec, voit le jour le 27 octobre 1913 à Minihy-Tréguier.
Nathalie Bléjean, née le 25 juillet 1918 à Prat, grandit à Trézélan dans la commune de Bégard. Tous deux se marient à Bégard le 2 juin 1947, peu après que Louis ait connu les épreuves de la guerre : soldat au 41ème régiment d'infanterie, il est fait prisonnier durant le conflit.

La même année, le jeune couple rachète le pas de porte d'un ancien magasin de tissus, ayant appartenu à Désiré Offret puis à Madame Botcazou. Ils y fondent la boulangerie Logiou, au 39 rue Gambetta. Le fournil est aménagé dans la cour arrière. À cette époque, les tickets de rationnement sont encore en vigueur : le pain reste un produit précieux.

Louis

Carte postale ancienne

2 Une boulangerie au cœur du quartier

En complément des pains fabriqués, Nathalie propose dans sa boutique : biscottes, farine en vrac, son, bonbons, brioches du samedi. Louis recrute Jean Ropars pour l'assister au fournil.

Leur fille unique, Marie-Annick, naît en 1955. Elle fréquente l'école maternelle du Petit Paris, puis l'école Saint-Dominique à Guingamp. Avec humour, elle raconte aujourd'hui: ***"J'ai eu mon bac sur le comptoir de la boulangerie !"***

Louis sillonne la campagne en Juva 4, 2 CV fourgonnette, 4L puis R6. Il livre notamment l'orphelinat de Kerprat, tenu par les Franciscaines de Seillon, qui accueille jusqu'à 120 enfants. Sollicité comme parrain à l'arrivée de nombreux pensionnaires, Louis accepte volontiers : la famille reçoit régulièrement ses ***"filleuls"*** le dimanche.

La famille à Pleubian

Carte postale ancienne

Nathalie

Marie-Annick à l'école maternelle

3 La relève et la fin de l'activité

En 1969, après le décès de Louis, c'est Jean Ropars qui assure la fabrication et la cuisson des pains. Nathalie poursuit courageusement le commerce, aidée par Madame Le Bail, habitante de la rue Sadi Carnot. Elle effectue aussi les tournées.

Mais en 1977, la boulangerie ferme ses portes, laissant un vide dans le quartier. La clientèle fidèle regrette ce commerce de proximité, à l'exception d'un voisin un peu critique qui préférait déjà se fournir au centre-ville de Guingamp !

4 Héritage et transformations

Le bâtiment du 39 rue Gambetta était scindé en deux et accueillait d'autres activités :

- Réparation et vente de vélos par M. Mansec *(sa fille Maryvonne dirigera l'école maternelle)*
- Revêtements de sols et peintures par M. et Mme Agi
- Vente de vêtements de sport par M. Botcazou avec Mme Cam comme employée.

En 1975, L'ensemble du lieu deviendra une pharmacie tenue par M. et Mme Philippe *(1975-1986)*, puis un autre pharmacien *(1986-1989)*, et enfin par Mme Noëlle Lorguillou jusqu'en 2022.

Nathalie, figure discrète mais marquante du Petit Paris, s'éteint en 2019, à l'âge de près de 102 ans.

Le fournil

Le four à pain

La pompe à eau

La plaque du four

39 rue Gambetta en 2025 *(devenu n°51)*

Témoignage

D'après le témoignage de la fille de Louis et Nathalie : Marie-Annick

BOUCHERIE QUÉREL

PETIT PARIS
30 RUE GAMBETTA
DE 1920 AUX ANNÉES 50

BOUCHERIE

8

LES BISTROTS D'ANTAN

Journées Européennes du Patrimoine 2025

1 les origines d'une famille de bouchers

Jean Quérel naît le 15 juin 1888 à Ploumagoar. Ses parents, Anatole et Marie Françoise, tiennent déjà une boucherie au Petit Paris, ancrant la famille dans la tradition bouchère.

Il épouse le 19 juillet 1920 à Ploumagoar Ernestine Louise Marie Offret, née le 19 janvier 1900 à Plouisy et fille de commerçants. Ce même jour, le frère d'Ernestine, Désiré François Offret, se marie lui aussi.

Le couple s'installe rue Gambetta pour y tenir leur propre boucherie-charcuterie.

Signatures du mariage

Jean *(père)*

2 La vie de la boucherie des années 1930

En 1936, la boucherie est en pleine activité. La famille vit sur place puisque le couple a quatre enfants :

Yvonne *(1921)*	Jean *(1923)*	Madeleine *(1925)*	Louis *(1927)*

Deux employés complètent l'équipe : Mélanie Thomas *(domestique)* et Charles Jamet *(domestique boucher)*.

La boutique est animée, entre l'atelier de découpe, le magasin, et la présence de la famille. La boucherie devient un lieu de travail autant qu'un lieu de vie.

Madeleine

3 L'après-guerre : une entreprise familiale consolidée

En 1946, Jean et Ernestine résident rue Sadi Carnot, mais leur commerce reste situé rue Gambetta. La relève se dessine déjà :

- Yvonne a épousé Paul Boëdec, greffier à Guingamp,
- Jean est devenu boucher,
- Madeleine vit encore au foyer,
- Louis poursuit des études.

Ils sont aidés par Madeleine Le Contellec, une jeune domestique née en 1930 à Pont-Melvez.

La boucherie-charcuterie prend de l'ampleur : elle fournit aussi bien les familles du bourg que les artisans et commerçants alentours.

Jean *(fils)*

4 Transfert et continuité à Guingamp

La boutique de la rue Gambetta finit par être transférée à Guingamp, élargissant le rayonnement de l'affaire.

Le 6 décembre 1952, Jean Quérel père décède à Ploumagoar. Sa veuve Ernestine et leur fille Madeleine poursuivent l'activité, désormais au début de la rue Notre-Dame à Guingamp.

Elles s'attachent à maintenir le savoir-faire et la réputation de la maison.

Aujourd'hui encore, Madeleine Quérel est vivante, mémoire de cette lignée de bouchers ploumagoariens.

Haut de la rue Notre-Dame à Guingamp

Carte postale

Carte postale

30 rue Gambetta en 2025

40 RUE GAMBETTA

PETIT PARIS

DE 1936 À 1950

BAR

9

LES BISTROTS D'ANTAN

Journées Européennes du Patrimoine 2025

1 Une famille de cheminots venue d'ailleurs

En 1936, Henri Jourdan, employé de chemin de fer né à Paris, et son épouse Valentine Poënot, née en 1891 et originaire de Quimper, vivent avec leurs deux filles au 40 rue Gambetta.

Leur aînée, Simone, est née en 1919 à Gisors, tandis que Marie-Thérèse voit le jour en 1927 à Ploumagoar, signe de l'installation définitive de la famille.

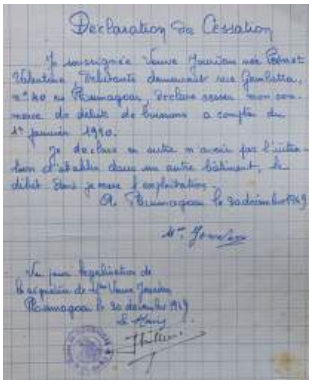
Valentine s'occupe du foyer et du petit débit de boissons tenu à Bellevue.

Le 5 janvier 1945, Henri décède à 57 ans, laissant Valentine veuve avec la responsabilité de l'exploitation.

Courageuse, elle poursuit l'activité quelques années malgré les difficultés.
Finalement, en janvier 1950, elle déclare cesser son commerce.

Valentine

Cession en 1949



Déclaration de Cessation

40 rue Gambetta en 2025

32 RUE DE BELLEVUE

PETIT PARIS

DE 1939 À 1951

BAR

10

LES BISTROTS D'ANTAN

Journées Européennes du Patrimoine 2025

1 Une succession de tenanciers

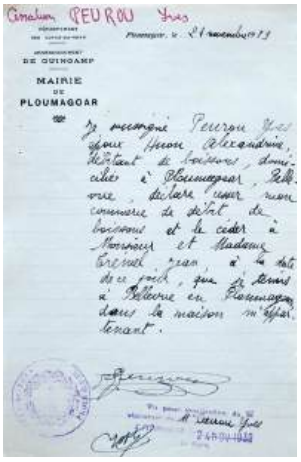
Au 32 rue de Bellevue, le débit de boisson est ouvert le 24 novembre 1939 par Jean Trémel, né en 1891 à Gouarec, époux de Mathurine Rault, en remplacement d'Yves Peurou.

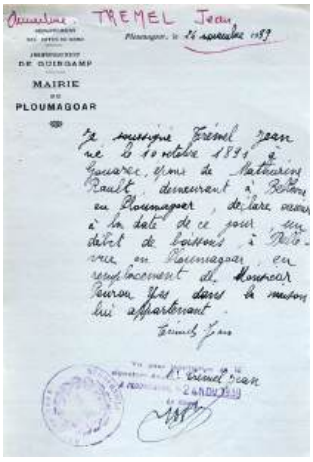
Après la guerre, le 6 mars 1945, c'est Augustine Le Gall, connue comme veuve Prigent, qui reprend le commerce, vivant alors avec sa fille Hélène, née en 1932.

Le 28 janvier 1950, le débit passe à Madame Denise Peurou, née Marchand, qui l'exploite jusqu'au 23 juin 1951 avant de cesser son activité tout en restant propriétaire du fond et de la licence.

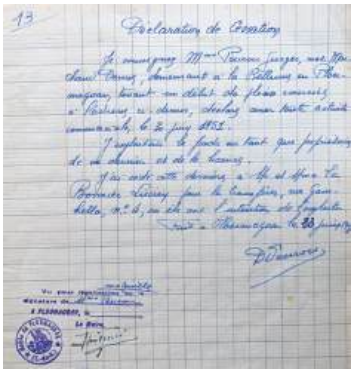
Celle-ci est alors cédée à Lucien Le Bonniec et son épouse, qui la transfèrent au 4 rue Gambetta, marquant la fin de l'histoire du débit de boissons au 32 rue de Bellevue.

32 rue de Bellevue en 2025

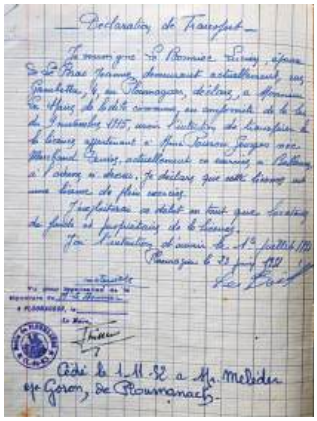




Cession et ouverture en 1939



Cession et transfert en 1951



BOULES

RESTAURANT

BELOTE

BAR

“AU BON COIN”

PETIT PARIS
RUE SADI CARNOT
DE 1939 AUX ANNÉES 90

11

LES BISTROTS D’ANTAN

Journées Européennes du Patrimoine 2025

1 L’origine du bistrot

Cécile Marie Philomène Bannier, née à Plouagat en 1897, épouse en 1920 Jean François Maurice né en 1895, cultivateur et jardinier patron. Le couple s’installe rue Sadi-Carnot et fonde une famille avec deux filles : Jeanne née 1923 et Simone en 1929.

Mais la vie bascule : Jean François décède prématurément en juin 1929.

Un an plus tard, en novembre 1930, Cécile épouse son beau-frère Jean Louis Maurice né en 1900. Ensemble, ils élèvent les enfants et agrandissent la famille avec la naissance de Francis en 1933.

Cécile

Le 12 octobre 1939, Jean Louis déclare l’ouverture d’un débit de boissons rue Sadi-Carnot, succédant à Jean Ellien et Mélanie Béllégou. Pendant que Jean Louis travaille aussi comme docker, Cécile assure la partie commerçante du bistrot.

Simone

Francis

2 La nouvelle génération

Le 1er octobre 1959, leur fille Simone reprend l’affaire avec son mari Roger Barbedor, né 1928, fils de boulangers de Guingamp.

Roger sur son bateau

Roger, formé auprès de son père, a navigué quinze ans dans la marine marchande sur le ***“Pasteur”***, en tant que boulanger de bord. Lorsqu’il choisit de ***“rester à terre”***, il s’investit dans le bistrot tout en travaillant à la STEF de Grâces, en lien avec les pays de l’Est et l’abattoir Salomon.

Le couple vit au-dessus du bistrot, où Simone se consacre entièrement à la clientèle. Elle sert chaque midi une cuisine simple et généreuse : ouvriers de l’entreprise Offret, manœuvres de la SNCF, employés d’ateliers de la vallée de Cadolan… Les plats traditionnels attirent les habitués, et la tête de veau hebdomadaire devient un rendez-vous attendu.

L’établissement s’anime aussi autour des allées de boules et des parties de belote. Roger ouvre dès l’aube, servant café noir et parfois calvados aux travailleurs matinaux. L’endroit respire la vie populaire, du café de comptoir au repas convivial.

Leur fille Christine, née en 1953 fréquente l’école du Petit Paris puis celle du bourg de Ploumagoar, s’y rendant à vélo.

Elle se souvient : ***“C’était le refuge, la famille ne vivait que pour ça, nous n’allions pas en vacances. Quand une sortie au restaurant était organisée, maman laissait les clés à des amis qui avaient la charge de maintenir le bistrot ouvert. Nous étions ouverts 365 jours par an !”***

La grand-mère, Cécile, continue d’aider, accueillant même les habitués venus de Carhaix qu’elle loge comme des proches. Avec son mari Jean Louis, ils résident dans une jolie maison bourgeoise de l’impasse Louise Chareton. L’esprit de famille, mêlé à la convivialité des clients, transforme ***“Au Bon Coin”*** en une maison de passage et de rencontres.

Cécile s’éteint en 1971, Jean Louis en 1975.

3 De la transmission à la mémoire

Le 5 mars 1978, Simone cède officiellement son commerce à Gilbert Floury et Anne-Marie Geffroy, tout en restant propriétaire des murs. Suivent plusieurs gérants :

- Guy Keryvel en 1983
- Laurent Aupée en 1987
- Jean-Claude Faour en 1991
  Jean-Paul Bourly en 1992

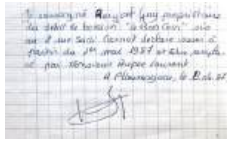
Mais Simone n’abandonne pas son rôle d’hôtesse : installée dans une maison proche du bistrot, elle continue de recevoir ses anciens clients ***“pour l’apéro”***.

Quand elle disparaît en 1985, à seulement 53 ans, une foule nombreuse vient lui rendre hommage, preuve de l’attachement qu’elle avait su créer.

Son mari Roger, figure chaleureuse et respectée, s’éteint en 2014.

Mariage de Simone et Roger

Simone et sa fille Christine



Cessions de 1978 à 1992

Simone et Roger en vacances

Cécile et Jean louis

Témoignage

D’après le témoignage de la fille de Simone et Roger : Christine Souliman Barbedor

LES VIOLETTES DE PLOUMAGOAR

“On se déplaçait à vélo à Saint-Brieuc pour jouer.”

D’après les archives personnelles de Liliane Steunou

1 Aux origines d’une aventure

En pleine guerre, à l’automne 1942, Désiré Offret, chef d’entreprise et passionné de sport, fonde une section féminine de basket au sein de l’Avenir sportif de Ploumagoar. Dans le bourg, on joue déjà au football et au tennis de table. Mais l’idée d’une équipe féminine de basket est une petite révolution.

Une poignée de jeunes filles, venues de Ploumagoar et de Guingamp, s’inscrivent : Marguerite Lancien, Zette Guéguen, Paule Le Guen, Yvette Offret, Yvette Michel, Yvette Jolivet, Gisèle Perron… et Colette Le Men, alors âgée de quatorze ans. Elles s’entraînent en plein air, sur le terrain du Kerléo, par tous les temps et malgré le couvre-feu.

Pour ces adolescentes, le basket devient une véritable bouffée d’oxygène au cœur des années noires de l’Occupation.

2 Le temps des exploits

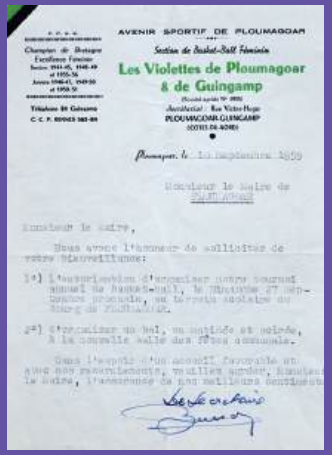
Le premier match officiel, le 13 septembre 1942, marque les esprits : victoire écrasante face à Dreux *(30-2)* ! La dynamique est lancée.

Les années suivantes, les Violettes accumulent les titres : championnes départementales en 1943, 1944 et 1945, championnes de Bretagne en 1945, 1949, 1956. Leur parcours les amène à plusieurs reprises en phases finales nationales : trois fois en seizièmes, deux fois en huitièmes, deux fois en quarts et même deux demi-finales du championnat de France.

Leur style séduit : une équipe soudée, joyeuse, portée par un esprit de camaraderie et une rage de vaincre. Comme le rappelle Liliane Steunou, de la seconde génération : ***“On détestait perdre.”***

Ouest-France – 1945

Demande d’ouverture d’un débit de boisson temporaire



AVENIR SPORTIF DE PLOUMAGOAR

Section de Basket-Ball Féminin

Les Violettes de Ploumagoar & de Guingamp

Demande d’organisation d’un tournoi de basket

3 Voyages et souvenirs inoubliables

Faute de moyens, les déplacements se font souvent dans les camions de l’entreprise Offret. Parfois même… à vélo ! ***“On est allées à Saint-Brieuc en bicyclette, faute de train, se souvient Colette Schmitt. On est revenues en train, les vélos à la main !”***

Mais l’aventure des Violettes, c’est aussi Paris. Colette se souvient d’un séjour inoubliable : « Je n’y étais jamais allée. Monsieur Offret nous avait payé l’hôtel, le Carlton ! » Trois fois dans la même année, les Violettes joueront dans la capitale, donnant une dimension nationale à cette petite équipe d’un bourg de 2 500 habitants.

Les soirées sont parfois longues : au retour d’un match, certaines rentrent directement au travail, sans passer par le lit.

4 Une équipe qui a marqué l’histoire

Les Violettes ne se contentent pas de jouer : elles rassemblent. Au Champ-au-Roy à Guingamp, première salle de basket de Bretagne, leurs matchs attirent jusqu’à 2 000 spectateurs !

Parmi elles, des joueuses de talent : Paulette Ceydaet, sélectionnée en équipe de France pour un match au Brésil *(mais empêchée par ses parents)*, ses sœurs Hélène et Rosalia, et bien d’autres.
La section est structurée : Jean Busson, dirigeant dévoué, Christian Madec, entraîneur venu de Brest, ou encore Yves Lorgeré, président dans les années 1960.

Les assemblées générales se tiennent souvent au Petit Paris : salle Capitaine, salle Lepvrier, café-restaurant Capitaine, puis salle Jouffe.

La fin de l’épopée survient en 1966-67, lorsque la section fusionne avec le Stade Charles-de-Blois et En Avant de Guingamp pour créer l’Armor Basket Club. Mais l’histoire ne s’arrête pas là : en juin 2023, la Ligue de Bretagne de basket décerne aux Violettes un trophée pour leur parcours exceptionnel, désormais inscrit au patrimoine sportif breton.

5 Le nom et l’héritage

Pourquoi ***“Violettes”*** ? Parce qu’Yvette Offret, l’une des pionnières, trouva que ces fleurs modestes reflétaient bien l’humilité et la simplicité des joueuses.
Le nom est resté, et avec lui toute une légende.

Dans les années 1940, 50 et 60, au bourg de Ploumagoar, les Violettes ont fait rêver toute une génération et prouvé qu’un petit village pouvait rivaliser avec les plus grands.

Colette Le Men, soeur de Jean Le Men qui tient le Bistrot ***“Aux Bons Amis”*** au bourg. Elle épousera Marcel Schmitt

Les violettes de Ploumagoar ont rafié de nombreux titres, et au plus haut niveau. Parmi elles, Colette Le Men (2e en partant de la gauche) raconte soixante ans plus tard cette formidable épopée sportive.

Ouest-France – 1949

LES ENFANTS GRAVIERS DE PLOUMAGOAR ET D'AILLEURS

D'après "Les Graviers Clochards des Mers" de Luc Corlouër, édition Le Cormoran

Au tournant du XXe siècle, la Bretagne rurale voit partir de nombreux enfants, souvent très jeunes, pour un travail aussi dur que méconnu : celui de gravier. Ces garçons de 10 à 16 ans, parfois même dès 8 ans, étaient recrutés pour embarquer vers Saint-Pierre-et-Miquelon ou Terre-Neuve, afin d'aider à retourner les morues mises à sécher sur la grève.

1 Une main-d'œuvre d'enfants

Ces enfants, originaires du nord de la Bretagne, de Normandie ou parfois du Pays basque, traversaient l'Atlantique sur de petits navires, entassés parfois à une centaine. Le voyage durait près d'un mois. Arrivés à destination, ils passaient leurs journées à retourner les poissons séchant au vent, sous un climat rude.

Un armateur témoignait avec cynisme : ***"Les graviers, c'est comme les champignons après la pluie, il n'y a qu'à se baisser pour en cueillir…"***

La plupart venaient de familles pauvres. On lit ainsi dans les archives que : ***"Ce sont les fils de petits cultivateurs, d'humbles journaliers de l'intérieur des Côtes-du-Nord, dont les parents ne peuvent nourrir les enfants au champ."***

2 Ploumagoar, un lieu de recrutement

À Ploumagoar même, les auberges servaient de lieux d'embauche. Le restaurant ***"Au Petit Paris"*** était connu pour rassembler les familles et les recruteurs. Sur la façade, on pouvait lire : ***"Restaurant Raoult-Carré – Embarquement et transbordement de bestiaux"***. Là, des enfants de Ploumagoar et des environs signaient leur engagement, parfois sans même avoir vu la mer auparavant.

Le témoignage d'un contemporain raconte que certains recruteurs profitaient de la misère des familles : ***"Ces messieurs ne veulent plus des graviers de fond des terres, de Carhaix, de Bourbriac, de Rostrenen, des graviers qui n'avaient jamais vu la mer !"***

Devant le Petit Paris

3 Une vie dure, parfois brisée

Les conditions étaient si rudes que les maladies ou les accidents emportaient de nombreux jeunes. Ceux qui revenaient n'en parlaient guère, comme s'il fallait effacer ce passé douloureux. Le livre de Luc Corlouër, Les graviers, clochards des mers, rappelle combien ce travail fut une ***"page oubliée"*** de l'histoire maritime bretonne.

Pour certains pourtant, ces campagnes maritimes représentaient la seule échappatoire à une vie de misère paysanne. Mais au prix d'un sacrifice immense : ***"Un gravier qui tombe malade à Saint-Pierre, c'est une perte sèche de 1500 francs"***, écrivait un armateur, réduisant ces enfants à de simples chiffres.

Carte de visite

Embarquement des graviers

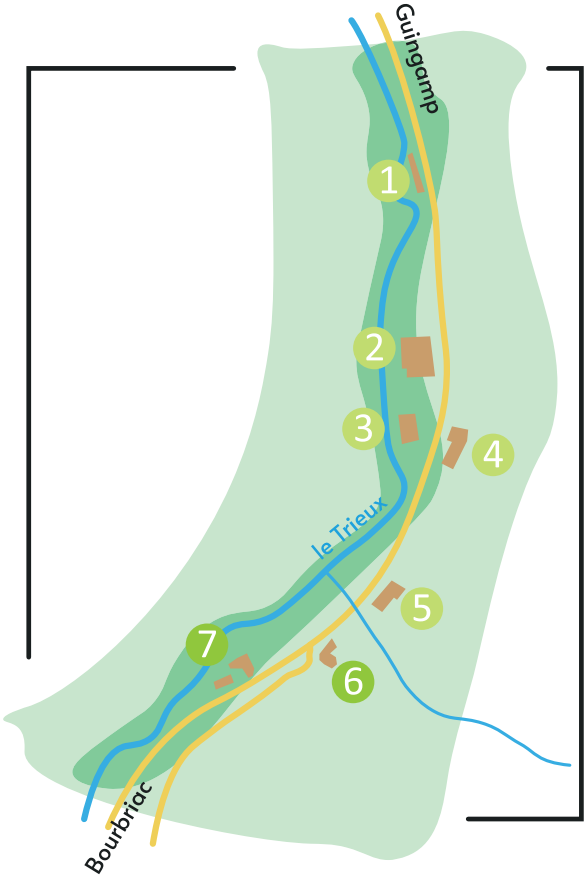
Comme l'écrit Charles Le Goffic en 1904 : ***"Voulez-vous savoir jusqu'où peut descendre l'exploitation de la pauvre bête humaine ? Tâchez de venir ici un jour que débarqueront les graviers de Saint-Pierre !"***

LES BISTROTS D'ANTAN | Journées Européennes du Patrimoine 2025

ROUTE DE BOURBRIAC

DE 1920 À AUJOURD'HUI

BAR · CIDRERIE · BOULES · SCIERIE · HÔTEL · RESTAURANT · ÉPICERIE · BELOTE · FERME · MÉCANIQUE · USINE



Le hameau en image

Un quartier chargé d'histoire : le long de la route de Bourbriac

Sur une distance d'environ 700 mètres, le hameau situé le long de la départementale RD 8, appelée aussi Moulin à fouler, était particulièrement dynamique dans les années 1960. À cette époque, une activité industrielle et commerciale florissante animait ce secteur de Ploumagoar.

1. **LE MOULIN HOMO.** Initialement nommé moulin Buart, il prend le nom de son nouveau meunier en 1856. Dans les années 1960, il devient une scierie exploitée par la famille Le Cam.

2. **UNE FERME.** Exploitée par la famille Tallec.

3. **LA CARRIÈRE DU BOIS BILLOT.** Cette grande carrière exploitée par l'entreprise Offret marquait fortement le paysage local. On y pratiquait régulièrement des tirs de mines précédés du cri ***"Gare à la mino !"*** lancé par un ouvrier pour prévenir les passants.

4. **UNE USINE DE FABRICATION DE CAISSES EN BOIS.** Employant majoritairement des ouvriers et ouvrières de Ploumagoar, cette usine sera plus tard transférée à la Ville Neuve.

5. **LE GARAGE AUTOMOBILE D'ANDRÉ LORGERÉ.** À proximité immédiate, sa mère tenait un débit de boissons.

6. **CHEZ JOSÉPHINE BELLEC.** Veuve d'André Lorgeré *(mort en déportation à Dachau en 1944)*, Joséphine Bellec gérait un café apprécié notamment pour ses allées de boules. François Mahé, son second mari, y tenait également une cidrerie. Ce café prendra plus tard le nom ***"Ar Waskel"***.

7. **LE MOULIN À FOULER.** Lieu emblématique chargé d'histoire, ce moulin servait initialement au traitement des tissus. Au début du 20ème siècle, il devint une scierie importante exploitée par la famille Lorgeré, complétée par une activité de café. Avant la Seconde Guerre mondiale et jusque dans les années 1960, le site était surnommé la ***"plage des Guingampais"***. Avec l'arrivée des voitures et les excursions vers la mer, le lieu se transforma en restaurant réputé pour ses repas familiaux *(mariages, communions…)*. Dominique Spenlehauer reprit et transforma notablement l'établissement.

Ce quartier de Ploumagoar doit ainsi beaucoup à l'activité et à l'engagement de la famille Lorgeré.

Aujourd'hui, de toutes ces activités florissantes du passé, seul subsiste encore le restaurant du ***"Moulin à Fouler"***.

ÉPICERIE

CIDRERIE

BELOTE

BAR

CHEZ JOSÉPHINE BELLEC

ROUTE DE BOURBRIAC

DE 1936 AUX ANNÉES 2000

PLOUMAGOAR Espace de vie et d'expression

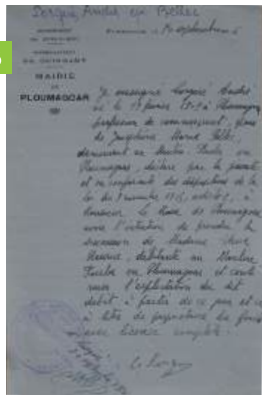
1

LES BISTROTS D'ANTAN

Journées Européennes du Patrimoine 2025

1 Joséphine Bellec, une femme de caractère

Ouverture en 1936



Né au début du XXème siècle, André Lorgeré tient un café avec son épouse Joséphine Bellec sur la route de Bourbriac. Cette dernière, devenue veuve *(lire ci-dessous)*, reprend courageusement l'affaire familiale. Plus tard, en secondes noces, elle épouse François Mahé. Elle devient ainsi une figure familière du quartier, connue pour son tempérament affirmé et son sens de l'accueil.

Idéalement situé le long de la départementale, le café de Joséphine est un lieu de passage pour les ouvriers, les cultivateurs et les voyageurs.

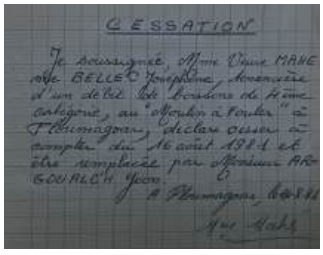
On y trouve à la fois un débit de boissons, un petit espace d'épicerie et parfois des repas improvisés. Les habitués s'y retrouvent pour jouer aux cartes ou aux boules, échanger les nouvelles et refaire le monde autour d'un verre de cidre maison. En effet, François tenait une cidrerie.

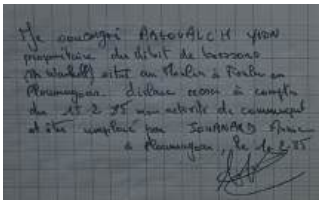
Joséphine

2 Une sucession de repreneurs

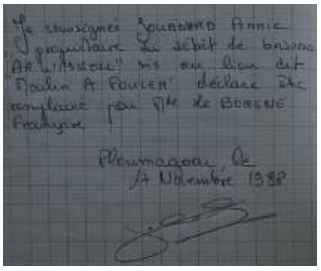
En 1981, Joséphine cède le commerce à Yvon Argouac'h et le lieu verra une succession de repreneurs jusqu'à sa fermeture définitive dans les années 2000 :

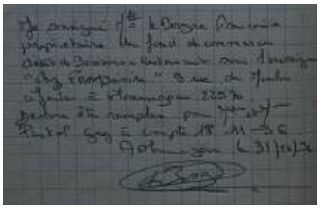
- En 1981, Yvon Argouac'h le renomme ***"Ar Waskel"*** et en fait un bistrot-musique
- En 1985, Annie Jouanard, la compagne d'Yvon devient propriétaire
- En 1988, c'est au tour de Françoise Le Borgne. Le bistrot deviendra ***"Chez Framboisine"***
- En 1996, M. et Mme Pastol reprennent l'affaire





Cessions de 1981 à 1996





Des évènements dramatiques sous l'occupation

André

Le 20 mai 1944 André Lorgeré est arrêté à son domicile en compagnie d'autres personnes impliquées comme lui dans la Résistance.
Il sera déporté au camp de Dachau et ne reviendra pas, une rue de Ploumagoar porte son nom.

Début juillet 1944, alors que le maquis constitué par Fernand Bonnet avec de nombreux jeunes de Ploumagoar est bien établi à Kerloc'h *(Saint Fiacre)*, celui-ci vient retrouver sa femme et ses deux filles au ***Moulin à Fouler***.

Sa fille Jeannine raconte en 2024 : ***"Alors que nous barbotions dans l'eau, mon père est avisé que des Allemands approchent. Il s'est sauvé. Je ne l' ai plus jamais revu"***. Fernand Bonnet meurt trois semaines plus tard lors de l'attaque du maquis de Plésidy en compagnie de Jean Marie Garlantézec de Ploumagoar.

RESTAURANT
CIDRERIE
BOULES
SCIERIE
HÔTEL
BAR

LE MOULIN À FOULER

ROUTE DE BOURBRIAC

DE 1920 À AUJOURD'HUI

2

LES BISTROTS D'ANTAN

Journées Européennes du Patrimoine 2025

1 Aux origines du moulin

Au départ, le site est connu comme un moulin à fouler, utilisé pour le travail du textile.

À partir des années 1920, le moulin devient une très importante scierie sous la conduite d'Émile Lorgeré. À son apogée, l'affaire familiale emploie plusieurs ouvriers et rythme la vie de la route de Bourbriac.

Mais le 27 mars 1931, le destin bascule : Émile perd la vie à Coadout lors d'un abattage d'arbres. Sa veuve, Maria Guillossou *(1903-1977)*, prend alors les rênes.

La scierie Lorgeré

2 De la scierie au cidre

Après la disparition d'Émile, le moulin s'oriente vers la production de cidre avec un débit de boissons. Maria, bientôt surnommée ***"Maia Cyntho"***, entre dans la mémoire collective.

Ce sobriquet vient du prénom breton ***"Cyntho"***, diminutif d'Hyacinthe, celui qu'on donnait à Émile. Dans les années 1960, on disait encore : ***"On va à Cyntho"***.

3 Une auberge pas comme les autres

Maria et Louise

Avec sa fille Jeanne, Maria transforme le lieu en une auberge réputée. On y célèbre mariages, communions et grands repas familiaux.

Pierre Piriou, petit-fils de Maria, se souvient : ***"Comme dans tous les bistrots de campagne, il n'y avait qu'une seule pièce où on mangeait. Les clients arrivaient et allaient directement au garde-manger. Ils se servaient, ils mettaient la table puis ils payaient."***

À ses côtés, Louise, employée fidèle, travaille de ses 14 ans à ses 75 ans, incarnant l'esprit familial et chaleureux du lieu.

4 La plage des Guingampais

Le Moulin à Fouler, en bord du Trieux, devient la ***"plage des Guingampais"***.

Pierre Piriou raconte encore : ***"Le Trieux c'était la sortie des Guingampais, il n'y avait pas de voitures pour aller à la mer… Toute la prairie en face était pleine. Il y avait des gens en train de pique-niquer."***

On y joue aux boules, on danse, on pique-nique : un véritable lieu de loisirs, à la fois champêtre et festif.

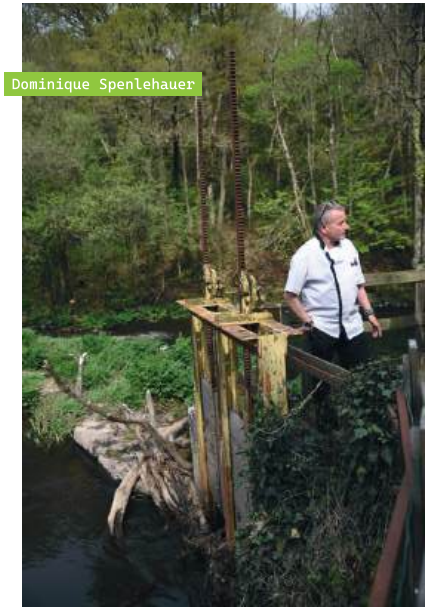
5 Mémoire et héritage

L'auberge de Maria et Jeanne, avec ses spécialités comme le homard à l'armoricaine et les mille-feuilles maison, devient une institution locale.

Plus tard, en 2005, Dominique Spenlehauer ouvre un restaurant-traiteur au même endroit, prolongeant la tradition de convivialité. Il donne un nouveau visage au batiment et devient rapidement un restaurant réputé de la région guingampaise.

Si le bistrot n'existe plus, le restaurant, repris en 2024 par Olivia et Eddy Hamon est toujours ouvert.

Le Moulin à fouler



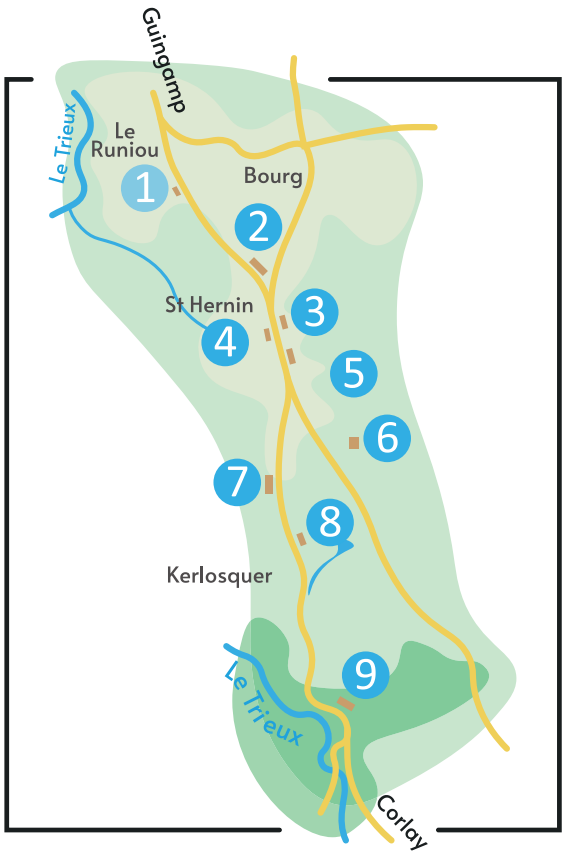
Dominique Spenlehauer

Menu au Moulin à Fouler en 1985

LA ROUTE DE CORLAY

DE 1931 À AUJOURD'HUI

BAR · FORGE · BOULES · ÉPICERIE · GAZ · TÉLÉPHONE · PAIN · RÉPARATION CYCLE · BELOTE · RESTAURANT · TABAC · HÔTEL



Le hameau en images

Un quartier vivant le long de la route de Corlay

Situé sur un axe stratégique entre Ploumagoar et Corlay, ce hameau structuré autour de la RD 8 fut, durant plusieurs décennies, un haut lieu d'activité sociale, commerciale et conviviale. Dans les années 1930 à 1980, la route de Corlay concentrait plusieurs cafés, commerces et maisons accueillantes, formant un véritable petit centre-village à part entière.

1. **ASSURANCE CONTRE LA SOIF.** Au Runiou, Eugène Ribot et son épouse Jeanne Corson tiennent un débit de boisson en 1921, après avoir longtemps vécu cultivateurs à Roglazou. En 1936, c'est Marie Connan, veuve et originaire de Ploumagoar, qui reprend le commerce devenu un véritable point de rencontre du quartier.

2. **LE CAFÉ DE LA FORGE.** Dirigé par Pierre et Denise Julou, il tirait son surnom de la forge attenante. Les sabots, fers à cheval et outils de forgeron côtoyaient l'ambiance conviviale du bistrot, lieu apprécié des voisins et des habitués.

3. **CHEZ TITINE ET TOTOR.** Ce bistrot de quartier, à la fois simple et festif, accueillait les habitants autour d'un verre ou d'une partie de cartes. Titine et Totor en étaient les figures incontournables, animant la vie locale par leur convivialité.

4. **CHEZ JEAN ET FRANCINE.** Ce café-épicerie familial était un point de rencontre incontournable. Francine servait au comptoir tandis que Jean gérait l'approvisionnement et entretenait une ambiance chaleureuse auprès de la clientèle.

5. **LE SAINT-HERNIN.** Ouvert en 1932 par Yvonne Gauthier, il devint rapidement le rendez-vous des boulistes du quartier. À la fois café, épicerie, pension et restaurant ouvrier, ce bistrot a traversé les décennies en maintenant une clientèle fidèle.

6. **CHEZ LE CUN.** Également café-épicerie, cet établissement complétait l'offre locale en proposant boissons, produits du quotidien et un espace de rencontre pour les habitants du secteur.

7. **CHEZ NATHALIE.** Ouvert en 1932 par Jeanne-Marie Nathalie Laudrin, ce café-épicerie se développa rapidement et devint un véritable centre de vie. La famille y proposait une diversité de services et fit de ce lieu un point névralgique du quartier.

8. **CHEZ HENRIETTE.** Un café de proximité apprécié pour son atmosphère simple et accueillante, où les habitants se retrouvaient régulièrement, renforçant l'esprit de voisinage.

9. **AU CRAFF.** Ce foyer de convivialité familiale complétait le maillage des cafés de la route de Corlay. Chacun y retrouvait une ambiance propre, adaptée aux différentes générations.

Avec ses commerces, ses cafés et ses lieux de vie, la route de Corlay offrait à la population une vie locale animée et solidaire. Chaque établissement avait son style, sa clientèle, mais tous formaient ensemble un véritable réseau de convivialité.

BAR

BOULES

FORGE

GAZ

TÉLÉPHONE

BOULES

LE CAFÉ DE LA FORGE

ROUTE DE CORLAY

DE 1945 À 1980

1

LES BISTROTS D'ANTAN

Journées Européennes du Patrimoine 2025

1 Une installation après-guerre dans la vie commerçante de Saint-Hernin

Pierre Julou naît le 21 novembre 1921 à Pont-Melvez. Denise Le Page, également native de Pont-Melvez, voit le jour le 30 mai 1923. Tous deux se marient en octobre 1943 dans leur commune d'origine, puis partent vivre en région parisienne, à Clamart, pendant la Seconde Guerre mondiale.

Après la guerre, ils rentrent en Bretagne à Ploumagoar. Le 3 octobre 1945, Pierre Julou, alors commerçant, déclare vouloir exploiter le débit de boissons tenu auparavant par Veuve Lancien. Le couple s'installe au croisement de la route de Corlay et du chemin menant au bourg. Une croix y indique alors l'embranchement, ce qui vaudra au lieu le surnom de ***"La place du maréchal Pierre"***.

Jean-Yves, un voisin, raconte : ***"La croix, placée près du pignon du bistrot, signalait l'entrée du bourg. Elle a été déplacée plus tard, et modifiée."***

Famille Julou

Le couple donne naissance à deux enfants : Annie en 1946 et Alain en 1949. Leur maison-bistrot devient leur lieu de vie et de travail. À l'étage, trois chambres accueillent la famille.

2 Un bistrot-épicerie animé, au service des habitants

Le café de la Forge

Denise Julou ouvre le bistrot dès le lundi matin à 7h et assure un service continu jusqu'au dimanche midi. Le dimanche après-midi est réservé à une sortie à Bréhec. Le samedi, Denise ne manque jamais son rendez-vous chez Mme Cesson, coiffeuse rue Gambetta à Guingamp.

Elle tient également une épicerie de proximité, très complète : conserves, riz, pâtes, fruits, savon de Marseille, produits d'entretien. Un rayon de charcuterie, avec jambon à la coupe, pâté et saucisson, est conservé dans une vitrine réfrigérée. Une balance à aiguille avec plateaux émaillés trône sur le comptoir.

Le pain est livré par la boulangerie Logiou, notamment du pain plié, vendu à la pesée. Il fallait parfois ajouter une tranche pour que le poids soit exact ! Le client trouve également bouteilles de gaz, ampoules, lessive, et même du mélange pour mobylette.

3 Une activité de forge en parallèle

Pierre dans sa forge

Pierre Julou exerce son métier de maréchal-ferrant dans l'atelier adjacent. Il façonne les fers à cheval, entretient les sabots, utilise le feu, l'enclume et le marteau pour travailler le métal. Il est également apprécié pour ses fabrications de portiques de balançoire.

Christelle, petite-fille, se souvient : ***"Pierre faisait entrer son âne Duhamel dans le café pour amuser les clients. En se voyant dans le miroir, l'âne brayait, croyant avoir affaire à un congénère !"***

Plus tard, Pierre attelle son poney Antoine pour promener les enfants lors de la kermesse de Ty Santez Anna. Des mariés font aussi appel à lui pour se rendre à la mairie de Ploumagoar. L'attelage pouvait aller jusqu'à Saint-Agathon.

4 Un bistrot joyeux et festif

À l'extérieur, des allées de boules sont très fréquentées. Pendant la fête de Saint-Hernin, le bistrot est mis à l'honneur. Une tente est montée pour accueillir l'orchestre et les danseurs.

Jean-Yves raconte : ***"On tendait une corde, on y accrochait des pots en terre cuite avec des lots à l'intérieur. Les jeunes devaient les casser."***

On pouvait y gagner une boîte de pâté ou un ticket surprise.

Denise avait aussi ***"le cœur sur la main"*** : elle offrait volontiers des petits cadeaux aux communiants de Saint-Hernin. La salle ne disposait pas de télévision ni de jeux, mais les rencontres humaines y étaient nombreuses.

Antoine, le poney

5 Les dernières années de leur commerce

Pierre complète ses revenus comme fossoyeur *(de 1974 à 1984)* puis ébouteur *(de 1979 à 1982)* pour la ville de Ploumagoar. Denise, de son côté, tient à jour un carnet dans lequel elle note tous les événements familiaux et professionnels.

Le 31 mars 1980, ils cessent leur activité. Le bistrot est repris un temps par Adrien Le Diouron. Denise et Pierre partent habiter à Kerlosquer. En 1995, ils s'installent dans un logement de l'impasse Jean Garlantézec, à proximité du bourg. Pierre décède en 1997, Denise en 2011.

Pierre, maréchal-ferrant

Denise et Alain

Pierre

Denise et Annie

Témoignages

D'après les témoignages de la petite-fille de Pierre et Denise, Chistelle Julou et de Christiane Merle, leur belle fille.

Christelle

Christiane

CHEZ TITINE ET TOTOR

ROUTE DE CORLAY

DE 1940 À 1950

BAR

LES BISTROTS D'ANTAN

Journées Européennes du patrimoine P025

2

1 Une famille discrète mais bien ancrée

Victor Corson voit le jour à Plouisy le 28 août 1887. Marie Augustine Laviron, née le 1er février 1888, est originaire de Ploumagoar.

Ils s'unissent le 15 juin 1913 à Ploumagoar, devant l'adjoint au maire Désiré Le Clerc. Victor est alors laboureur, Marie Augustine, ménagère. Ils ont tous deux 25 ans. Parmi leurs témoins figure Jean Marie Le Cocq, figure bien connue du secteur.

Une fille, Berthe, naît le 28 mai 1914 à Coajou-Baëlan *(Plouisy)*.

Dans les années 1930, la famille s'installe à Saint-Hernin. En 1936, ils vivent tous trois route de Corlay. Victor est cultivateur, Berthe encore au foyer.

Signatures du mariage en 1913

Victor

Marie Augustine

2 Un bistrot simple, tenu par un couple attachant

Après la guerre, Victor cumule deux activités : cultivateur et garde-chasse. Avec Marie Augustine, affectueusement surnommée Titine, ils ouvrent un petit débit de boissons à leur domicile.

C'est ainsi que naît le bistrot ***"Chez Titine et Totor"***, un lieu convivial, bien que modeste. L'installation est sommaire : une grande table dans la pièce de vie, quelques bouteilles de cidre et de vin, entreposées dans la cuisine familiale. Pas de salle séparée, ni de comptoir : on boit chez eux comme on boirait chez des amis.

Josette, une témoin raconte : ***"À la fin de ses jours, Victor avait perdu la vue. Je l'aidais à traverser la route."***

Victor décède le 21 novembre 1962. Marie Augustine s'éteindra quelques années plus tard.

Berthe

Bistrot en 2025, rue de l'Argoat

ÉPICERIE

BAR

CHEZ JEAN ET FRANCINE

ROUTE DE CORLAY

DE 1944 À 1954

3

LES BISTROTS D'ANTAN

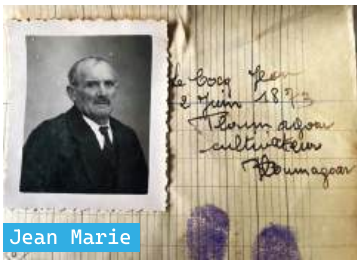
Journées Européennes du Patrimoine 2025

1 Une famille bien implantée à Saint-Hernin

Jean Le Cocq naît le 27 mars 1910 à Coz-Forn, dans une famille nombreuse. Il est le fils de Jean Marie Le Cocq et de Marie Hélary, mariés le 7 novembre 1900 à Plouisy. Marie Hélary, maîtresse femme et diplômée de l'École supérieure, est originaire de Plouisy. Le couple s'installe à Coz-Forn.

Parmi leurs enfants, deux tiendront des bistrots à Ploumagoar :

- **Virginie**, l'aînée, née en 1903, épouse Théophile Pin et tient un commerce au bourg *(voir panneau dédié)*.
- **Jean**, leur troisième enfant, avec sa femme Francine Hélary à Saint-Hernin



Jean Marie

Francine Hélary

2 Le commerce du hameau de Saint-Hernin

Le 4 octobre 1944, Jean déclare vouloir exploiter un débit de boisson en remplacement de Victor Hélary, son beau-père. Il rachète la licence à Théophile Hélary, son autre beau-parent. Le couple s'installe sur la route de Corlay, à Saint-Hernin, dans un commerce mêlant bar et épicerie.

Ils ont deux filles, Liliane et Marie, surnommée Mimie. Cette dernière, atteinte d'un léger handicap, est bien connue des enfants du hameau.

Jean-Yves, un voisin, raconte : ***"En sortant de l'école, pour distraire Mimie, les écoliers venaient acheter de l'encre pour remplir leurs stylos-plume."***

Cession en 1944

Mimie

3 La fête de Saint-Hernin : une organisation bien rodée

Chaque mois de juin, la fête de Saint-Hernin anime le hameau. Les cinq bistrots s'entendent pour organiser à tour de rôle les festivités :

Chez Julou : une tente est montée pour le bal
Chez Le Cocq : un hangar accueille les orchestres
Chez Mahé et Le Cun : les allées de boules font office de piste
Chez Nathalie : l'atelier de Raymond est réquisitionné

Les bals se tiennent le dimanche après-midi et en soirée, pour la plus grande joie des habitants.

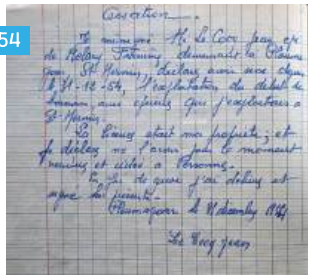
Francine

Jean

4 Une fermeture volontaire mais pas un adieu définitif

Le 31 décembre 1954, Jean et Francine cessent leur activité de débit de boissons avec épicerie, mais conservent leur licence, qu'ils ne transmettent à personne.

S'il n'y a plus de service derrière le comptoir, le souvenir de leur bistrot demeure bien vivant, ancré dans la mémoire collective des habitants de Saint-Hernin.



Cession en 1954

ÉPICERIE

BAR

LE SAINT-HERNIN (1)

ROUTE DE CORLAY

DE 1932 À 2006

4

LES BISTROTS D'ANTAN

Journées Européennes du Patrimoine 2025

1 Une histoires de femmes et de famille

Signature du mariage

Yvonne Gauthier voit le jour le 12 décembre 1908, dans le hameau de Trémé-ac à Ploumagoar. Elle épouse Yves Mahé, né le 10 septembre 1905 à Coadout, le 24 octobre 1931 à Ploumagoar. Yves est cultivateur, Yvonne, ménagère.

Le couple s'installe à Saint-Hernin, dans une maison appartenant à Gustave Le Dû. Yvonne y ouvre un débit de boissons dès septembre 1932, rapidement connu pour son accueil chaleureux et ses parties de boules animées.

On y sert vin rouge, cidre, quelques articles d'épicerie et, en dépannage, du tabac.

Le couple accueille une fille, Renée, née le 2 juillet 1937.

Mariage en 1931

Le bistrot

2 Un bistrot dans la tourmente

Yvonne et Renée

Pendant la Seconde Guerre mondiale, Yves est fait prisonnier et envoyé en Allemagne. Il revient marqué, notamment par un psoriasis sévère soigné sur place.

Durant son absence, les Allemands tentent de réquisitionner la maison d'Yvonne. Elle quitte les lieux en urgence et trouve refuge à Saint-Roch *(Saint-Adrien)* chez ses parents, avec sa fille Renée.

Le bistrot est mis en sommeil. Les réserves sont mises à l'abri à l'étage de la maison de la famille Échevest, au centre du hameau.

L'accueil de réfugiés

3 Le temps des ouvriers et des repas partagés

À son retour, Yves travaille à Guingamp chez Mazéas, boulevard de la Marne qui commercialise de la pomme de terre. Il est employé de commerce. Yvonne reprend son activité.
Durant les grands travaux de remembrement, son bistrot devient un véritable restaurant ouvrier.

On y sert soupe, ragoût, blanquette et poisson ou œufs le vendredi… le tout dans une ambiance familiale.

Les clients ? Des ouvriers de l'entreprise Hélary, des pensionnaires à la semaine, parfois même des réfugiés. Le soir, les repas sont partagés dans la cuisine familiale.

Les frères Échevest se souviennent du bistrot : ***"Une seule pièce, sur la gauche : un petit comptoir pour la vente de l'épicerie, une grande table, un coin cuisine ; sur la droite une salle pour les repas d'ouvriers. Et bien entendu des allées de boules !"***

4 La relève par Renée et André

Comptoir dans les années 1960

Le 30 mars 1959, Renée épouse André Pichon, originaire des Ardennes. Renée travaille au restaurant avec sa mère, tandis qu'André, employé chez Dolmen à Pabu, donne la main au bar les soirs et week-ends.

Le bar est ouvert toute la journée. Le week-end, on y célèbre des mariages, baptêmes, communions, repas de famille…

Quand la salle est trop petite, les allées de boules deviennent espace de réception. Yvonne perd son époux Yves en 1963, mais continue son activité aux côtés de sa fille et de son gendre.

5 Une succession de restaurateurs

Cession en 1985

En avril 1975, Jean Lucas reprend l'affaire sous le nom ***"Au Rendez-vous des Boulistes"***.
En 1982, Gislaine Le Grand *(née Le Normand)* lui succède et renomme l'établissement ***"Le Saint-Hernin"***.
Elle est suivie par Françoise Le Briquer en 1986, puis Dominique Lahaye, puis encore Marie-Pierre Lahaye *(née Le Cocq)* en 1999 et, enfin Joseph et Florence Zicler en 2006.

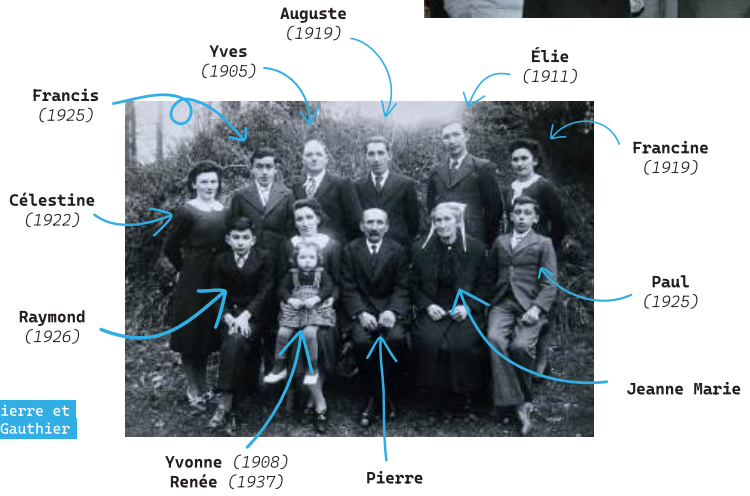
Yvonne décède le 6 avril 1998 à Pabu.

André Pichon s'éteint en 2017. Renée vit toujours rue de l'Argoat, non loin du restaurant où elle a grandi et travaillé toute sa vie.

Médaille de la Famille Française

En 1970, Jeanne Marie Gauthier, mère de huit enfants, reçoit ***"la médaille d'argent de la Famille Française"*** des mains de Louis Keromest, maire de Ploumagoar depuis 1959.

Yvonne est présente, tout comme Marcel Le Faucheur alors employé communal.



Famille de Pierre et Jeanne Marie Gauthier

RESTAURANT

BAR

LE SAINT-HERNIN (2)

ROUTE DE CORLAY

DE 2006 À AUJOURD'HUI

5

LES BISTROTS D'ANTAN

Journées Européennes du Patrimoine 2025

1 Une mémoire familiale marquée par l'Histoire

Joseph Zicler est le septième enfant d'une fratrie de dix, né de parents issus du monde des gens du voyage.

Ses parents, Daniel Zicler et Julie Le Nestour, se rencontrent dans l'un des camps d'internement français destinés aux familles tsiganes pendant la Seconde Guerre mondiale : le camp de Montreuil-Bellay, en Maine-et-Loire. Daniel y est interné à 16 ans, Julie à 13 ans. Le père de Julie sera plus tard déporté à Dachau, d'où il reviendra.

Julie Le Nestour à 13 ans en camp d'internement

Julie à 7 ans

Daniel et Julie y vivent plusieurs années d'enfermement, avant d'être transférés au camp de Jargeau *(Loiret)*, d'où ils sont libérés en mars 1946. Leur premier enfant, Baptiste, naît dans le camp, alors que Julie n'a que 18 ans.

Le couple continue de vivre en itinérance et aura six autres enfants qui verront le jour dans une roulotte tirée par un cheval, au bord d'un chemin.

Plus tard, la famille se sédentarise en Charente-Maritime. Joseph y voit alors le jour tout comme les trois derniers de la fraterie. Daniel et Julie, illettrés, sont reconnus pour leur savoir-faire de vanniers : paniers, fauteuils, corbeilles en osier.

Vanneries de la famille

Le décès brutal de leur fils aîné Baptiste à 24 ans plonge Julie dans une grande tristesse. Elle décède peu après, à 46 ans seulement.

2 Joseph et Florence, une vie d'engagement et d'accueil

Le bistrot en 2025

Originaires tous deux de Charente-Maritime, Joseph et Florence Zicler se rencontrent et se marient en 1999.

Ensemble, ils cumulent une riche expérience de 50 ans dans les métiers de l'accueil : bar-tabac à Guingamp, hôtellerie, restauration…

"Il faut aimer les gens pour faire ce métier", confie Joseph.

Depuis 2006, ils sont les gérants de restaurant-bar ***"Le Saint-Hernin"***, établissement qu'ils ont repris après Madame Lahaye.

4 Un lieu vivant, ancré dans le présent

Chaque jour dès 7h30, Joseph ouvre le bar pour le café du matin. À l'heure de l'apéritif, le kir et la bière pression sont incontournables.

Deux salles de restauration accueillent habitants, ouvriers, groupes. En 2025, des ouvriers du chantier de la salle de Kergré viennent régulièrement y déjeuner. Une terrasse couverte permet de servir à l'extérieur aux beaux jours.

Florence cuisine entrée, plat, dessert pour environ 80 repas chaque midi, du lundi au vendredi. Elle est aidée au service. Les vendredis d'hiver, elle propose un couscous maison, et l'été, les moules-frites remportent un franc succès, jusqu'à 120 couverts certains jours.

Contrairement à d'autres bistrots du hameau, Joseph et Florence n'ont pas souhaité conserver les allées de boules, préférant recentrer l'activité sur le repas du midi, la convivialité, et la proximité avec les habitués.

Joseph et Florence

Interieur du 41 rue de l'Argoat en 2025

Une fidélité à l'Histoire

Très investi dans le devoir de mémoire, Joseph Zicler est porte-drapeau de l'Union Nationale des Combattants. Il participe activement aux cérémonies patriotiques de la ville de Ploumagoar.

ÉPICERIE

BAR

CHEZ LE CUN

ROUTE DE CORLAY

DE 1942 AUX ANNÉES 70

6

LES BISTROTS D'ANTAN

Journées Européennes du Patrimoine 2025

1 Une vie entre Paris et Ploumagoar

Alexis Joseph Marie Le Cun naît le 7 juillet 1900 à Saint-Jean-Kerdaniel, dans une famille modeste. Son père, Jean Marie, est journalier, sa mère Jeanne Marie, ménagère.

Louise Prigent voit le jour le 16 juillet 1899 à Ploumagoar, dans le hameau de Coz Forn. Elle est la fille de François Marie Prigent, laboureur, et d'Anne Marie Le Gall, ménagère.

Leur mariage est célébré à Ploumagoar le 15 novembre 1925, devant le maire Yves Mazé. Les témoins sont Alexis Le Coz, meunier à Kerlosquer, et Albert Ellien, menuisier au bourg.

Leur fille Paulette naît à Paris *(15e arrondissement)* en 1926. À cette époque, le couple vit à Billancourt (Seine) : Alexis travaille chez Renault, et Louise est employée à la RATP. La santé fragile de Paulette pousse la famille à revenir vivre en Bretagne, à Ploumagoar.

Le 9 octobre 1932, ils sont installés à Saint-Hernin, Alexis est cantonnier, Louise mère au foyer.

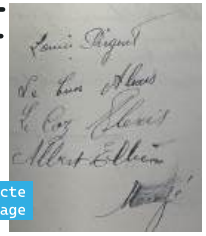
Alexis

2 Louise ouvre un bistrot pendant la guerre

Le 1er juillet 1942, alors qu'Alexis est mobilisé au Maroc dans le cadre du conflit, Louise Le Cun prend la suite du débit de boissons précédemment tenu par Yves Leroy. Elle devient officiellement gérante du bistrot, en assurant la vente de boissons et une épicerie de dépannage.

Pendant cette période, Louise accueille régulièrement des cousins et cousines venus de Paris.

À son retour de la guerre, Alexis travaille chez Gisquet, une entreprise de négoce de vin. Il est employé de commerce, Louise continue son activité de bistrot, secondée un temps par Éliane Hélary, engagée comme domestique.


Signatures acte de mariage

Louise, Éliane et Alexis

Devant le bistrot

3 Un bistrot simple et rural

Louise

La clientèle du bistrot ***"Chez Le Cun"*** trouve sur place une buvette, des produits de dépannage, et quelques animaux dans la crèche attenante : poules, lapins, parfois même un cochon, les pommes de terre y sont entreposées.

Le bistrot participe à la fête de Saint-Hernin, selon le roulement entre les cafés du hameau : chez Julou, Mahé, Le Cocq, Le Cun, ou encore chez Nathalie. Quand vient son tour, Louise organise le bal et reçoit de l'aide.

Sophie, la petite-fille d'Alexis et Louise, se souvient : ***"On allait acheter la saucisse chez Julou, je me souviens des yeux bleus de Denise."***

4 Transmission familliale

En 1955, Paulette épouse Monsieur Capitaine. Leur fille Sophie naît en 1962, et est baptisée à l'église Saint-Pierre de Ploumagoar en août 1963.

Alexis Le Cun décède en 1971, suivi de Louise, le 19 mars 1972. Leur bistrot disparaît peu à peu, emportant avec lui le souvenir de cette maison familiale, ouverte, ancrée dans la vie du hameau, et qui a vu grandir plusieurs générations.

Journée du baptême de Sophie

Bistrot rue de l'Argoat en 2025

Indicateur du niveau de la mer

Témoignage

D'après le témoignage de la petite-fille d'Alexis et Louise, Sophie

BOULES

PAIN

ÉPICERIE

RÉPARATION CYCLE

TÉLÉPHONE

BAR

CHEZ NATHALIE

ROUTE DE CORLAY

DE 1931 AUX ANNÉES 60

7

LES BISTROTS D'ANTAN

Journées Européennes du Patrimoine 2025

1 Une couple venu de Paris, une maison construite à Saint-Hernin

Albert et Nathalie

Albert Le Coton naît à Paris *(15e arrondissement)* le 17 avril 1903. Il fait partie de la classe 1923, est décrit comme charretier à Houdan, mesure 1,72 m, a les cheveux châtain moyen, les yeux marron, et sait lire et écrire. Servant au 2e canonnier conducteur, il termine son service comme 1er canonnier servant.

Il épouse Jeanne Marie Nathalie Laudrin, née le 18 novembre 1903 à Pluméliau *(Morbihan)* le 25 septembre 1926 à Paris. Albert travaille alors aux Chemins de Fer et Nathalie chez Citroën.

À la suite d'un grave accident de travail, Albert contracte une infection qui lui vaut une rente viagère. Sur les conseils du médecin, ils retournent en Bretagne, dans le hameau de Ruzenven où vivent les parents d'Albert.

En 1928-1929, Albert construit une maison le long de la route de Corlay, près de la ligne de train Guingamp / Saint-Nicolas-du-Pélem.

Maison le long de la voie ferrée

2 De la boisson hygiénique à l'épicerie de quartier

Le 11 octobre 1931, Albert rencontre le maire pour ouvrir un débit de boissons à Saint-Hernin : Il souhaite vendre du Byrrh, Quinquina, Vermouth, Cassis, Raphaël…

Mais Albert décède brutalement le 21 janvier 1932, un mois après son père. Nathalie, alors jeune veuve avec un bébé de 10 mois, Raymond, décide de poursuivre seule le projet.

Le 21 mai 1932, elle déclare vendre :

- des spiritueux *(sur place et à emporter)*,
- des boissons accompagnant les repas.

Elle ouvre un commerce associant bar et épicerie.

Raymond

Ouverture en 1932

3 Un second mariage et la vie continue

Émile Jégou, marin, né à Ploumagoar en 1902, voisin de Nathalie, lui déclare : ***"Je pars pour cinq ans ou je reste et je t'épouse."***

Ils se marient le 29 novembre 1932. Émile devient employé de commerce chez un grossiste en épicerie *(Gigat / Salaün)* à Guingamp. Nathalie conserve son bistrot-épicerie, tandis qu'Émile travaille à l'extérieur. Il décède prématurément en 1953, à 51 ans.

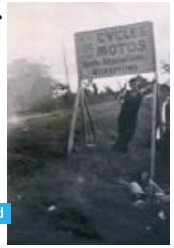
Photo de famille

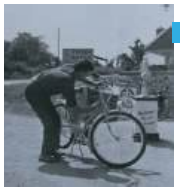
Émile

4 Le commerce se diversifie : cycles, essence, téléphonie

Raymond, leur fils, travaille d'abord chez Urvoy Cycles à Guingamp, puis ouvre son propre commerce de cycles en 1957. Le bistrot se transforme alors en un lieu polyvalent :

- Vente/réparation de vélos, mobylettes et Solex dans le sous-sol aménagé
- Téléphone public installé en 1955
- Pompe IGOL pour mélange essence-huile
- Bar *(zinc)*
- Épicerie avec dépôt de pain, chaussons, sabots, mercerie
- Livraison de pain par la boulangerie Logiou





Raymond

Le café épicerie

5 Une vie de quartier animée

Des allées de boules sont aménagées dans le jardin. Le commerce est un lieu de vie et de rencontres. Louisette *(épouse de Raymond, rencontrée à Louargat)*, travaille aux côtés de sa belle-mère dès leur mariage en 1956, comme promis !

Nathalie décède en 1963.

S'en suivent des années de transition : le commerce baisse, les ouvriers se déplacent en voiture, les mobylettes se vendent moins. Le couple envisage une station-service, mais le projet échoue pour manque de place.

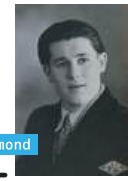
Raymond est recruté chez ***"Menguy"***, Louisette ***"Aux Dames de France"***, puis au magasin ***"Le Grillon"*** à Guingamp.

Le bistrot ferme progressivement ; le bar en zinc est revendu. La maison redevient un lieu de vie familiale.

Raymond décède le 16 janvier 2007 à Pabu.

Louisette et Nathalie

Louisette



Raymond

Souvenir du concours de meilleur buveur de cidre

C'était un après-midi d'été à Saint-Hernin, jour de fête et de concours du meilleur buveur de cidre. Devant le café de Nathalie, la foule s'était massée pour encourager les concurrents, chacun une bouteille d'un litre à la main.

Au signal de Raymond Le Coton, les goulots s'élevèrent, le cidre coula à flot. Certains buvaient avec méthode, d'autres à grandes lampées, sous les cris du public. L'un prit vite l'avantage, vida sa bouteille et leva les bras en triomphe… avant de basculer en arrière, jambes en l'air, déclenchant un tonnerre de rires.

Ainsi, à Saint-Hernin, le titre de « meilleur buveur de cidre » resta à jamais associé à une chute aussi mémorable que la victoire.

Témoignage de Maurice Échevest

"Après le décès de Nathalie, c'est Louisette sa belle-fille qui tient le commerce. Irène et Job Février ont une vache très docile qui était menée tous les jours au pré, près du bistrot de Nathalie.

Irène est couturière, son père Job est veuf. Job ne peut amener la vache, c'est Irène qui s'en charge. Irène et la vache sont devant chez Nathalie, la vache refuse d'avancer. Louisette dit alors à Irène : *"attache ta vache, viens boire un café et la vache repartira"*. ***Irène au retour au pré a dû à nouveau s'arrêter car la vache à nouveau ne voulait plus avancer !***

Job le père avait des petites habitudes !"

BELOTE

BAR

CHEZ HENRIETTE

ROUTE DE CORLAY

DES ANNÉES 40 À 1966

8

LES BISTROTS D'ANTAN

Journées Européennes du Patrimoine 2025

1 D'une union à une maison animée

Mariage d'Alexis et Henriette

Alexis Stéphan, né le 17 juillet 1889 à Grâces, est journalier à Runanvizit, Ploumagoar. Ses parents sont cultivateurs.
Henriette Merrien, née le 14 février 1894 à Grâces, vit au village de Keréven. Orpheline, elle obtient l'autorisation de mariage par délibération familiale.

Le 11 juin 1914, ils s'épousent à Grâces, devant le maire Jean Gouriou, après une délibération d'un conseil de famille car les parents d'Henriette sont décédés.

Après leur union, le couple s'installe à La Croix, Ploumagoar. Il aura six enfants :

Alexis Louis Marie *(1915)*	Yves Marie *(1921, décédé en 1929)*	Marie *(1926)*
Jean *(1920)*	Louise *(1924)*	Yves *(1929)*

2 Une vie route de Corlay

Yvonne Mahé et Michel

En 1931, Alexis et Henriette emménagent route de Corlay avec leurs cinq enfants. Alexis est cultivateur. Les années passent et les enfants fondent à leur tour leur foyer :

- **Alexis** se marie en 1940 avec Jeanne Derrien
- **Louise** se marie en 1942 avec Maurice Dalon
- **Jean** se marie en 1946 avec Jeanne Quéro
- **Marie** s'unit avec Eugène Pierre Marie le Coz en 1947
- **Yves** se marie avec Alice Marie Lavollot à Grâces en 1954

Yves et Henriette

3 Un bistrot simple et convivial

Le bistrot, tenu par Henriette, est au cœur de la vie du quartier. Michel Stéphan, son petit-fils, raconte : ***"En face de la porte, un bar. Autour, une grande table avec des bancs. Une cheminée réchauffait la pièce. L'eau venait d'un puits dans la cour. Ma grand-mère préparait des repas pour les chasseurs et les pêcheurs."***

On y joue aux cartes, on y organise des concours, on s'y retrouve les dimanches, lors des fêtes ou après la messe. La Sainte-Catherine et Pâques sont des moments forts : on y reçoit voisins, amis et famille dans une ambiance chaleureuse. Claude, un témoin raconte : "***Henriette montait un dancing provisoire sous une tente, à l'angle de la route de Kerlosquer et de Sainte-Catherine, là où Alfred Hélary planta ses sapins dans les années 60.***"

D'après le témoignage de Michel, fils de Yves et petit-fils d'Henriette

4 Repère de quartier et mémoire familiale

Alexis décède le 29 mars 1960. Henriette poursuit son activité quelques années encore, toujours fidèle à ses habitués. Elle s'éteint le 2 mai 1966.

Aujourd'hui, la maison, toujours debout, reste un témoin discret de ces décennies où ***"Chez Henriette"*** était bien plus qu'un bistrot : un lieu de vie.

Bistrot rue de l'Argoat en 2025

AU CRAFF

ROUTE DE CORLAY

DE 1936 À 1938

BAR

9

LES BISTROTS D'ANTAN

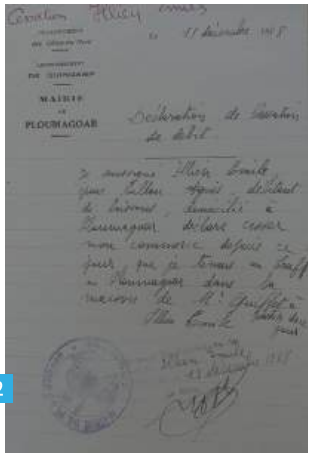
Journées Européennes du Patrimoine 2025

1 Un jeune couple et une nouvelle aventure

Émile Illien naît en 1908, Agnès Guillou en 1911. Ils s'unissent à Ploumagoar le 21 octobre 1929.
Au milieu des années 1930, ils vivent à Guingamp, mais une opportunité se présente : reprendre le débit de boissons du Craff, tenu jusque-là par Monsieur Le Bourg.

Le 25 septembre 1936, ils deviennent propriétaires du fonds de commerce et exploitants du bistrot, avec licence complète, dans la maison de Monsieur Quiffet.

L'aventure dure deux ans. Le 15 décembre 1938, Émile et Agnès déclarent vouloir cesser l'activité.



Cessation en 1932

2 Une grande famille

Ils retournent alors travailler à Guingamp, à l'usine Tanvez.
Entre 1930 et 1945, Émile et Agnès élèvent onze enfants. Le recensement de 1946 les situe place Aristide Briand, rue Laurens de la Barre à Guingamp, où ils vivent comme manœuvres.

Après le décès de son époux, Agnès a tenu de longues années le bistrot situé en face de l'ancienne entrée de l'hôpital de Pabu.

Malgré leur départ du Craff, le souvenir de leur passage reste présent dans le quartier.

Émile et Agnès en famille

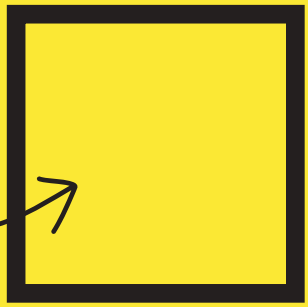
Bistrot en 2025

POURQUOI LA COULEUR OFFICIELLE DE LA POSTE EST LE JAUNE ?

Il faut remonter très loin pour comprendre l'histoire de la Poste.

Les Romains furent les premiers, dès le Ier siècle après Jésus-Christ, à mettre en place un système organisé de distribution de messages. Puis, au XVème siècle, **Maximilien Ier**, souverain du Saint-Empire romain germanique, créa le premier véritable réseau de distribution du courrier en Europe.
Issu de la maison des **Habsbourg**, il imposa la couleur de ses armoiries… **le jaune** !
C'est pourquoi encore aujourd'hui, de nombreux pays européens *(Allemagne, Autriche, Suisse, Suède, Italie, Grèce)* ont gardé cette couleur comme symbole officiel de leurs services postaux.

Mais alors, pourquoi en France, qui ne faisait pas partie de l'Empire germanique, les postiers portent-ils eux aussi du jaune ?

Il faut attendre le XXème siècle pour le comprendre. Jusqu'aux années 1960, rien n'était vraiment cohérent : boîtes aux lettres bleu marine, véhicules gris ou verts, bref, une Poste peu visible… surtout par mauvais temps. C'est là qu'intervient **Citroën** : pour améliorer la visibilité, la marque imagine une couleur unique et reconnaissable. Elle crée un jaune spécifique, baptisé jaune Poste **(AC311)**. Dès lors, cette couleur devient l'identité officielle de **la Poste française**.

Voilà pourquoi, d'un bout à l'autre de l'Europe, le jaune s'est imposé comme la couleur des postiers et de leurs services.